

LIBRARY
UNIVERSITY OF MIAMI

UNIVERSITY OF MIAMI
REFERENCE LIBRARY

L I B R A R Y



LIBRARY

UNIVERSITY OF MIAMI

Agnes Orr - Carson.

Feb. 21, '07.

Cortland - N. Y.

UNIVERSITY OF MIAMI
REFERENCE LIBRARY

READINGS

FROM

FRENCH HISTORY

EDITED BY

*Wanda
Benson*
O. B. SUPER, PH.D.

PROFESSOR IN DICKINSON COLLEGE

16615

THIRD EDITION

Boston

ALLYN AND BACON

AND CHICAGO

DC
39
.S95
1891

COPYRIGHT, 1891,
BY ALLYN AND BACON.

LIBRARY
UNIVERSITY OF MIAMI

TYPOGRAPHY BY J. S. CUSHING & Co., BOSTON.
PRESSWORK BY BERWICK & SMITH, BOSTON.

PREFACE.

THAT this book fills the usual "long-felt want," the editor does not presume to say; but it is believed that there is no other book having in view the same object, which is, to present such extracts from some of the best French historians as will enable the student to judge of their style and manner of treatment. During the last three-quarters of a century the French have displayed immense activity on the field of historical writing, and have produced many masterpieces of this art. In presenting specimens from these masterpieces, it is hoped that some service has been rendered to both the student of language and the student of literature.

The choice of the selections, and, to some extent also, of the authors represented, has been largely determined by the fact that the wants of the class-room were constantly kept in view; and, in order that the selections might be interesting, complete episodes have, so far as possible, been given. In order to accomplish this, much had to be omitted from the narratives as presented by the author. Numbers 1 and 10, however, have been given entire, and number 5 nearly so. Apart from these

omissions, no intentional changes have been made in the text excepting, occasionally, a few words at the beginning of a section, in order to connect it with what preceded.

The selections are arranged in the order of the events narrated, except in the case of the one from Guizot, which it was thought best to put last instead of first.

The notes have been made as brief as possible, and yet give all the aid that seemed to be actually required. All unusual words, or words used in an unusual sense, have been defined, and all obscure historical points have been sufficiently cleared up to enable the student to understand the text.

Various English, French, and German editions have been consulted in order to insure accuracy. Those published by Gebhard & Wilisch and Velhagen & Klasing, of Leipzig, were especially helpful.

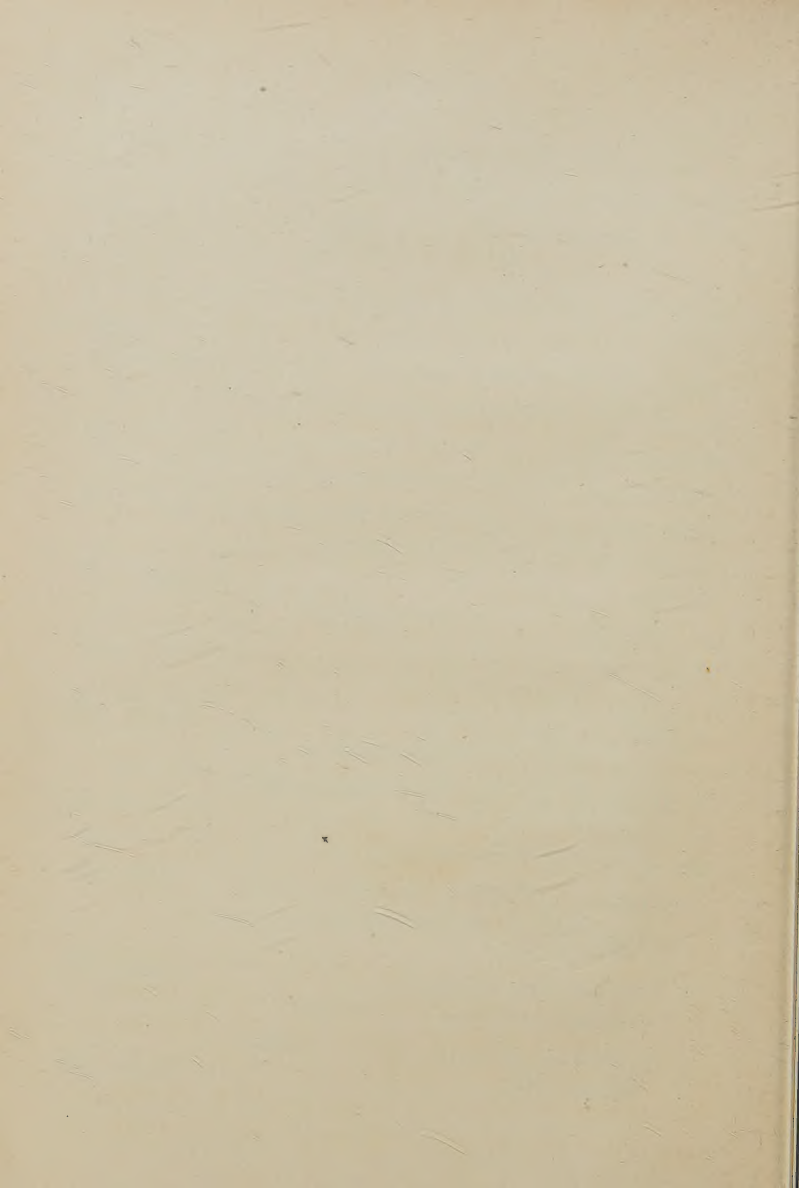
The editor also acknowledges his indebtedness to Professor C. Fontaine, of Washington, for help in various ways, especially in proof-reading, and to his publishers, for their scrupulous attention to details.

O. B. SUPER.

DICKINSON COLLEGE,
May 2, 1891.

CONTENTS.

	PAGE
1. CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE THIERRY.	1
(From <i>La Conquête de l'Angleterre par les Normands.</i>)	
2. JEANNE DARC BARANTE.	30
(From <i>Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois.</i>)	
3. SITUATION DU PEUPLE AVANT LA RÉVOLUTION. L. BLANC.	63
(From <i>Histoire de la Révolution française.</i>)	
4. PRISE DE LA BASTILLE MICHELET.	93
(From <i>Histoire de la Révolution française.</i>)	
5. DISCOURS DE VERGNAUD LAMARTINE.	127
(From <i>Histoire des Girondins.</i>)	
6. CHUTE DE ROBESPIERRE MIGNET.	152
(From <i>Histoire de la Révolution française.</i>)	
7. LE DÉCRET DE BERLIN ET L'ENTREVUE DE TILSIT LANFREY.	180
(From <i>Histoire de Napoléon Ier.</i>)	
8. NAPOLÉON À MOSCOU SÉGUR.	211
(From <i>Histoire de Napoléon et de la grande armée pendant l'année 1812.</i>)	
9. NAPOLÉON À SAINTE-HÉLÈNE THIERS.	240
(From <i>Histoire du Consulat et de l'Empire.</i>)	
10. HISTOIRE DE LA CIVILISATION EN EUROPE, LEÇON VIII. GUIZOT.	261



THIERRY.

CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE.

Aux termes de la sentence, qui fut prononcée par le pape lui-même, il était permis au duc Guillaume de Normandie d'entrer en Angleterre, pour ramener ce royaume sous l'obéissance du saint-siège et y rétablir à perpétuité l'impôt du denier de Saint Pierre. 5 Une bulle d'excommunication, lancée contre Harold et tous ses adhérents, fut remise au messenger de Guillaume, et l'on joignit à cet envoi une bannière de l'Église romaine et un anneau contenant un cheveu de Saint Pierre, enchassé sous un diamant de 10 prix. C'était le double signe de l'investiture militaire et ecclésiastique; et l'étendard béni qui allait consacrer l'invasion de l'Angleterre par le duc de Normandie, était le même que, peu d'années auparavant, les Normands Raoul et Guillaume de Montreuil 15 avaient arboré, au nom de l'Église, sur les châteaux de la Campanie.

Avant que la bulle, la bannière et l'anneau fussent arrivés, le duc Guillaume rassembla, en conseil de cabinet, ses amis les plus intimes, pour leur demander 20 avis et secours. Ses deux frères maternels, dont l'un était évêque de Bayeux et l'autre comte de Mortain, avec Guillaume, fils d'Osbert, sénéchal de Normandie,

c'est à dire lieutenant du duc pour l'administration civile, assistaient à cette conférence. Tous furent d'opinion qu'il fallait descendre en Angleterre, et promirent à Guillaume de le servir de corps et de
5 biens, jusqu'à vendre ou engager leurs héritages. "Mais ce n'est pas tout, lui dirent-ils, il vous faut demander aide et conseil à la généralité des habitants de ce pays; car il est de droit que qui paie la dépense soit appelé à la consentir." Guillaume alors fit con-
10 voquer, disent les chroniques, une grande assemblée d'hommes de tous états, de la Normandie, gens de guerre, d'église et de négoce, les plus considérés et les plus riches. Le duc leur exposa son projet et sollicita leur concours; puis l'assemblée se retira, afin
15 de délibérer plus librement hors de toute influence.

Dans le débat qui suivit, les opinions parurent fortement divisées; les uns voulaient que l'on aidât le duc de navires, de munitions et de deniers; les autres refusaient toute espèce d'aide, disant qu'ils
20 avaient déjà plus de dettes qu'ils n'en pouvaient payer. Cette discussion n'était pas sans tumulte, et les membres de l'assemblée, hors de leurs sièges et partagés en groupes, parlaient et gesticulaient avec grand bruit. Au milieu de ce désordre, le sénéchal
25 de Normandie éleva la voix, et dit: "Pourquoi vous disputer de la sorte? Il est votre seigneur, il a besoin de vous; votre devoir serait de lui faire vos offres et non d'attendre sa requête. Si vous lui manquez et qu'il arrive à ses fins, de par Dieu, il s'en
30 souviendra; montrez donc que vous l'aimez, et agissez

de bonne grâce. — Nul doute, s'écrièrent les opposants, qu'il ne soit notre seigneur; mais n'est-ce pas assez pour nous de lui payer ses rentes? Nous ne lui devons point d'aide pour aller outre-mer; il nous a déjà trop grevés par ses guerres; qu'il manque sa nouvelle entreprise, et voilà notre pays ruiné." Après beaucoup de discours et de répliques en différents sens, l'on décida que le fils d'Osbert, qui connaissait les facultés de chacun, porterait la parole pour excuser l'assemblée de la modicité de ses offres. 10

Les Normands retournèrent vers le duc, et le fils d'Osbert parla ainsi: "Je ne crois pas qu'il y ait au monde des gens plus zélés que ceux-ci; vous savez les aides qu'ils vous ont fournies, les services onéreux qu'ils vous ont faits; eh bien, sire, ils veulent faire davantage; ils se proposent de vous servir au-delà de la mer comme en-deçà. Allez donc en avant, et ne les épargnez en rien; tel qui jusqu'à présent ne vous a fourni que deux bons soldats à cheval, va faire la dépense du double. — Eh! non, eh! non, s'écrièrent à la fois les assistants, nous ne vous avons pas chargé d'une telle réponse; nous n'avons pas dit cela; cela ne sera pas! Qu'il ait affaire dans son pays, et nous le servirons comme il lui est dû; mais nous ne sommes point tenus de l'aider à conquérir le pays d'autrui. D'ailleurs, si nous lui faisons une seule fois double service, et si nous le suivions outre-mer, il s'en ferait un droit et une coutume pour l'avenir; il en grèverait nos enfants; cela ne sera pas, cela ne sera pas!" Les groupes de dix, de vingt, de trente, recommencèrent 30

à se former ; le tumulte fut général, et l'assemblée se sépara.

Guillaume, surpris et courroucé au-delà de toute mesure, dissimula cependant sa colère, et eut recours
5 à un artifice, qui presque jamais n'a manqué son effet quand des personnages puissants ont voulu vaincre les résistances populaires. Le duc appela séparément auprès de lui les hommes que d'abord il avait convoqués en masse ; commençant par les plus riches et les
10 influents, il les pria de venir à son aide de pure grâce et par don gratuit, affirmant qu'il n'avait nul dessein de leur faire tort à l'avenir, ni d'abuser contre eux de leur propre libéralité, offrant même de leur donner acte de sa parole à cet égard, par des lettres scellées
15 de son grand sceau. Aucun n'eut le courage de prononcer isolément son refus à la face du chef du pays, dans un entretien seul à seul. Ce qu'ils accordèrent fut enregistré aussitôt ; et l'exemple des premiers venus décida ceux qui vinrent ensuite. L'un sous-
20 crivit pour des vaisseaux, l'autre pour des hommes armés en guerre, d'autres promirent de marcher en personne ; les clercs donnèrent leur argent, les marchands leurs étoffes et les paysans leurs denrées.

Bientôt arriva de Rome la bannière consacrée et la
25 bulle qui autorisait l'agression contre l'Angleterre. A cette vue l'empressement redoubla ; chacun apportait ce qu'il pouvait ; les mères envoyaient leurs fils s'enrôler pour le salut de leurs âmes. Guillaume fit publier son ban de guerre dans les contrées voisines ;
30 il offrit une forte solde et le pillage de l'Angleterre à

tout homme robuste et de haute taille qui voudrait le servir de la lance, de l'épée ou de l'arbalète. Il en vint une multitude, par toutes les routes, de loin et de près, du nord et du midi. Tous les aventuriers de profession, tous les enfants perdus de l'Europe 5 occidentale accoururent à grandes journées; les uns étaient chevaliers et chefs de guerre, les autres simples piétons et sergents d'armes, comme on s'exprimait alors; les uns demandaient une solde en argent, les autres seulement le passage et tout le butin qu'ils 10 pourraient faire. Plusieurs voulaient de la terre chez les Anglais, un domaine, un château, une ville; d'autres enfin souhaitaient seulement une riche Saxonne en mariage. Tous les vœux, toutes prétensions de l'avarice humaine se présentèrent: Guillaume ne 15 rebuta personne, dit la chronique normande, et fit plaisir à chacun, selon son pouvoir. Il alla jusqu'à donner d'avance à un certain Remi de Fescamp, un évêché en Angleterre, pour un navire et vingt hommes d'armes. 20

Durant le printemps et l'été, dans tous les ports de la Normandie, des ouvriers de toute espèce furent employés à construire et à équiper des vaisseaux; les forgerons et les armuriers fabriquaient des lances, des épées et des cottes de mailles; et des porte-faix 25 allaient et venaient sans cesse pour transporter les armes des ateliers sur les navires. Pendant que ces préparatifs se poursuivaient en grande hâte, Guillaume se rendit à Saint-Germain auprès de Philippe, roi des Français, et, le saluant d'une formule de défé- 30

rence que ses aïeux avaient souvent omise envers les rois du pays franc : “ Vous êtes mon seigneur, lui dit-il ; s’il vous plaît de m’aider, et que Dieu me fasse la grâce d’obtenir mon droit sur l’Angleterre, je promets de vous en faire hommage, comme si je la tenais de vous.” Philippe rassembla son conseil de barons, sans lequel il ne pouvait décider aucune affaire, et les barons furent d’avis qu’il ne fallait en aucune façon aider Guillaume dans sa conquête. “ Vous savez, dirent-ils au roi, combien peu les Normands vous obéissent aujourd’hui ; ce sera bien autre chose quand ils posséderont l’Angleterre. D’ailleurs, secourir le duc coûterait beaucoup à notre pays, et s’il venait à faillir dans son enterprise, nous aurions la nation anglaise pour ennemie à tout jamais.” Ainsi éconduit, le duc Guillaume se retira mécontent du roi Philippe et adressa la même demande au comte de Flandre, son beau-frère, qui refusa pareillement.

Malgré l’inimitié nationale des Normands et des Bretons, il existait entre les ducs de Normandie et les comtes de Bretagne des alliances de parenté qui compliquaient les relations des deux états, sans les rendre moins hostiles. Au temps où le duc Robert, père de Guillaume, s’était mis en route pour son pèlerinage, il n’avait point de plus proche parent que le comte breton Allain, ou Alain, fils de Roll, et ce fut à lui qu’il remit, en partant, la garde de son duché et la tutelle de son fils. Le comte Alain n’avait pas tardé à déclarer douteuse la naissance de son pupille, et à favoriser le parti qui voulait le priver de la suc-

cession ; mais après la défaite de ce parti, il mourut empoisonné, selon toute apparence, par les amis du jeune bâtard. Son fils, nommé Conan, lui succéda, et il régnait encore en Bretagne à l'époque du grand armement de Guillaume pour la conquête de l'Angle- 5 terre. C'était un homme audacieux, redouté de ses voisins, et dont la principale ambition était de nuire au duc de Normandie, qu'il regardait comme un usurpateur et comme le meurtrier de son père. Le voyant engagé dans une entreprise difficile, Conan crut le 10 moment favorable pour lui déclarer la guerre, et lui fit porter, par l'un de ses chamberlains, le message suivant :

“ J'apprends que tu es prêt à passer la mer, afin de conquérir le royaume d'Angleterre. Or, le duc 15 Robert, dont tu feins de te croire le fils, partant pour Jérusalem, remit tout son héritage au comte Alain, mon père, qui était son cousin. Mais toi et tes complices vous avez empoisonné mon père ; tu t'es approprié sa seigneurie et tu l'as retenue jusqu'à ce jour, 20 contre toute justice, attendu que tu es bâtard. Rends-moi donc le duché de Normandie qui m'appartient, ou je te ferai la guerre à outrance avec tout ce que j'ai de forces.”

Les historiens normands avouent que Guillaume 25 fut quelque peu effrayé de ce message, car la plus faible diversion pouvait déjouer ses projets de conquête ; mais il trouva moyen de se délivrer, sans beaucoup de peine, de l'ennemi qui se déclarait avec tant de hardiesse et d'imprudence. Le chamberlain 30

du comte de Bretagne, gagné sans doute à prix d'argent, frotta de poison l'intérieur du cor dont son maître se servait d'habitude, et pour surcroît de précaution il empoisonna de même ses gants et les rênes
5 de son cheval. Conan mourut peu de jours après le retour de son messenger. Le comte Eudes, qui lui succéda, se garda bien de l'imiter, et d'alarmer Guillaume le Bâtard sur la validité de ses droits : au contraire, se liant avec lui d'une amitié toute nouvelle
10 entre les Bretons et les Normands, il envoya ses deux fils pour le servir contre les Anglais. Ces deux jeunes gens, appelés Brian et Allan, vinrent au rendezvous des troupes normandes, accompagnés d'un corps de chevaliers de leur pays, qui leur donnaient le titre
15 de Mactierns, pendant que les Normands les appelaient comtes. D'autres riches Bretons, qui n'étaient point de pure race celtique, et portaient des noms à tournure française, comme Robert de Vetry, Bertrand de Dinand et Raoul de Gaël, se rendirent
20 pareillement auprès du duc de Normandie, pour lui offrir leurs services.

Le rendez-vous des navires et des gens de guerre était à l'embouchure de la Dive, rivière qui se jette dans l'Océan, entre la Seine et l'Orne. Durant un
25 mois, les vents furent contraires et retinrent la flotte normande au port. Ensuite une brise du sud la poussa jusqu'à Saint Valéry ; là les mauvais temps recommencèrent ; il fallut jeter l'ancre et attendre plusieurs jours.

30 Durant ce retard, la tempête fracassa quelques

vaisseaux et fit périr les hommes de l'équipage ; cet accident causa une grande rumeur parmi les troupes fatiguées d'un long campement. Dans l'oisiveté de leurs journées, les soldats passaient les heures à converser sous la tente, à se communiquer leurs réflexions sur les périls du voyage et les difficultés de l'entreprise. Il n'y avait point eu de combat, disait-on, et déjà beaucoup d'hommes étaient morts ; l'on calculait et l'on exagérait le nombre des cadavres que la mer avait rejetés sur le sable. Ces bruits abattaient l'ardeur des aventuriers d'abord si pleins de zèle ; quelques-uns même rompirent leur engagement et se retirèrent. Pour arrêter cette disposition funeste à ses projets, Guillaume faisait enterrer secrètement les morts, et augmentait les rations de vivres et de liqueurs fortes. Mais le défaut d'activité ramenait toujours les mêmes pensées de tristesse et de découragement. "Bien fou, disaient les soldats en murmurant, bien fou est l'homme qui prétend s'emparer de la terre d'autrui ; Dieu s'offense de pareils desseins, et il le montre en nous refusant le bon vent." Soit par conviction et pour tenter une dernière ressource, soit pour fournir aux esprits quelque distraction nouvelle, les chefs normands firent promener en grande pompe, au travers du camp, les reliques de Saint Valéry, patron du lieu ; toute l'armée se mit en oraisons, et, la nuit suivante, les vents changèrent, et la flotte eut le temps à souhait. Quatre cents navires à grandes voiles et plus d'un millier de bateaux de transport s'éloignèrent de

la rive au même signal. Le vaisseau de Guillaume marchait en tête, portant, au haut de son mât, la bannière envoyée par le pape, et une croix sur son pavillon. Ses voiles étaient de diverses couleurs, et
5 l'on y avait peint en plusieurs endroits les trois lions, enseigne de Normandie; à la proue était sculptée une figure d'enfant portant un arc tendu, avec la flèche prête à partir. Ce bâtiment, meilleur voilier que les autres, les précéda tout le jour, et, la nuit,
10 il les laissa loin en arrière. Au matin, le duc fit monter un matelot au sommet du grand mât, pour voir si les autres vaisseaux venaient. "Je ne vois que le ciel et la mer," dit le matelot; et aussitôt on jeta l'ancre. Le duc affecta une contenance gaie, et,
15 de peur que le souci et la crainte ne se répandissent parmi l'équipage, il fit servir un repas copieux et des vins fortement épicés. Le matelot remonta, et dit que cette fois il apercevait quatre vaisseaux; la troisième fois, il s'écria: "Je vois une forêt de mâts
20 et de voiles."

Pendant que ce grand armement se préparait en Normandie, Harold, roi de Norvège, fidèle à ses engagements envers le Saxon Tostig, avait rassemblé plusieurs centaines de vaisseaux de guerre et de
25 transport. La flotte resta quelque temps à l'ancre, et l'armée norvégienne, attendant le signal du départ, campait sur le rivage, comme les Normands à l'embouchure de la Dive. Des impressions vagues de découragement et d'inquiétude s'y manifestèrent de
30 même, mais sous des apparences plus sombres, et

conformes à l'imagination rêveuse des habitants du Nord. Plusieurs soldats crurent avoir dans leur sommeil des révélations prophétiques. L'un d'eux songea qu'il voyait ses compagnons débarqués sur la côte d'Angleterre en présence de l'armée des Anglais; que 5 devant le front de cette armée courait, à cheval sur un loup, une femme de taille gigantesque; le loup tenait dans sa gueule un cadavre humain dégouttant de sang, et quand il avait achevé de le dévorer, la femme lui en donnait un autre. Un second soldat 10 rêva que la flotte partait, et qu'une nuée de corbeaux, de vautours, et d'autres oiseaux de proie, étaient perchés sur les mâts et sur les vergues des vaisseaux; sur un rocher voisin était une femme assise, tenant un sabre nu, regardant et comptant les navires: 15 "Allez, disait-elle aux oiseaux, allez sans crainte, vous aurez à manger, vous aurez à choisir; car je vais avec eux, j'y vais." On remarqua, non sans terreur, qu'au moment où Harold mit le pied sur sa chaloupe royale, le poids de son corps la fit enfoncer 20 beaucoup plus que de coutume.

Malgré ces présages sinistres, l'expédition se mit en route vers le sud-ouest, sous la conduite du roi et de son fils Olaf. Avant d'aborder en Angleterre, ils relâchèrent aux Orcades, îles peuplées d'hommes de 25 race scandinave; et deux chefs ainsi qu'un évêque de ces îles se joignirent à eux. Ils côtoyèrent ensuite le rivage oriental de l'Écosse, et c'est là qu'ils rencontrèrent Tostig et ses vaisseaux. Ils firent voile ensemble et attaquèrent, en passant, la ville 30

maritime de Scarborough. Voyant les habitants disposés à se défendre opiniâtrement, ils s'emparèrent d'un rocher à pic qui dominait la ville, y élevèrent un bûcher énorme de troncs d'arbres, de branches et
5 de chaume, qu'ils firent rouler sur les maisons; puis à la faveur de l'incendie, forcèrent les portes de la ville et la pillèrent. Relevés, par ce premier succès, de leurs terreurs superstitieuses, ils doublèrent gaie-
ment la pointe de Holderness, à l'embouchure de
10 l'Humber, et remontèrent le courant du fleuve.

De l'Humber ils passèrent dans l'Ouse, qui s'y jette et coule près d'York. Tostig, qui dirigeait le plan de campagne des Norvégiens, voulait, avant tout, recon-
quérir, avec leur aide, cette capitale de son ancien
15 gouvernement, afin de s'y installer de nouveau. Morkar, son successeur, Edwin, frère de celui-ci, et le jeune Waltheof, fils de Siward, chef de la province de Huntingdon, rassemblèrent les habitants de toute la contrée voisine, et livrèrent bataille aux étrangers,
20 au sud d'York, sur la rive de l'Humber; d'abord vainqueurs, ensuite forcés à la retraite, ils se refermèrent dans la ville, où les Norvégiens les assiégèrent. Tostig prit le titre de chef du Northumberland, et fit des proclamations datées du camp des étrangers;
25 quelques hommes faibles le reconnurent, et un petit nombre d'aventuriers se rendirent à son appel.

Pendant que ces choses se passaient dans le nord, le roi des Anglo-Saxons se tenait avec toutes ses forces sur les côtes du sud pour observer les mouve-
30 ments de Guillaume, dont l'invasion, à laquelle on

s'attendait depuis longtemps, causait d'avance beaucoup d'alarmes. Harold avait passé tout l'été sur ses gardes, près des lieux de débarquement les plus voisins de la Normandie; mais le retard de l'expédition commençait à faire croire qu'elle ne serait point prête avant l'hiver. D'ailleurs les périls étaient plus grands de la part des ennemis du Nord, déjà maîtres d'une partie du territoire anglais, que de la part de l'autre ennemi, qui n'avait point encore mis pied en Angleterre; et le fils de Godwin, hardi et vif dans ses projets, espérait, en peu de jours, avoir chassé les Norvégiens et être de retour à son poste, pour recevoir les Normands. Il partit à grandes journées, à la tête de ses meilleures troupes, et arriva de nuit sous les murs d'York, au moment où la ville venait de capituler pour se rendre aux alliés de Tostig. Les Norvégiens n'y avaient pas encore fait leur entrée; mais, sur la parole des habitants, et dans leur conviction de l'impossibilité où l'on était de rétracter cette parole, ils avaient rompu les lignes de siège et fait reposer leurs soldats. De leur côté, les habitants d'York ne songeaient qu'à recevoir le lendemain même Tostig et le roi de Norvège, qui devaient tenir dans la ville un grand conseil, y régler le gouvernement de toute la province, et distribuer aux étrangers et aux transfuges les terres des Anglais rebelles.

L'arrivée imprévue du roi saxon, qui avait marché de manière à éviter les postes ennemis, changea toutes ces dispositions. Les citoyens d'York reprirent les armes, et les portes de la ville furent fermées

et gardées de façon qu'aucun homme ne pût en sortir pour se rendre au camp des Norvégiens. Le jour suivant fut un de ces jours d'automne où le soleil se montre encore dans toute sa force ; la portion de l'armée norvégienne qui sortit du camp sur l'Humber, pour accompagner son roi vers York, ne croyant point avoir d'adversaires à combattre, vint sans cottes de mailles, à cause de la chaleur, et ne garda pour armes défensives que des casques et des boucliers. A quelque distance de la ville, les Norvégiens aperçurent tout à coup un grand nuage de poussière, et sous ce nuage, quelque chose de brillant comme l'éclat du fer au soleil. "Quels sont ces hommes qui marchent vers nous ?" dit le roi Tostig. "Ce ne peut être, répondit le Saxon, que des Anglais qui viennent demander grâce et implorer notre amitié." La masse d'hommes qui s'avavançait, grandissant à mesure, parut bientôt comme une armée nombreuse, rangée en ordre de bataille. "L'ennemi ! l'ennemi !" crièrent les Norvégiens, et ils détachèrent trois cavaliers pour aller porter aux gens de guerre restés au camp et sur les navires, l'ordre de venir en diligence. Le roi déploya son étendard, qu'il appelait le ravageur du monde ; les soldats se rangèrent autour, sur une ligne longue, peu profonde et courbée vers les extrémités. Ils se tenaient serrés les uns contre les autres, et leurs lances étaient plantées en terre, la pointe inclinée vers l'ennemi ; il leur manquait à tous la partie la plus importante de leur armure. Harold, fils de Sigurd, en parcourant les rangs sur son cheval noir,

chanta des vers improvisés, dont un fragment nous a été transmis par les historiens du Nord : “Combattons,” disait-il, “marchons, quoique sans cuirasses, sous le tranchant du fer bleuâtre; nos casques brillent au soleil, c’est assez pour des gens de cœur.” 5

Avant le choc des deux armées, vingt cavaliers saxons, hommes et chevaux couverts de fer, s’approchèrent des lignes des Norvégiens; l’un d’entre eux cria d’une voix forte : “Où est Tostig, fils de Godwin ? — Le voici, répondit le fils de Godwin lui-même. 10 — Si tu es Tostig, reprit le messager, ton frère te fait dire par ma bouche qu’il te salue, et t’offre la paix, son amitié et tes anciens honneurs. — Voilà de bonnes paroles, et bien différentes des affronts et des hostilités qu’on m’a fait subir depuis un an. Mais 15 si j’accepte ses offres, qu’y aura-t-il pour le noble roi Harold, fils de Sigurd, mon fidèle allié ? — Il aura, reprit le messager, sept pieds de terre anglaise, ou un peu plus, car sa taille passe celle des autres hommes. — Dis donc à mon frère, répliqua Tostig, qu’il se pré- 20 pare à combattre; car jamais il n’y aura qu’un menteur qui aille raconter que le fils de Godwin a délaissé le fils de Sigurd.”

Le combat commença aussitôt, et, au premier choc des deux armées, le roi norvégien reçut un coup de 25 flèche qui lui traversa la gorge; Tostig prit le commandement, et alors son frère Harold envoya une seconde fois lui offrir la paix et la vie, pour lui et pour les Norvégiens. Mais tous s’écrièrent qu’ils aimaient mieux mourir que de rien devoir aux 30

Saxons. Dans ce moment les hommes des vaisseaux arrivèrent, armés de cuirasses, mais fatigués de leur course sous un soleil ardent. Quoique nombreux, ils ne soutinrent point l'attaque des Anglais, qui avaient
5 déjà rompu la première ligne de bataille et pris le drapeau royal. Tostig fut tué avec la plupart des chefs Norvégiens, et, pour la troisième fois, Harold offrit la paix aux vaincus. Ceux-ci l'acceptèrent; Olaf, fils du roi mort, l'évêque, et le chef des îles
10 Orcades se retirèrent avec vingt-trois navires, après avoir juré amitié à l'Angleterre. Le pays des Anglais fut ainsi délivré d'une nouvelle conquête des hommes du Nord. Mais pendant que ces ennemis s'éloignaient pour ne plus revenir, d'autres ennemis s'ap-
15 prochaient, et le même souffle de vent qui agitait alors les bannières saxonnes victorieuses gonflait aussi les voiles normandes, et les poussait vers la côte de Sussex.

Par un hasard malheureux, les vaisseaux qui
20 avaient longtemps croisé devant cette côte venaient de rentrer, faute de vivres. Les troupes de Guillaume abordèrent ainsi sans résistance à Pevensey, près de Hastings, le 28 septembre de l'année 1066, trois jours après la victoire de Harold sur les Norvé-
25 giens. Les archers débarquèrent d'abord; ils portaient des vêtements courts, et leurs cheveux étaient rasés; ensuite descendirent les gens de cheval, portant des cottes de mailles et des heaumes en fer poli, de forme presque conique, armés de longues et
30 fortes lances, et d'épées droites à deux tranchants.

Après eux sortirent les travailleurs de l'armée, pionniers, charpentiers et forgerons, qui déchargèrent, pièce à pièce, sur le rivage trois châteaux de bois, taillés et préparés d'avance. Le duc ne vint à terre que le dernier de tous ; au moment où son pied touchait le sable, il fit un faux pas et tomba sur la face. Un murmure s'éleva ; des voix crièrent : "Dieu nous garde ! c'est mauvais signe." Mais Guillaume, se relevant, dit aussitôt : "Qu'avez-vous ? quelle chose vous étonne ? J'ai saisi cette terre de mes mains, et, par la splendeur de Dieu, tant qu'il y en a, elle est à vous." Cette vive repartie arrêta subitement l'effet du mauvais signe. L'armée prit sa route vers la ville de Hastings, et, près de ce lieu, on traça un camp, et l'on construisit deux des châteaux de bois, dans lesquels on plaça les vivres. Des corps de soldats parcoururent toute la contrée voisine, pillant et brûlant les maisons. Les Anglais fuyaient de leurs demeures, cachaient leurs meubles et leur bétail, et se portaient en foule vers les églises et les cimetières, qu'ils croyaient le plus sûr asile contre un ennemi chrétien comme eux. Mais les Normands qui voulaient *gaaingner* [gagner], comme s'exprime un vieux narrateur, tenaient peu de compte de la sainteté des lieux, et ne respectaient aucun asile.

Harold était à York, blessé, et se reposant de ses fatigues, quand un messager vint en grande hâte lui dire que Guillaume de Normandie avait débarqué et planté sa bannière sur le territoire Anglo-Saxon. Il se mit en marche vers le Sud avec son armée victo-

rieuse, publiant, sur son passage, l'ordre à tous les chefs des provinces de faire armer leurs combattants et les conduire à Londres. Les milices de l'ouest vinrent sans délai; celles du nord tardèrent à cause
5 de la distance; mais cependant il y avait lieu de croire que le roi des Anglais se verrait bientôt entouré des forces de tout le pays. Un de ces Normands, en faveur desquels on avait dérogé autrefois à la loi d'exil portée contre eux, et qui maintenant
10 jouaient le rôle d'espions et d'agents secrets de l'envahisseur, manda au duc d'être sur ses gardes, et que, dans quatre jours, le fils de Godwin aurait avec lui cent mille hommes. Harold, trop impatient, n'attendit pas les quatre jours; il ne put maîtriser son
15 désir d'en venir aux mains avec les étrangers, surtout quand il apprit les ravages de toute espèce qu'ils faisaient autour de leur camp. L'espoir d'épargner quelques maux à ses compatriotes, peut-être l'envie de tenter contre les Normands une attaque brusque
20 et imprévue comme celle qui lui avait réussi contre les Norvégiens, le déterminèrent à se mettre en marche vers Hastings, avec des forces quatre fois moindres que celles du duc de Normandie.

Mais le camp de Guillaume était soigneusement
25 gardé contre une surprise, et ses postes s'étendaient au loin. Des détachements de cavalerie avertirent, en se repliant, de l'approche du roi Saxon, qui, disaient-ils, accourait en furieux. Prévenu dans son dessein d'assaillir l'ennemi à l'improviste, le Saxon
30 fut contraint de modérer sa fougue; il fit halte à la

distance de sept milles du camp des Normands, et, changeant tout à coup de tactique, se retrancha, pour les attendre, derrière des fossés et des palissades. Des espions, parlant le français, furent envoyés près de l'armée d'outre-mer, pour observer ses dispositions et ses forces. A leur retour, ils racontèrent qu'il y avait plus de prêtres dans le camp de Guillaume que de combattants du côté des Anglais. Ils avaient pris pour des prêtres tous les soldats de l'armée normande qui portaient la barbe rase et les cheveux courts, parce que les Anglais avaient alors coutume de laisser croître leurs cheveux et leur barbe. Harold ne put s'empêcher de sourire à ce récit : "Ceux que vous avez trouvés, dit-il, en si grand nombre, ne sont point de prêtres, mais de braves gens de guerre qui nous feront voir ce qu'ils valent." Plusieurs des capitaines saxons conseillèrent à leur roi d'éviter le combat et de faire sa retraite vers Londres en ravageant tout le pays, pour affamer les étrangers. "Moi, répondit Harold, que je ravage le pays qui m'a été donné en garde ! Par ma foi, ce serait trahison, et je dois tenter plutôt les chances de la bataille avec le peu d'hommes que j'ai, mon courage et ma bonne cause."

Le duc normand, dont le caractère entièrement opposé le portait, en toute circonstance, à ne négliger aucun moyen, et à mettre l'intérêt au-dessus de la fierté personnelle, profita de la position défavorable où il voyait son adversaire, pour lui renouveler ses demandes et ses sommations. Un moine, appelé Dom Hugues Maigrot, vint inviter, au nom de Guil-

laume, le roi saxon de faire de trois choses l'une ;
ou se démettre de la royauté en faveur du duc de
Normandie, ou s'en rapporter à l'arbitrage du pape
pour décider qui des deux devait être roi, ou enfin
5 remettre cette décision à la chance d'un combat sin-
gulier. Harold répondit brusquement : " Je ne me
démétrai point de mon titre, ne m'en rapporterai
point au pape, et n'accepterai point le combat."
Sans se rebuter de ces refus positifs, Guillaume en-
10 voya de nouveau le moine normand, auquel il dicta
ses instructions dans les termes suivants : " Va dire
à Harold que, s'il veut tenir son ancien pacte avec
moi, je lui laisserai tout le pays qui est au-delà du
fleuve de l'Humber, et que je donnerai à son frère
15 Gurth toute la terre que tenait Godwin ; que s'il
s'obstine à ne point prendre ce que je lui offre, tu
lui diras, devant ses gens, qu'il est parjure et men-
teur, que lui et tous ceux qui le soutiendront sont
excommuniés de la bouche du pape, et que j'en ai
20 la bulle."

Dom Hugues Maigrot prononça ce message d'un ton
solennel, et la chronique normande dit qu'au mot
d'excommunication, les chefs anglais s'entre-regar-
dèrent, comme en présence d'un grand péril. L'un
25 d'eux prit alors la parole : " Nous devons combattre,
dit-il, quel qu'en soit pour nous le danger, car il ne
s'agit pas ici d'un nouveau seigneur à recevoir, comme
si notre roi était mort ; il s'agit de bien autre chose.
Le duc de Normandie a donné nos terres à ses barons,
30 à ses chevaliers, à tous ses gens ; et la plus grande

partie lui en ont déjà fait l'hommage : ils voudront tous avoir leur don, si le duc devient notre roi ; et lui-même sera tenu de leur livrer nos biens, nos femmes et nos filles ; car tout leur est promis d'avance. Ils ne viennent pas seulement pour nous ruiner, mais 5 pour ruiner aussi nos descendants, pour nous enlever le pays de nos ancêtres ; et que ferons-nous, où irons-nous, quand nous n'aurons plus de pays ? ” Les Anglais promirent, d'un serment unanime, de ne faire ni paix ni trêve, ni traité avec l'envahisseur, et de 10 mourir ou de chasser les Normands.

Tout un jour fut employé à ces messages inutiles ; c'était le dix-huitième depuis le combat livré aux Norvégiens près d'York. La marche précipitée de Harold n'avait encore permis à aucun nouveau 15 corps de troupes de le rejoindre à son camp. Edwin et Morkar, les deux grands chefs du nord, étaient à Londres, ou en chemin vers Londres ; il ne venait que des volontaires, un à un ou par petites bandes, des bourgeois armés à la hâte, des religieux qui abandonnaient leurs cloîtres pour se rendre à l'appel du 20 pays. Parmi ces derniers on vit arriver Leofrik, abbé du grand monastère de Peterborough, près d'Ély, et l'abbé de Hida, près de Winchester, qui amenait douze moines de sa maison et vingt hommes 25 d'armes levés à ses frais. L'heure du combat paraissait prochaine ; les deux jeunes frères de Harold, Gurth et Leofwin, avaient pris leur poste auprès de lui ; le premier tenta de lui persuader de ne point assister à l'action, mais d'aller vers Londres chercher 30

de nouveaux renforts, pendant que ses amis soutiendraient l'attaque des Normands. "Harold, disait le jeune homme, tu ne peux nier que, soit de force, soit de bon gré, tu n'aies fait au duc Guillaume un serment sur les corps des saints; pourquoi te hasarder au combat avec un parjure contre toi? Nous qui n'avons rien juré, la guerre est pour nous de toute justice; car nous défendons notre pays. Laisse-nous donc seuls livrer la bataille; tu nous aideras si nous plions, et si nous mourons, tu nous vengeras." A ces paroles touchantes dans la bouche d'un frère, Harold répondit que son devoir lui défendait de se tenir à l'écart pendant que les autres risquaient leur vie: trop plein de confiance dans son courage et dans sa
15 bonne cause, il disposa les troupes pour le combat.

Sur le terrain qui porta depuis et qui aujourd'hui porte encore le nom de *lieu de la bataille*, les lignes des Anglo-Saxons occupaient une longue chaîne de collines fortifiées par un rempart de pieux et de claies d'osier. Dans la nuit du 13 octobre, Guillaume fit
20 annoncer aux Normands que le lendemain serait jour de combat. Des prêtres et des religieux qui avaient suivi, en grand nombre, l'armée d'invasion, attirés, comme les soldats, par l'espoir du butin, se réunirent
25 pour prier et pour chanter des litanies, pendant que les gens de guerre préparaient leurs armes et leurs chevaux. Le temps qui leur resta après ce premier soin, ils l'employèrent à faire la confession de leurs péchés et à recevoir les sacrements. Dans l'autre armée,
30 la nuit se passa d'une manière toute différente; les

Saxons se divertissaient avec grand bruit et chantaient des chants nationaux, en vidant, autour de leurs feux, des cornes remplies de bière et de vin.

Au matin, dans le camp normand, l'évêque de Bayeux, fils de la mère du duc Guillaume, célébra la messe et bénit les troupes, armé d'un haubert sous son rochet; puis il monta un grand coursier blanc, prit un bâton de commandement et fit ranger la cavalerie. Toute l'armée se divisa en trois colonnes d'attaque; à la première étaient les gens d'armes venus des comtés de Boulogne et de Ponthieu, avec la plupart des aventuriers engagés individuellement pour une solde; à la seconde se trouvaient les auxiliaires bretons, manceaux et poitevins; Guillaume en personne commandait la troisième, formée de la cavalerie normande. En tête et sur les flancs de chaque corps de bataille, marchaient plusieurs rangs de fantassins armés à la légère, vêtus de casaques matelassées, et portant de longs arcs de bois ou des arbalètes d'acier. Le duc montait un cheval d'Espagne, qu'un riche Normand lui avait amené d'un pèlerinage à Saint-Jacques en Galice. Il tenait suspendues à son cou les plus révérees d'entre les reliques sur lesquelles Harold avait juré, et l'étendard bénit par le pape était porté à côté de lui par un jeune homme appelé Toustain-le-Blanc. Au moment où les troupes allaient se mettre en marche, le duc, élevant la voix, leur parla en ces termes: "Pensez à bien combattre, et mettez tout à mort; car si nous les vainquons, nous serons tous riches. Ce que je gagnerai, vous le

gagnerez ; si je conquiers, vous conquerrez ; si je prends la terre, vous l'aurez. Sachez pourtant que je ne suis pas venu ici seulement pour prendre mon dû, mais pour venger notre nation entière des félo-
5 nies, des parjures et des trahisons de ces Anglais. Ils ont mis à mort les Danois, hommes et femmes, dans la nuit de Saint-Brice. Ils ont décimé les compagnons d'Alfred, mon parent, et l'ont fait périr. Allons donc, avec l'aide de Dieu, les châtier de tous
10 leurs méfaits."

L'armée se trouva bientôt en vue du camp Saxon, au nord-ouest de Hastings. Les prêtres et les moines qui l'accompagnaient se détachèrent, et montèrent sur une hauteur voisine, pour prier et regarder le
15 combat. Un Normand, appelé Taillefer, poussa son cheval en avant du front de bataille, et entonna le chant, fameux dans toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland. En chantant, il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force, et la recevait dans sa main
20 droite ; les Normands répétaient ses refrains ou criaient : Dieu aide ! Dieu aide !

A portée de trait, les archers commencèrent à lancer leurs flèches, et les arbalétriers leurs carreaux ; mais la plupart des coups furent amortis par le haut
25 parapet des redoutes saxonnes. Les fantassins, armés de lances, et la cavalerie s'avancèrent jusqu'aux portes des redoutes, et tentèrent de les forcer. Les Anglo-Saxons, tous à pied autour de leur étendard planté en terre, et formant derrière leurs palissades
30 une masse compacte et solide, reçurent les assaillants

à grands coups de hache, qui, d'un revers, brisaient les lances et coupaient les armures de mailles. Les Normands, ne pouvant pénétrer dans les redoutes ni en arracher les pieux, se replièrent, fatigués d'une attaque inutile, vers la division que commandait Guil- 5
laume. Le duc alors fit avancer de nouveau tous les archers, et leur ordonna de ne plus tirer droit devant eux, mais de lancer leurs traits en haut, pour qu'ils tombassent par-dessus le rempart du camp ennemi. Beaucoup d'Anglais furent blessés, la plupart au 10
visage, par suite de cette manœuvre; Harold lui-même eut l'œil crevé d'une flèche; mais il n'en continua pas moins de commander et de combattre. L'attaque des gens de pied et de cheval recommença de près, aux cris de Notre-Dame! Dieu aide! Dieu 15
aide! Mais les Normands furent repoussés, à l'une des portes du camp, jusqu'à un grand ravin recouvert de broussailles et d'herbes, où leurs chevaux trébuchaient et où ils tombèrent pêle-mêle, et périrent en grand nombre. Il y eut un moment de terreur dans 20
l'armée d'outre-mer. Le bruit courut que le duc avait été tué, et, à cette nouvelle, la fuite commença. Guillaume se jeta lui-même au-devant des fuyards et leur barra le passage, les menaçant et les frappant de sa lance; puis se découvrant la tête: "Me voilà, leur 25
cria-t-il, regardez-moi, je vis encore, et vaincrai, avec l'aide de Dieu."

Les cavaliers retournèrent aux redoutes; mais ils ne purent davantage en forcer les portes ni faire brèche; alors le duc s'avisa d'un stratagème, pour 30

faire quitter aux Anglais leur position et leurs rangs ;
il donna l'ordre à mille cavaliers de s'avancer et de
fuir aussitôt. La vue de cette déroute simulée fit
perdre aux Saxons leur sang-froid ; ils coururent tous
5 à la poursuite, la hache suspendue au cou. A une
certaine distance, un corps posté à dessein joignit
les fuyards, qui tournèrent bride ; et les Anglais,
surpris dans leur désordre, furent assaillis de tous
côtés à coups de lances et d'épées dont ils ne pou-
10 vaient se garantir, ayant les mains occupées à manier
leurs grandes haches. Quand ils eurent perdu leurs
rangs, les clôtures des redoutes furent enfoncées ;
cavaliers et fantassins y pénétrèrent ; mais le com-
bat fut encore vif, pêle-mêle et corps à corps. Guil-
15 laume eut son cheval tué sous lui ; le roi Harold et
ses deux frères tombèrent morts, au pied de leur
étendard, qui fut arraché et remplacé par la bannière
envoyée de Rome. Les débris de l'armée anglaise,
sans chef et sans drapeau, prolongèrent la lutte jus-
20 qu'à la fin du jour, tellement que les combattants
des deux partis ne se reconnaissaient plus qu'au
langage.

Après avoir, dit un vieil historien, fait pour le pays
tout ce qu'ils devaient, les compagnons de Harold se
25 dispersèrent, et beaucoup moururent, sur les chemins,
de leurs blessures et de la fatigue du combat. Les
chevaliers normands les poursuivaient sans relâche,
ne faisant quartier à personne. Ils passèrent la nuit
sur le champ de bataille, et le lendemain, au point
30 du jour, le duc Guillaume rangea ses troupes et fit

faire l'appel de tous les hommes qui avaient passé la mer à sa suite, d'après le rôle qu'on en avait dressé avant le départ, au port de Saint Valéry. Un grand nombre d'entre eux, morts ou mourants, gisaient à côté des vaincus. Les heureux qui sur- 5 vivaient eurent, pour premier gain de leur victoire, la dépouille des ennemis morts. En retournant les cadavres, on en trouva treize revêtus d'un habit de moine sous leurs armes : c'était l'abbé de Hida et ses douze compagnons. Le nom de leur monastère 10 fut inscrit le premier sur le livre noir des conquérants.

Les mères et les femmes de ceux qui étaient venus de la contrée voisine combattre et mourir avec leur roi, se réunirent pour rechercher ensemble et enseve- 15 lir les corps de leurs proches. Celui du roi Harold demeura quelque temps sur le champ de bataille, sans que personne osât le réclamer. Enfin la veuve de Godwin, appelée Githa, surmontant sa douleur, envoya un message au duc Guillaume, pour lui de- 20 mander permission de rendre à son fils les derniers honneurs. Elle offrait, disent les historiens normands, de donner en or le poids du corps de son fils. Mais le duc refusa durement, et dit que l'homme qui avait menti à sa foi et à sa religion n'aurait d'autre 25 sépulture que le sable du rivage. Il s'adoucit pourtant, si l'on en croit une vieille tradition, en faveur des religieux de Waltham, abbaye que, de son vivant, Harold avait fondée et enrichie. Deux moines saxons, Osgad et Ailrik, députés par l'abbaye de Walt- 30

ham, demandèrent et obtinrent de transporter dans leur église les restes de leur bienfaiteur. Ils allèrent à l'amas des corps dépouillés d'armes et de vêtements, les examinèrent avec soin l'un après l'autre, et ne
5 reconnurent point celui qu'ils cherchaient, tant ses blessures l'avaient défiguré. Tristes et désespérant de réussir seuls dans cette recherche, ils s'adressèrent à une femme que Harold, avant d'être roi, avait entretenue comme maîtresse, et la prièrent à se joindre à
10 eux. Elle s'appelait Edithe, et on la surnommait la Belle au cou de cygne. Elle consentit à suivre les deux moines, et fut plus habile qu'eux à découvrir le cadavre de celui qu'elle avait aimé.

Tous ces événements sont racontés par les chroni-
15 queurs de race anglo-saxonne avec un ton d'abattement qu'il est difficile de reproduire. Ils nomment le jour de la bataille un jour amer, un jour de mort, un jour souillé du sang des braves. "Angleterre, que dirai-je de toi, s'écrie l'historien de l'église d'Ély,
20 que raconterai-je à nos descendants ? que tu as perdu ton roi national et que tu es tombée au pouvoir de l'étranger ; que tes fils ont péri misérablement, que tes conseillers et tes chefs sont vaincus, morts ou déshérités." Bien longtemps après le jour de ce
25 fatal combat, la superstition patriotique crut voir encore des traces de sang frais sur le terrain où il avait eu lieu ; elles se montraient, disait-on, sur les hauteurs au nord-ouest de Hastings, quand un peu de pluie avait humecté le sol. Aussitôt après sa vic-
30 toire, Guillaume fit vœu de bâtir en cet endroit un

couvent sous l'invocation de la Sainte Trinité et de saint Martin, le patron des guerriers de la Gaule. Ce vœu ne tarda pas à être accompli, et le grand autel du nouveau monastère fut élevé au lieu même où l'étendard du roi Harold avait été planté et abattu. 5 L'enceinte des murs extérieurs fut tracée autour de la colline que les plus braves des Anglais avaient couverte de leurs corps, et toute la lieue de terre circonvoisine, où s'étaient passées les diverses scènes du combat, devint la propriété de cette abbaye, qu'on 10 appelle en langue normande, *l'Abbaye de la Bataille*. Des moines du grand couvent de Marmoutier, près de Tours, vinrent y établir leur domicile, et prièrent pour les âmes de tous ceux qui étaient morts dans ce premier combat. 15

On dit que, dans le temps où furent posées les premières pierres de cet édifice, les architectes découvrirent que certainement l'eau y manquerait; ils allèrent porter à Guillaume cette nouvelle désagréable: "Travaillez, travaillez toujours, répliqua celui-ci; car si Dieu me prête vie, il y aura plus de vin 20 chez les religieux de la Bataille, qu'il n'y a d'eau claire dans le meilleur couvent de la chrétienté"

BARANTE.

JEANNE DARC.

DANS le même temps il y avait au village de Domremy, sur les marches de la Champagne, de la Bourgogne et de la Lorraine, une jeune fille, nommée Jeanne Darc, qui avait depuis longtemps
5 des visions surprenantes. C'était la fille d'un pauvre paysan ; elle avait été élevée selon son état, mais avec une extrême piété. Sa dévotion et sa sagesse édifièrent tout le canton. Elle était aussi bien bonne Française, et n'aimait point les Bourguignons ni les
10 Anglais ; car, dans ces temps de malheur, la discorde divisait même les gens de campagne, et l'on voyait jusqu'aux petits enfants se battre et se meurtrir à coups de pierres, quand ils étaient de deux villages de faction différente. Jeanne, qui n'avait pour lors
15 que dix-sept ou dix-huit ans, n'avait, depuis sa naissance, rien vu autre chose que la misère du pauvre peuple de France, et l'avait toujours entendu imputer aux victoires des Anglais, à la haine des Bourguignons. Souvent, à l'approche de quelques compagnies
20 ennemies, elle avait, en grande hâte, conduit, dans la forte enceinte d'un château voisin, le troupeau et les chevaux de son père. Une fois même les Bourguignons vinrent piller le village de Domremy, et Jeanne

s'en alla avec son père et sa mère se réfugier, durant cinq jours, dans une auberge à Neufchâteau.

De bonne heure, et vers l'âge de treize ans, ses visions avaient commencé. Elle avait d'abord vu une grande lumière, et entendu une voix qui lui recom- 5 manda seulement d'être bonne et sage et d'aller souvent à l'église. Une autre fois, elle entendit encore la voix, vit encore la clarté; mais il lui apparut aussi des personnages d'un bien noble maintien. L'un d'eux avait des ailes aux épaules, et semblait un sage 10 prud'homme; il lui dit d'aller au secours du roi, et qu'elle lui rendrait tout son royaume.

Elle répondit, assurait-elle, qu'étant une pauvre fille des champs, elle ne saurait ni monter à cheval, ni conduire les hommes d'armes. Mais la voix lui 15 dit d'aller trouver messire de Baudricourt, capitaine en la ville de Vaucouleurs, qui la ferait mener vers le roi, ajoutant que sainte Catherine et sainte Marguerite viendraient l'assister de leurs conseils.

Une troisième fois, elle connut que ce grand person- 20 nage était saint Michel. Elle commença à se rassurer et à le croire. Il lui parla encore de la grande pitié que faisait le royaume de France, lui recommanda d'être bonne et sage enfant, et que Dieu lui aiderait.

Puis les deux saintes lui apparurent, toujours au 25 milieu d'une clarté; elle vit leur tête couronnée de pierreries; elle entendit leur voix, belle, douce et modeste; elle ne remarqua pas si elles avaient des bras ou d'autres membres; toutefois elle disait aussi qu'elle avait embrassé leurs genoux.

Depuis, elle les voyait souvent, et elles lui semblaient parfois très petites, parfois de grandeur naturelle; mais elle les entendait plus souvent encore, surtout lorsque les cloches sonnaient. Dans ses
5 récits, elle disait toujours: "Ma voix m'a ordonné; mes voix m'ont fait savoir." Saint Michel lui apparaissait moins souvent. Pourtant elle assurait que toujours elle avait trois conseillers: l'un était avec elle; l'autre allait et venait; le troisième délibérait
10 avec ceux-là. Quelquefois on pouvait croire qu'elle parlait de la sainte Trinité; car elle appelait son conseil "Messire, le conseil des messires"; et quand on lui demandait qui était Messire, elle disait que c'était Dieu.

15 Du reste, ces visions n'avaient rien de terrible pour Jeanne; elle les désirait plutôt que de les craindre. Dès qu'elle entendait les voix qu'elle avait appris à connaître, elle se mettait à genoux, et se prosternait pour montrer son respect et son obéissance. La pré-
20 sence des saintes l'attendrissait jusqu'aux larmes; et, après leur départ, elle pleurait, regrettant que ses frères de paradis ne l'eussent pas emportée avec eux.

Plus Jeanne avançait dans la jeunesse et devenait
25 grande fille, plus elle entendait souvent les voix, plus elle avait de visions. Toujours il lui était commandé d'aller en France. Elle était si tourmentée, qu'elle ne pouvait plus durer où elle était; enfin, elle résolut d'aller trouver le Dauphin. La colère de son père
30 qui eût mieux aimé la voir noyée que s'en aller avec

les gens d'armes, ne pouvait lui faire changer son dessein; car les voix la commandaient. Elle alla donc, avec un de ses oncles, trouver le sire de Baudricourt, à Vaucouleurs; il la croyait folle, et refusa d'abord de la voir, disant qu'il fallait la ramener à son père, pour qu'elle fût bien souffletée. Quand il consentit à la recevoir, elle le reconnut, parmi quelques autres, par l'avertissement des voix; du moins comme elle le raconta. Elle dit qu'elle venait de la part de son seigneur, à qui appartenait le royaume de France, et non pas au Dauphin; mais que ce seigneur voulait bien donner le royaume en garde au Dauphin, et qu'elle le mènerait sacrer. "Qui est ce seigneur? demanda le sire de Baudricourt. — Le roi du ciel," répondit-elle. Il ne changea point de jugement sur elle, et la renvoya.

Cependant elle s'était établie chez un charron à Vaucouleurs, et sa piété faisait l'admiration de toute la ville; elle passait les journées à l'église en ferventes prières; elle se confessait sans cesse; elle communiait fréquemment; elle jeûnait avec austérité, et toujours elle continuait à dire qu'il lui fallait aller vers le noble Dauphin, pour le faire sacrer à Reims. Peu à peu tant d'assurance et de sainteté commençait à persuader les gens de la ville et des environs. Le sire de Baudricourt, ébranlé par tout ce qu'il entendait dire, s'en vint voir Jeanne avec le curé; et là, enfermé avec elle, le prêtre, tenant sa sainte étole, l'adjura, si elle était mauvaise, de s'éloigner d'eux. Elle se traîna sur les genoux pour venir adorer la

croix ; rien en elle ne témoigna ni crainte ni embarras.

Peu après, un gentilhomme des environs, nommé Jean de Novelompont, la rencontra. “ Ah ! que
5 faites-vous ici, ma mie ? lui dit-il ; ne faut-il pas se résoudre à voir le roi chassé et à devenir Anglais ? — Ah ! dit-elle, le sire de Baudricourt n’a cure de moi ni de mes paroles ; cependant il faut que je sois devers le roi avant la mi-carême, dussé-je user mes
10 jambes jusqu’aux genoux pour m’y rendre en personne ; car personne au monde, ni roi, ni ducs, ni fille du roi d’Écosse, ni aucun autre ne peut relever le royaume de France. Il n’y a de secours pour lui qu’en moi. Si pourtant j’aimerais mieux rester à
15 filer près de ma pauvre mère, car ce n’est pas là mon ouvrage ; mais il faut que j’aïlle et que je le fasse, puisque mon seigneur le veut. — Qui est votre seigneur ? reprit le gentilhomme. — C’est Dieu,” répliqua-t-elle. Le sire de Novelompont se sentit
20 persuadé ; il lui jura aussitôt, par sa foi, la main dans la sienne, de la mener au roi, sous la conduite de Dieu.

La renommée publiait de plus en plus les merveilles de la dévotion de Jeanne et de ses visions, si
25 bien que Charles II, duc de Lorraine, se sentant malade et voyant que les médecins ne le guérissaient point, envoya chercher cette sainte fille. Elle lui dit qu’elle n’avait aucune lumière du ciel pour lui rendre la santé ; mais comme en toute occasion elle recom-
30 mandait toujours la sagesse et la crainte de Dieu, elle

lui conseilla de mieux vivre avec la duchesse, et de la rappeler auprès de lui. Elle demanda au prince, comme elle faisait à tout le monde, de la faire conduire vers le roi, et promit de dire alors des prières pour sa guérison. Le duc de Lorraine la remercia et 5 lui donna quatre francs.

Quand elle fut de retour à Vaucouleurs, le sire de Baudricourt consentit enfin à l'envoyer au roi. Dès que les gens de Vaucouleurs surent qu'on allait envoyer Jeanne vers le roi, ils lui fournirent avec grand 10 empressement tout ce qu'il fallait pour l'équiper. Les voix lui avaient ordonné depuis longtemps de prendre un vêtement d'homme pour s'en aller parmi les gens de guerre; on lui en fit faire un avec le chaperon; elle chaussa des houseaux, et attacha des 15 éperons. On lui acheta un cheval; sire Robert lui donna une épée, puis reçut le serment que Jean de Novelompont et Bertrand de Poulengy firent entre ses mains, de la conduire fidèlement au roi. Tandis que toute la ville en grande émotion s'assemblait 20 pour la voir partir: "Va, lui dit-il, et advienne que pourra."

Outre les deux gentilshommes qui avaient cru en ses paroles, et qui emmenaient chacun un de leurs serviteurs, elle voyageait encore avec un archer et un 25 messenger attaché au service du roi. C'était une entreprise difficile que de traverser un si grand espace de pays parmi les compagnies de Bourguignons, d'Anglais et de brigands qui se répandaient de tout côté. Il fallait s'écarter des chemins fréquentés, prendre 30

gîte dans les hameaux, chercher route à travers les forêts, passer les rivières à gué, durant l'hiver. Jeanne aurait eu peu de souci de telles précautions ; elle ne craignait rien ; rassurée par ses visions, elle
5 ne doutait pas d'arriver jusqu'au Dauphin. Son seul déplaisir, c'est que ses conducteurs ne lui permettaient point d'entendre chaque jour la messe. Eux, au contraire, ne partageaient guère sa confiance. Souvent ils hésitaient dans la croyance qu'ils devaient
10 ajouter à ses discours. Parfois ils la prenaient pour folle. L'idée leur venait aussi que ce pourrait bien être une sorcière, et alors ils pensaient à la jeter dans quelque carrière. Cependant elle faisait paraître tant de dévotion, tant de modestie, tant de fermeté, que
15 plus ils avançaient dans le voyage, plus ils prenaient de respect pour elle, plus ils la croyaient envoyée de Dieu.

Arrivée à Gien, elle se trouva sur terre française ; là elle apprit plus en détail les malheurs et les dan-
20 gers de la ville d'Orléans. Elle dit hautement qu'elle était envoyée de Dieu pour la délivrer, puis faire sacrer le Dauphin. Le bruit de ces paroles se répandit, et vint jeter quelque bonne espérance au cœur des pauvres assiégés.

25 Les voyageurs ne voulurent point arriver droit auprès du roi à Chinon. Ils s'arrêtèrent au village de Sainte-Catherine-de-Fierbois. Là, Jeanne fit écrire au roi une lettre pour lui dire qu'elle venait de loin à son secours, et qu'elle savait beaucoup de bonnes
30 choses pour lui. L'église de Sainte-Catherine était

un saint lieu de pèlerinage ; Jeanne s'y rendit, et y passa un long temps de la journée, entendant trois messes l'une après l'autre. Bientôt elle reçut la permission de venir à Chinon. Elle y prit gîte en une hôtellerie, et parut peu après devant des conseillers 5 du roi pour être interrogée ; elle refusa d'abord de répondre à tout autre qu'au roi ; cependant elle finit par dire les choses qu'elle venait accomplir par l'ordre du roi des cieux.

Rien ne fut décidé ; beaucoup de conseillers croy- 10 aient qu'il ne fallait pas écouter une fille insensée ; d'autres disaient que le roi devait pour le moins l'entendre, et envoyer en Lorraine pour avoir des informations. En attendant, elle fut logée au château du Coudray, sous la garde du sire de Gaucourt, grand- 15 maître de la maison du roi.

Là, comme à Vaucouleurs, elle commença à étonner tous ceux qui la voyaient, par ses paroles, par la sainteté de sa vie, par la ferveur de ses prières, durant lesquelles on la voyait souvent verser des 20 larmes. Elle communiait fréquemment, elle jeûnait avec sévérité. Ses discours étaient toujours les mêmes, répétant avec assurance les promesses de ses voix ; au reste simple, douce, modeste et raisonnable. Les plus grands seigneurs étaient curieux de venir voir 25 cette merveilleuse fille et de la faire parler.

Après trois jours de consultation, le roi consentit enfin à la voir. Il en avait peu d'envie ; mais on lui représenta que Dieu protégeait sûrement cette fille, puisqu'elle avait pu venir jusqu'à lui par un si long 30

chemin, à travers tant de périls. Ce motif le toucha. D'ailleurs le bâtard d'Orléans et les assiégés avaient déjà envoyé à Chinon pour éclaircir les bruits qui couraient touchant cette pucelle, d'où leur devait
5 venir du secours.

Le roi, pour l'éprouver, ne se montra point d'abord, et se tint un peu à l'écart. Le comte de Vendôme amena Jeanne, qui se présenta bien humblement, comme une pauvre petite bergerette. Cependant elle
10 ne se troubla point; et, bien que le roi ne fût pas si richement vêtu que beaucoup d'autres qui étaient là, ce fut à lui qu'elle vint. Elle s'agenouilla devant lui, embrassa ses genoux. "Ce n'est pas moi qui suis le roi, Jeanne, dit-il en montrant un de ses seigneurs:
15 le voilà. — Par mon Dieu, gentil prince, reprit-elle, c'est vous, et non autre." Puis elle ajouta: "Très noble seigneur Dauphin, le roi des cieux vous mande par moi que vous serez sacré et couronné en la ville de Reims, et vous serez son lieutenant au royaume
20 de France."

Le roi, pour lors, la tira à part, et s'entretint avec elle longtemps; il semblait se plaire à ce qu'elle disait, et son visage devenait joyeux en l'écoutant. Il fut raconté que, dans cet entretien, elle avait dit au
25 roi des choses si secrètes, que lui seul et Dieu les pouvaient savoir; elle-même rapporta qu'après avoir répondu à beaucoup de questions, elle avait ajouté: "Je te dis, de la part de Messire, que tu es vrai héritier de France et fils de roi." Et il se trouvait pré-
30 cisément que peu auparavant, le roi, accablé de ses

chagrins et presque sans espérance, s'était retiré en son oratoire ; là, il avait, au fond de son cœur et sans prononcer de paroles, prié Dieu que, s'il était véritable héritier descendu de la noble maison de France, et que le royaume dût justement lui appartenir, il 5 plût à sa divine bonté de le lui garder et défendre : du moins, de lui épargner la prison et la mort, en lui accordant refuge chez les Écossais ou les Espagnols, anciens amis et frères d'armes des rois de France.

Un autre incident accrut encore la renommée de 10 Jeanne, et tourna les esprits vers elle. Un cavalier vint à se noyer ; on assura que, peu de temps auparavant, il avait grossièrement insulté Jeanne ; et comme les paroles déshonnêtes qu'il lui adressait étaient mêlées de mauvais jurements : "Ah ! tu renies Dieu, 15 avait-elle dit, quand tu peux être si proche de la mort."

Ainsi, de moment en moment, elle gagnait faveur auprès de tous ; elle avait un visage agréable, une voix douce, un maintien honnête et convenable. Le 20 roi, depuis ce secret qu'elle lui avait dit, l'avait prise en gré, et la faisait appeler souvent pour parler avec elle. Le duc d'Alençon, qui avait payé rançon pour se racheter des Anglais, dont il était prisonnier depuis Verneuil, arriva au premier bruit de la venue 25 miraculeuse de cette pucelle. Il la vit, et l'écouta aussi très favorablement. On la faisait monter à cheval, et l'on trouvait qu'elle s'y tenait fort bien, avec beaucoup de grâce ; on lui fit même courir des lances, et elle y montra de l'adresse. Les serviteurs du roi 30

et les seigneurs étaient donc presque tous d'avis de croire à ses paroles, et de l'envoyer, comme elle le demandait, contre les Anglais. Les députés d'Orléans étaient repartis pleins d'espoir dans les promesses
5 qu'elle leur avait faites.

Mais les conseillers, et surtout le chancelier, n'étaient pas si prompts à ajouter foi à tout ce qu'elle promettait; c'était chose périlleuse au roi de régler sa conduite sur les discours d'une villageoise que
10 quelques-uns regardaient comme folle. Les Français ne passaient point pour un peuple crédule; cela pouvait donner beaucoup à parler au monde, et jeter un grand ridicule. En outre, et ceci semblait bien plus grave, quelle assurance avait-on que les visions et
15 l'inspiration de cette fille ne vinssent pas du démon, ou de quelque pacte fait avec lui? Pouvait-on encourir ainsi la colère de Dieu, en usant des arts diaboliques?

Pour mieux éclaircir des doutes si graves, le roi
20 s'en alla à Poitiers, et y fit conduire Jeanne. L'université de cette ville était célèbre; le Parlement de Paris y siégeait. C'était un lieu où l'on ne pouvait manquer d'avoir de grandes lumières et de sages conseils. Aussi Jeanne disait-elle en chevauchant pour
25 s'y rendre: "Je sais bien que j'aurai fort à faire à Poitiers, où l'on me mène; mais Messire m'aidera; or, allons-y donc, de par Dieu."

Le roi rassembla tous ses conseillers, et leur ordonna de faire venir des maîtres en théologie, des juristes et
30 des gens experts, pour interroger cette fille touchant la foi.

Regnault de Chartres, archevêque de Reims et chancelier de France, manda d'habiles théologiens, et leur enjoignit de rapporter au conseil leur opinion sur la doctrine et les promesses de cette fille : de dire aussi si le roi pouvait licitement accepter ses services. 5

Les docteurs parlèrent à Jeanne avec douceur ; mais chacun lui déduisit longuement les raisons qu'il y avait de ne point la croire. Elle répondit à tous sans s'épouvanter. Elle raconta comment une voix lui était apparue : comment, pendant plusieurs an- 10 nées, elle avait eu les mêmes visions et reçu les mêmes ordres de la part du ciel. "Mais si Dieu veut délivrer la France, lui disait-on, il n'a pas besoin de gens d'armes. — Eh ! mon Dieu, répliqua-t-elle, les gens d'armes batailleront, et Dieu donnera la vic- 15 toire."

"Et quel langage parlent vos voix ?" lui dit avec son accent limousin frère Séguin, qui l'interrogeait plus aigrement que les autres. "Meilleur que le vôtre," répondit-elle avec un peu de vivacité. 20

"Si vous ne donnez pas d'autre signe pour faire croire à vos paroles, ajouta-t-il, le roi ne pourra point vous prêter d'hommes d'armes, car vous les mettriez en péril. — Par mon Dieu, dit-elle, ce n'est pas à Poitiers que je suis envoyée pour donner des signes ; 25 mais conduisez-moi à Orléans avec si peu d'hommes d'armes que vous voudrez, et je vous montrerai des signes pour me croire. Le signe que je dois donner, c'est de faire lever le siège d'Orléans." Enfin elle ajouta, d'après ses voix, que les Anglais laisseraient 30

ce siège, que le roi serait sacré à Reims, que Paris obéirait au roi, et que le duc d'Orléans reviendrait d'Angleterre.

Rien ne la faisait varier dans ses réponses ; c'était
5 toujours la même simplicité et la même assurance. Vainement on multipliait les interrogatoires et les examens ; vainement tous et chacun des docteurs lui expliquaient savamment leurs doutes : "Je ne sais ni
10 A, ni B, disait-elle ; mais je viens de la part du roi du ciel, pour faire lever le siège d'Orléans et conduire le roi à Reims." Et lorsqu'on lui citait des livres pour prouver qu'on ne la devait pas croire : "Il y a plus au livre de Messire qu'aux vôtres."

Cependant sa façon dévote de vivre, ses longues
15 prières durant le jour et la nuit, ses jeûnes, ses fréquentes communions, donnaient de plus en plus une haute idée de sa sainteté. Les deux gentilshommes qui l'avaient amenée, questionnés curieusement par tout le monde, ne tarissaient point dans leurs louan-
20 ges, et parlaient toujours du miracle de leur périlleux voyage. Les femmes qui allaient la voir en revenaient tout attendries. Des frères mineurs, qu'on avait chargés de se rendre à Vaucouleurs, en rapportèrent les meilleures informations ; chaque jour le
25 clergé et les conseillers se laissaient persuader davantage. Christophe de Harcourt, évêque de Castres et confesseur du roi, fut des premiers à dire hautement que le ciel envoyait cette fille pour rétablir la France.

On consulta aussi un des plus habiles prélats de
30 France, Jacques Gelu, archevêque d'Embrun. Il

composa un traité sur les questions qu'on lui présentait; il montra bien doctement, par des citations de l'Écriture, qu'il n'était point étrange que Dieu s'entremît directement dans les affaires d'un royaume: que Dieu pouvait, pour cela, au lieu de se servir des anges, employer les créatures humaines, et que même des animaux avaient accompli des miracles: qu'il pouvait aussi charger une femme de faire des choses qui sont de l'office des hommes; qu'ainsi il ne fallait point se scandaliser, comme beaucoup semblaient l'être, de voir une femme, contre l'ordre précis du Deutéronome, porter des vêtements d'homme: qu'une fille pouvait donc être chargée de commander à des gens de guerre. C'était un mystère, sans doute; mais Dieu a souvent dit à des vierges des secrets qu'il a cachés aux hommes, témoins la sainte Vierge et les savantes sibylles. Quant à la crainte de tomber dans un artifice du démon, le prélat convenait qu'on ne peut juger d'où vient le pouvoir d'une personne, que par sa conduite, par ses œuvres et par le bien qu'elle fait. Enfin il ajoutait qu'en ceci il était à propos d'employer toutes les règles de la prudence humaine; car elle peut et doit être consultée dans toutes les choses qui se font ici-bas par l'ordre de la Providence.

Enfin les docteurs firent leur rapport au conseil; ils déclarèrent qu'ils n'avaient vu, su, ni connu en cette pucelle rien qui ne fût conforme à une bonne chrétienne et une vraie catholique: qu'à leur avis c'était une personne très bonne, et qu'il n'y avait rien que de bon en son fait. Attendu ses réponses si pru-

dentes qu'elles semblaient inspirées, ses manières, son langage, sa sainte vie, sa louable renommée : attendu aussi le péril imminent de la bonne ville d'Orléans dont les habitants ne devaient attendre
5 secours que de Dieu, les docteurs furent d'opinion que le roi pouvait accepter les services de cette jeune fille. Plusieurs même parlaient d'elle avec une foi plus ardente, et tenaient pour assuré qu'elle venait de la part de Dieu.

10 Après Pâques 1430, le duc de Bourgogne alla mettre le siège devant Choisy-sur-Oise. La Pucelle, le comte de Vendôme et beaucoup d'autres seigneurs partirent des bords de la Marne pour venir secourir cette forteresse. Il fallait passer la rivière d'Aisne. Ils se
15 présentèrent devant Soissons. Le comte de Clermont y avait laissé pour capitaine un écuyer picard, nommé Guichard Journal. Cet homme traitait déjà avec le duc de Bourgogne ; il ferma ses portes aux Français. Voyant que la route n'était point libre, que le pays
20 manquait de vivres, ils s'en retournèrent dans le pays d'où ils venaient ; la Pucelle avec quelques vaillants chevaliers s'en alla à Compiègne.

Le duc de Bourgogne, pour que les vivres qui
25 arrivaient à son camp devant Choisy par Montdidier et Noyon ne fussent point arrêtés par la garnison française de Compiègne, avait placé à Pont-l'Évêque et dans les faubourgs de Noyon une garde d'Anglais et de Bourguignons. Un matin à la pointe du jour, la
30 Pucelle, Saintrailles, Valperga, le sire de Chabannes

et d'autres, au nombre d'environ deux mille, tombèrent avec vigueur sur les Anglais de Pont-l'Évêque, dont sir John Montgomery était chef. Déjà il était contraint de plier, lorsque les sires de Brimeu et de Saveuse arrivèrent de Noyon en toute hâte avec leurs Bourguignons et sauvèrent les Anglais. A quelques jours de là, le sire de Brimeu fut surpris par Saintrilles pendant qu'il se rendait devant Choisy, et mis à forte rançon. Toutes ces entreprises ne purent sauver Choisy, que le Duc assiégeait avec une redoutable artillerie.

Il vint ensuite mettre le siège devant Compiègne ; c'était la principale ville que les Français eussent dans le pays. Le sire Guillaume de Flavy, que le roi y avait mis pour capitaine, était un vaillant homme de guerre, mais le plus dur et le plus cruel peut-être qu'on connût dans ce temps-là.

Ce terrible capitaine avait fait les plus grands préparatifs pour se bien défendre. La ville était suffisamment approvisionnée de vivres et de munitions. Les murailles étaient fortes et réparées à neuf ; la garnison nombreuse ; l'artillerie bien servie. Aussi le duc de Bourgogne rassembla toute sa puissance pour un siège si difficile. Il fit entourer la ville presque de tous les côtés : le sire de Luxembourg, le sire Baudoin de Noyelles, sir John Montgomery, et le duc lui-même commandaient chacun les postes principaux.

La Pucelle, dès qu'elle apprit que Compiègne était ainsi resserrée, partit de Crespy pour aller s'enfermer

avec la garnison. Dès le jour même de son arrivée, elle tenta une sortie par la porte du pont de l'autre côté de la rivière d'Aisne. Elle tomba à l'improviste sur le quartier du sire de Noyelles, au moment où
5 Jean de Luxembourg et quelques-uns de ses cavaliers y étaient venus pour reconnaître la ville de plus près. Le premier choc fut rude ; les Bourguignons étaient presque tous sans armes. Le sire de Luxembourg se maintenait de son mieux, en attendant qu'on pût lui
10 amener les secours de son quartier qui était voisin, et de celui des Anglais. Bientôt le cri d'alarme se répandit parmi tous les assiégeants, et ils commencèrent à arriver en foule. Les Français n'étaient pas en nombre pour résister ; ils se mirent en retraite. La
15 Pucelle se montra plus vaillante que jamais ; deux fois elle ramena ses gens sur l'ennemi ; enfin, voyant qu'il fallait rentrer dans la ville, elle se mit en arrière-garde pour protéger leur marche, et les maintenir en bon ordre contre les Bourguignons, qui, sûrs main-
20 tenant d'être appuyés, se lançaient vigoureusement à la poursuite. Ils reconnaissaient l'étendard de la Pucelle, et la distinguaient à sa huque d'écarlate, brodée d'or et d'argent ; enfin, ils poussèrent jusqu'à elle. La foule se pressait sur le pont. De crainte
25 que l'ennemi n'entrât dans la ville à la faveur de ce désordre, la barrière n'était point grande ouverte ; Jeanne se trouva environnée des ennemis. Elle se défendit courageusement avec une forte épée qu'elle avait conquise à Lagny sur un Bourguignon. Enfin,
30 un archer picard, saisissant sa huque de velours, la

tira en bas de son cheval ; elle se releva, et combattant encore à pied, elle parvint jusqu'au fossé qui environnait le boulevard devant le pont. Poton le Bourguignon, vaillant chevalier du parti du roi, et quelques autres étaient restés avec elle et la défendirent avec des prodiges de valeur. Enfin, il lui fallut se rendre à Lionel, bâtard de Vendôme, qui se trouva près d'elle. 5

Elle fut aussitôt amenée au quartier du sire de Luxembourg, et la nouvelle s'étant répandue parmi les assiégeants, ce fut une joie sans pareille. On aurait dit qu'ils eussent gagné quelque grande bataille, ou que toute la France fût à eux ; car les Anglais ne craignaient rien tant que cette pauvre fille. Chacun accourait de tous côtés pour la voir. Le duc de Bourgogne ne fut pas des derniers ; il vint au logis où elle avait été amenée, et lui parla, sans qu'on pût bien savoir ce qu'il lui dit. On écrivit tout aussitôt à Paris, en Angleterre, et dans toutes les villes de la domination de Bourgogne, pour annoncer cette grande nouvelle. Le *Te Deum* fut chanté en grande solennité, par ordre du duc de Bedford. 20

Ce fut au contraire un grand sujet de tristesse pour les Français. Aux regrets qu'excita cette perte se mêlèrent de fâcheux soupçons. On disait parmi le peuple, que les chevaliers et les seigneurs, jaloux de sa grande renommée, avaient tramé sa ruine. Le sire de Flavy, déjà si détesté, fut surtout accusé ; on prétendit qu'il l'avait vendue d'avance au sire de Luxembourg, et qu'il avait fait fermer la porte sur elle, pour 30

qu'elle demeurât aux mains des ennemis. Le bruit se répandit que ses voix lui avaient prédit sa perte, et que le jour même, comme elle était allée communier dévotement à l'église Saint-Jacques, elle s'appuya
5 tristement contre un des piliers, et dit à plusieurs habitants et à un grand nombre d'enfants qui se trouvaient là : " Mes bons amis et mes chers enfants, je vous le dis avec assurance, il y a un homme qui m'a vendue ; je suis trahie, et bientôt je serai livrée à la
10 mort. Priez Dieu pour moi, je vous supplie ; car je ne pourrai plus servir mon roi ni le noble royaume de France." Cependant elle ne se plaignit jamais de personne, se bornant à dire que depuis quelque temps il lui avait été annoncé qu'elle tomberait avant la
15 Saint-Jean au pouvoir des ennemis. Elle n'avait jamais parlé de cette prédiction à personne. Au contraire, les hommes d'armes disaient qu'elle les avait encouragés à faire une sortie, et leur avait promis la victoire contre les Bourguignons.

20 Le courroux des Anglais, la honte de leurs revers, allumèrent encore plus la haine qu'ils avaient contre la Pucelle, maintenant leur prisonnière. Elle était la première origine de la ruine de leurs affaires. Quand elle avait paru, ils étaient au comble de leur gloire,
25 et depuis, rien ne leur avait prospéré. Comme en général ils étaient plus portés à la superstition que les Français, ils s'imaginaient que tout leur tournerait à mal, tant que Jeanne vivrait. Leurs chefs les plus sages avaient eux-mêmes conçu une ardeur incroya-
30 ble de vengeance contre cette malheureuse fille ; ils

avaient soif de sa mort. Ils voulaient aussi jeter un reproche d'infamie sur les victoires des Français et sur la cause du roi Charles VII, en y montrant un mélange de sorcelleries et de crimes contre la foi catholique. Leur rage était si grande, qu'ils firent brûler à Paris une pauvre femme de Bretagne, seulement parce qu'elle affirmait, d'après les visions qu'elle avait souvent de Dieu le Père, que Jeanne était bonne chrétienne, qu'elle n'avait rien fait que de bien, et qu'elle était venue de la part de Dieu. 5 10

Les Anglais avaient, pour perdre la Pucelle, un zélé et cruel serviteur dans la personne de Pierre Cauchon, évêque de Beauvais. Excité sans cesse par le duc de Bedford et le comte de Warwick, il conduisit toute la procédure. Les docteurs de l'Université de Paris 15 ne furent pas moins ardents; ce sont eux qui, en apparence, mirent tout en mouvement.

Après six mois passés dans les prisons de Beauvoir, d'Arras et du Crotoy, Jeanne avait été conduite à Rouen, où se trouvait le jeune roi Henri et tout le gouvernement des Anglais. Elle fut menée 20 dans la grosse tour du château; on fit forger pour elle une cage de fer, et on lui mit les fers aux pieds. Les archers anglais, qui la gardaient, l'insultaient grossièrement. Ce n'étaient pas seulement les gens 25 du commun qui se montraient cruels et violents envers elle. Le sire de Luxembourg, dont elle avait été prisonnière, passant à Rouen, alla la voir dans sa prison avec le comte de Warwick et le comte de Straford; "Jeanne, dit-il en plaisantant, je suis venu te 30

mettre à rançon ; mais il faut promettre de ne t'armer jamais contre nous. — Ah ! mon Dieu, vous vous riez de moi, dit-elle ; vous n'en avez ni le vouloir ni le pouvoir. Je sais bien que les Anglais me feront mourir, croyant après ma mort gagner le royaume de France ; mais fussent-ils cent mille *Goddem* de plus qu'à présent, ils n'auront pas ce royaume." Irrité de ces paroles, le comte de Strafford tira sa dague pour la frapper, et ne fut arrêté que par le comte de
10 Warwick.

On avait envoyé faire des informations à Domremy, dans le pays de Jeanne. Comme elles lui étaient favorables, elles furent supprimées, et l'on n'en donna point connaissance aux docteurs.

15 Jeanne commença par subir six interrogatoires de suite devant ce nombreux conseil. Elle y parut peut-être plus courageuse et plus étonnante que lorsqu'elle combattait les ennemis du royaume. Cette pauvre fille, si simple que tout au plus savait-elle son *Pater*
20 et son *Ave*, ne se troubla pas un seul instant. Les violences ne lui causaient ni frayeur ni colère. On n'avait voulu lui donner ni avocat ni conseil ; mais sa bonne foi et son bon sens déjouaient toutes les ruses qu'on employait pour la faire répondre d'une manière
25 qui aurait donné lieu à la soupçonner d'hérésie ou de magie. Elle faisait souvent de si belles réponses, que les docteurs en demeuraient tout stupéfaits. On lui demanda si elle savait être en la grâce de Dieu :
"C'est une grande chose, dit-elle, de répondre à une
30 telle question. — Qui, interrompit un des assesseurs

nommé Jean Fabri, c'est une grande question, et l'accusée n'est pas tenue d'y répondre. — Vous auriez mieux fait de vous taire, s'écria l'évêque en fureur. — Si je n'y suis pas, répondit-elle, Dieu m'y veuille recevoir; et si j'y suis, Dieu m'y veuille conserver.” 5 Elle disait encore: “Si ce n'était la grâce de Dieu, je ne saurais moi-même comment agir.” Une autre fois, on l'interrogeait touchant son étendard. “Je le portais au lieu de lance, disait-elle, pour éviter de tuer quelqu'un; je n'ai jamais tué personne.” Et puis 10 quand on voulait savoir quelle vertu elle supposait dans cette bannière: “Je disais: entrez hardiment parmi les Anglais, et j'y entrais moi-même.” On lui parla du sacre de Reims, où elle avait tenu son étendard près de l'autel: “Il avait été à la peine, c'était 15 bien raison, dit-elle, qu'il fût à l'honneur.”

Quant à ses visions, elle racontait tout ce qu'elle avait déjà dit à Poitiers. Sa foi était la même en ce que lui disaient ses voix. Elle les entendait sans cesse dans sa prison; elle voyait souvent les deux 20 saintes; elle recevait leurs consolations et leurs encouragements; c'était par leur conseil qu'elle répondait hardiment; c'était d'après elles qu'elle répétait tranquillement devant ce tribunal tout composé de serviteurs des Anglais, que les Anglais seraient 25 chassés de France.

Un point sur lequel on revenait souvent, c'était les signes qu'elle avait donnés au roi pour être agréée de lui. Souvent elle refusait de répondre là-dessus; d'autres fois c'étaient les voix qui lui avaient défendu 30

d'en rien dire. Puis cependant elle faisait à ce sujet des récits étranges et divers, d'un ange qui aurait remis une couronne au roi de la part du ciel, et de la façon dont cette vision se serait passée. Tantôt
5 le roi seul l'avait vue; tantôt beaucoup d'autres en avaient été témoins. D'autres fois c'était elle-même qui était cet ange; puis elle semblait confondre cette couronne avec celle qu'on avait réellement fait fabriquer pour le sacre de Reims. Enfin ses idées sur
10 les premières entrevues qu'elle avait eues avec le roi semblaient confuses, sans suite et sans signification. Plusieurs ont pu y voir des allégories ou de grands mystères. Dans les serments qu'on lui faisait prêter de répondre vérité, elle mettait toujours une réserve
15 touchant ce qu'elle avait dit au roi, et elle ne jurait de répondre que sur les faits du procès. Du reste, rien n'était si pieux, si simple, si vrai que tout ce qu'elle disait.

Par là, elle ne faisait qu'accroître la fureur des
20 Anglais et de l'évêque. Les conseillers qui prenaient le parti de l'accusée étaient insultés, et souvent menacés d'être jetés à la rivière. Les notaires étaient contraints d'omettre les réponses favorables, et à grand'peine pouvaient-ils se défendre d'insérer
25 des faussetés. Après les premiers interrogatoires, l'évêque jugea à propos de ne continuer la procédure que devant un très petit nombre d'assesseurs: il dit aux autres qu'on leur communiquerait tout, et qu'on leur demanderait leur avis sans requérir leur pré-
30 sence.

Le procès avait déjà éloigné tous les faits de sorcellerie. Aucun témoignage, aucune réponse de l'accusée ne pouvaient laisser sur cela le moindre soupçon. Lorsqu'on lui avait parlé d'un arbre des fées, fameux dans son village, elle avait dit que sa 5 marraine assurait bien avoir vu les fées, mais que pour elle, elle n'avait jamais eu aucune vision en ce lieu.

Ainsi l'accusation se dirigea sur deux points : le péché de porter un habit d'homme, et le refus de se soumettre à l'Église. Ce fut une chose singulière que 10 son obstination à ne point porter l'habit de son sexe. C'était toujours l'ordre de ses voix qu'elle alléguait ; il semblait que sa volonté ne fût pas libre sur cet article, et qu'elle eût quelque devoir prescrit par la volonté divine. Quant à la soumission à l'Église, 15 c'était un piège où la faisait tomber la malice de son juge. On lui avait fait une distinction savante et subtile de l'Église triomphante dans le ciel, et de l'Église militante sur la terre. Grâce à son perfide confesseur, elle se persuadait que se soumettre à 20 l'Église, c'était reconnaître le tribunal qu'elle voyait composé de ses ennemis, et où elle demandait toujours qu'il y eût aussi des gens de son parti.

Après ses premiers interrogatoires, le promoteur dressa les articles sur lesquels il faisait porter l'ac- 25 cusation ; car tout jusqu'alors n'avait été qu'une instruction préparatoire. Les interrogatoires recommencèrent alors devant un plus grand nombre d'assesseurs ; il y en avait trente ou quarante, mais non plus cent. Presque tous ne cherchaient qu'à se 30

dérober à ce cruel office, et les menaces des Anglais en avaient fait partir plusieurs.

Cependant maître de la Fontaine et deux autres assesseurs, émus de pitié et de justice, ne purent
5 endurer qu'on trompât ainsi Jeanne sur le chapitre de la soumission à l'Église. Ils allèrent la voir, et tâchèrent de lui expliquer que l'Église militante, c'était le pape et les saints conciles : qu'ainsi elle ne risquait rien à s'y soumettre. Un d'entre eux eut
10 même le courage de lui dire en plein interrogatoire, de se soumettre au concile général de Bâle, qui pour lors était assemblé. "Qu'est-ce, dit-elle, qu'un concile général ? — C'est une congrégation de l'Église universelle, ajouta frère Isambard, et il s'y trouve autant de
15 docteurs de votre parti que du parti des Anglais. — Oh, en ce cas, je m'y sou mets ! s'écria-t-elle. — Taisez-vous donc, de par le diable," interrompit l'évêque, et il défendit au notaire d'écrire cette réponse. "Hélas ! vous écrivez ce qui est contre moi, et vous ne voulez
20 pas écrire ce qui est pour," dit la pauvre fille.

Les interrogatoires terminés, on rédigea en douze articles latins la substance des réponses de l'accusée, et comme un des assesseurs remarquait que l'on en rapportait le sens inexactment, l'évêque, sans plus
25 conférer avec personne, envoya ces douze articles mensongers, comme mémoire à consulter sans nommer l'accusée, à l'Université de Paris, au chapitre de Rouen, aux évêques de Lisieux, d'Avranches et de Coutances, et à plus de cinquante docteurs, la plupart
30 assesseurs dans le procès. Les juges voulaient ainsi,

selon la forme et la coutume, être éclairés sur les points de doctrine et les faits qui concernaient la foi catholique.

Tous les avis furent contraires à l'accusée. Sans parler du mauvais vouloir de ceux qui étaient consultés, ils ne pouvaient guère répondre d'autre sorte au faux exposé qu'on avait mis sous leurs yeux. Tous pensèrent que l'accusée sur laquelle on les consultait, avait cru légèrement ou orgueilleusement à des apparitions et révélations qui venaient sans doute du malin esprit; qu'elle blasphémait Dieu en lui imputant l'ordre de porter l'habit d'homme, et qu'elle était hérétique en refusant de se soumettre à l'Église.

Pendant ce temps-là, les juges, sans attendre les réponses, faisaient à Jeanne des monitions; car un tribunal ecclésiastique n'était jamais censé demander que la soumission du coupable. En ce moment elle tomba fort malade, ce qui mit les Anglais en grande inquiétude. "Pour rien au monde, disait le comte de Warwick, le roi ne voudrait qu'elle mourût de mort naturelle; il l'a achetée si cher, qu'il entend qu'elle soit brûlée. Qu'on la guérisse au plus vite."

Lorsqu'elle ne fut plus malade, on reprit les monitions; personne n'éclaircissait plus à son esprit simple et ignorant tout le verbiage qu'on lui tenait sur la soumission à l'Église; aussi paraissait-elle toujours s'en rapporter seulement à ce qu'elle tenait elle-même de Dieu par ses voix; cependant elle parlait sans cesse avec respect de l'autorité du pape.

Son obstination à ne pas reprendre les habits de femme n'était pas moindre.

Enfin la sentence fut portée. C'était, comme les jugements ecclésiastiques, une déclaration faite à l'accusée, que, pour tels et tels motifs, elle était re-
tranchée de l'Église, comme un membre infect, et livrée à la justice séculière. On ajoutait toujours pour la forme, que les laïques seraient engagés à modérer la peine, en ce qui touche la mort ou la
mutilation.

Mais l'on voulut avoir d'elle, avant son supplice, une sorte d'aveu public de la justice de sa condamnation. Pour lors on commença par lui faire donner par son faux confesseur le conseil de se sou-
mettre, avec la promesse d'être traitée doucement, et de passer des mains des Anglais aux mains de l'Église. Le 24 mai 1431 elle fut amenée au cimetière Saint-Ouen ; là, deux grands échafauds étaient dressés ; sur l'un était le cardinal de Winchester, l'évêque de Beauvais, les évêques de Noyon et de
Boulogne, et une partie des assesseurs.

Jeanne fut conduite sur l'autre échafaud ; sur celui-ci se trouvaient le docteur qui devait prêcher, les notaires du procès, les appariteurs qui avaient été chargés de sa garde durant les interrogatoires, maître l'Oiseleur et un autre assesseur qui l'avait aussi confessée. Tout auprès était le bourreau avec sa charrette, disposée pour recevoir la Pucelle et la conduire au bûcher préparé sur la grande place. Une foule
immense de Français et d'Anglais remplissaient le

cimetière. Le prédicateur parla longuement. “O noble maison de France! dit-il entre autres choses, qui toujours jusqu’à présent t’étais gardée des choses monstrueuses, et qui as toujours protégé la foi, as-tu été assez abusée pour adhérer à une hérétique et une schismatique; c’est grand’pitié!” 5

En finissant le sermon, le prédicateur lut à Jeanne une formule d’abjuration, et lui dit de la signer. “Qu’est-ce qu’abjuration?” dit-elle. On lui expliqua que si elle refusait les articles qu’on lui présentait, elle serait brûlée, et qu’il fallait se soumettre à l’Église universelle. “Eh bien, j’abjurerais, si l’Église universelle le veut ainsi.” Mais ce n’était pas les soumissions à l’Église ni au pape qu’on voulait avoir d’elle, c’était l’aveu que ces juges avaient bien jugé. 15 Alors on redoubla de menaces, d’instances, de promesses. On tenta tous les moyens de la troubler. Elle fut longtemps ferme et invariable. “Tout ce que j’ai fait, j’ai bien fait de le faire,” disait-elle.

Enfin l’on triompha de la résistance de Jeanne; 20 “Je veux, dit-elle, tout ce que l’Église voudra, et puisque les gens d’église disent que mes visions ne sont pas croyables, je ne les soutiendrai pas. — Signe donc, ou tu vas périr par le feu,” lui dit le prédicateur. Dans tout cet intervalle, un secrétaire du roi d’Angle- 25 terre, qui se trouvait près de l’échafaud de Jeanne, avait mis à la place des articles qu’on lui avait lus, et qu’on avait eu tant de peine à lui faire approuver, un autre papier contenant une longue abjuration, où elle avouait que tout ce qu’elle avait dit était mensonger, 30

et priait qu'on lui pardonnât ses crimes. On prit sa main, et on lui fit mettre au bas de ce papier une croix pour signature. Le trouble se mit aussitôt parmi la foule ; les Français se réjouissant de la voir sauvée ;
5 les Anglais furieux et jetant des pierres.

L'évêque de Beauvais et l'inquisiteur prononcèrent alors une autre sentence qu'ils avaient apportée, et condamnèrent Jeanne à passer le reste de ses jours en prison, au pain de douleur et à l'eau d'angoisse.
10 Dès l'instant même, on manqua aux promesses qu'on venait de lui faire. Elle croyait être remise au clergé, et ne plus être aux mains des Anglais ; quoi qu'elle pût dire, on la ramena à la Tour.

Cependant les Anglais étaient en grande colère ;
15 ils tiraient leurs épées et menaçaient l'évêque et les assesseurs, criant qu'ils avaient mal gagné l'argent du roi. Le comte de Warwick lui-même se plaignit à l'évêque : "l'affaire va mal, puisque Jeanne échappe, dit-il. — N'ayez pas de souci, dit un des assesseurs ;
20 nous la retrouverons bien."

Ce fut en effet à quoi l'on s'occupa sans tarder. Elle avait repris l'habit de femme. On laissa son habit d'homme dans la même chambre. Elle était plus étroitement enchaînée qu'auparavant, et traitée
25 avec plus de dureté. On n'omettait rien pour la jeter dans le désespoir. Enfin, voyant qu'on ne pouvait réussir à lui faire violer la promesse qu'elle avait faite de garder les vêtements de son sexe, on les lui enleva durant son sommeil, et on ne lui laissa que
30 l'habit d'homme. "Messieurs, dit-elle en s'éveillant,

vous savez que cela m'est défendu ; je ne veux point prendre cet habit." Mais pourtant il lui fallut se lever et se vêtir. Alors ce fut une joie extrême parmi les Anglais. "Elle est prise !" s'écria le comte de Warwick. On fit aussitôt avertir l'évêque. Les 5 assesseurs, qui arrivèrent un peu avant lui, furent menacés et repoussés par les Anglais qui remplissaient la cour du château.

Sans vouloir écouter ses excuses, sans laisser mettre dans le procès-verbal la nécessité où elle 10 avait été placée de changer de vêtements, sans s'arrêter à ses justes plaintes, l'évêque lui dit qu'il voyait bien qu'elle tenait encore à ses illusions. "Avez-vous entendu vos voix ? ajouta-t-il. — Il est vrai, répondit-elle. — Qu'ont-elles dit ? poursuivit l'évêque. 15 — Dieu m'a fait connaître, continua-t-elle, que c'était grand'pitié d'avoir signé votre abjuration pour sauver ma vie. Les deux saintes m'avaient bien dit sur l'échafaud de répondre hardiment à ce faux prédicateur, qui m'accusait de ce que je n'ai jamais fait ; 20 elles m'ont reproché ma faute." Alors elle affirma plus que jamais qu'elle croyait que ses voix venaient de Dieu : qu'elle n'avait nullement compris ce que c'était qu'abjuration : qu'elle n'avait signé que par crainte du feu : qu'elle aimait mieux mourir que de 25 rester enchaînée : que la seule chose qu'elle pût faire, c'était de porter l'habit de femme. "Du reste, donnez-moi une prison douce ; je serai bonne et ferai tout ce que voudra l'Église."

C'en était assez, elle était perdue. "Farewell !" 30

cria l'évêque aux Anglais et au comte de Warwick, qui l'attendaient au sortir de la prison.

Les juges résolurent donc de la remettre à la justice séculière, c'est-à-dire de l'envoyer au supplice. 5 Quand cette dure et cruelle mort fut annoncée à la pauvre fille, elle se prit à pleurer et à s'arracher les cheveux. Ses voix souvent l'avaient avertie qu'elle périrait; souvent aussi elle avait cru que leurs paroles lui promettaient délivrance; mais aujourd'hui elle ne 10 songeait qu'à cet horrible supplice. "Hélas! disait-elle, réduire en cendres mon corps qui est pur et n'a rien de corrompu. J'aimerais cent fois mieux qu'on me coupât la tête. Si, comme je le demandais, j'eusse été gardée par les gens d'église, et non par mes enne- 15 mis, il ne me serait pas si cruellement advenu. Ah! j'en appelle à Dieu, le grand juge, des cruautés et des injustices qu'on me fait."

Lorsqu'elle vit Pierre Cauchon: "Évêque, dit-elle, je meurs par vous." Puis à un des assesseurs: "Ah! 20 maître Pierre, où serai-je aujourd'hui? — N'avez-vous pas bonne espérance en Dieu? répondit-il. — Oui, reprit-elle; Dieu aidant, j'espère bien aller en paradis." Par une singulière contradiction avec la sentence, on lui permit de communier. Le 30 mai 1431, sept jours 25 après son abjuration, elle monta dans la charrette du bourreau. Ses confesseurs, non celui qui l'avait trahie, mais frère Martin-l'Advenu et frère Isambard, qui avaient au contraire réclamé justice dans le procès, étaient près d'elle. Huit cents Anglais, armés 30 de haches, de lances et d'épées, marchaient à l'entour.

Dans le chemin, elle priait si dévotement, et se lamentait avec tant de douceur, qu'aucun Français ne pouvait retenir ses larmes. Quelques-uns des assesseurs n'eurent pas la force de la suivre jusqu'à l'échafaud. Tout à coup un prêtre perça la foule, arriva 5 jusqu'à la charrette et y monta. C'était maître Nicolas l'Oiseleur, son faux confesseur, qui, le coeur contrit, venait demander à Jeanne pardon de sa perfidie. Les Anglais l'entendant, et furieux de son repentir, voulaient le tuer. Le comte de Warwick 10 eut grand'peine à le sauver.

Arrivée à la place du supplice : "Ah Rouen, dit-elle, Rouen ! est-ce ici que je dois mourir ?"

Le cardinal de Winchester et plusieurs prélats français étaient placés sur un échafaud ; les juges 15 ecclésiastiques et séculiers sur un autre. Jeanne fut amenée devant eux. On lui fit d'abord un sermon pour lui reprocher sa rechute ; elle l'entendit avec patience et grand calme. "Jeanne, va en paix ; l'Église ne peut plus te défendre, et te livre aux 20 mains séculières." Tels furent les derniers mots du prédicateur.

Alors elle se mit à genoux, et se recommanda à Dieu, à la sainte Vierge et aux saints, surtout à saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite ; elle 25 laissa voir tant de ferveur, que chacun pleurait, même le cardinal de Winchester, et plusieurs Anglais. Jean de Mailli, évêque de Noyon, et quelques autres du clergé de France, descendirent de l'échafaud, ne pouvant endurer un si lamentable spectacle. 30

Cependant des gens de guerre des Anglais, et même quelques capitaines, commencèrent à se lasser de tant de délai. “Allons donc, prêtre; voulez-vous nous faire dîner ici? disaient les uns. — Donnez-la-nous, 5 disaient les autres, et ce sera bientôt fini. — Fais ton office,” disaient-ils au bourreau.

Sans autre commandement, et avant la sentence du juge séculier, le bourreau la saisit. Elle embrassa la croix, et marcha vers le bûcher. Des hommes 10 d’armes anglais l’y entraînaient avec fureur.

Le bûcher était dressé sur un massif de plâtre. Lorsqu’on y fit monter Jeanne, on plaça sur sa tête une mitre où étaient écrits les mots *hérétique, relapse, apostate, idolâtre*. Frère Martin-l’Advenu, son confes- 15 seur, était monté sur le bûcher avec elle; il y était encore, que le bourreau alluma le feu. “Jésus!” s’écria Jeanne. Elle fit descendre le bon prêtre. “Tenez-vous en bas, dit-elle; levez la croix devant moi, que je la voie en mourant, et dites-moi de 20 pieuses paroles jusqu’à la fin.”

L’évêque s’approcha; elle lui répéta: “Je meurs par vous.” Et elle assura encore que les voix venaient de Dieu, qu’elle ne croyait pas avoir été trompée, et qu’elle n’avait rien fait que par ordre de 25 Dieu. “Ah! Rouen, ajoutait-elle, j’ai grand’peur que tu ne souffres de ma mort.” Ainsi protestant de son innocence, et se recommandant au ciel, on l’entendit encore prier à travers la flamme; le dernier mot qu’on put distinguer fut: “*Jésus!*”

LOUIS BLANC.

SITUATION DU PEUPLE AVANT LA RÉVOLUTION.

LA Révolution ne devait pas bouleverser seulement le domaine de la religion et celui de la politique, elle devait aussi transformer l'industrie et donner à la vie du peuple une physionomie nouvelle.

Ainsi, pénétrer au sein de la société d'autrefois; 5
porter la lampe dans ces tristes profondeurs; décrire la longue et cruelle agonie de vos pères, hommes du peuple! et dire ensuite par quels penseurs, au nom de quel principe, furent provoqués les premiers soulèvements — tel est la tâche qu'il faut remplir pour 10
faire comprendre une révolution qui ne nous apparaîtrait, sans cela, que comme le rêve sanglant d'un pays en délire.

Mais dans les maux d'un siècle éteint, peut-être allons-nous retrouver des douleurs encore vivantes, 15
des douleurs qui auront changé de nom sans changer de nature. Dans ces millions de victimes que la Révolution vengea et dont elle espéra affranchir la race, peut-être vont-ils se reconnaître ceux qui, de nos jours, s'étonnent, après tant d'efforts, de leur 20
misère immuable.

Eh bien, que ceux-là même se gardent du désespoir. Si l'histoire nous montre la vie de l'humanité se com-

posant d'une innombrable série de morts, elle nous prouve aussi que chaque nouveau genre d'oppression amène une moindre somme de calamités et que le mal s'épuise par la diversité de ses formes. Oui, au bruit
5 de ce vaste gémissément qui se prolonge de siècle en siècle, et sur cette route où tant de générations périssent misérablement broyées, l'humanité marche d'un pas sûr vers la lumière, vers la justice, vers le bonheur.

10 Quel était, avant la Révolution, l'état de la société? Quelle situation faisaient au peuple les jurandes et les maîtrises, les corvées, la milice, les édits sur la mendicité, les impôts levés par les traitants? Voilà le tableau que nous avons d'abord à tracer.

15 La fraternité fut le sentiment qui présida, dans l'origine, à la formation des communautés de marchands et artisans, régulièrement constituées sous le règne de saint Louis. Car dans ce moyen âge qu'animaient le souffle du christianisme, mœurs, coutumes,
20 institutions, tout s'était coloré de la même teinte; et parmi tant de pratiques bizarres ou naïves, beaucoup avaient une signification profonde.

Et si, en pénétrant au sein des jurandes, on y reconnaît l'empreinte du christianisme, ce n'est pas
25 seulement parce qu'on les voit, dans les cérémonies publiques, promener solennellement leurs dévotes bannières et marcher sous l'invocation des saints du paradis; ces formes religieuses cachaient les sentiments que fait naître l'unité des croyances. Une
30 passion qui n'est plus aujourd'hui ni dans les mœurs

ni dans les choses publiques, rapprochait alors les conditions et les hommes : la charité. L'Église était le centre de tout. Autour d'elle, à son ombre, s'essayait l'enfance des industries. Elle marquait l'heure du travail, elle donnait le signal du repos. Quand la cloche de Notre-Dame ou de Saint-Méry avait sonné *l'Angelus*, les métiers cessaient de battre, l'ouvrage restait suspendu, et la cité, de bonne heure endormie, attendait le lendemain que le timbre de l'abbaye prochaine annonçât le commencement des travaux du jour.

Mêlées à la religion, les corporations du moyen âge y avaient puisé l'amour des choses mystérieuses et la superstition, poésie de l'ignorance ; mais protéger les faibles était une des préoccupations les plus chères au législateur chrétien. Il recommande la probité aux mesureurs ; il défend au tavernier de jamais hausser le prix du gros vin, commune boisson du menu peuple ; il veut que les denrées se montrent en plein marché, qu'elles soient bonnes et *loyales* ; et afin que le pauvre puisse avoir sa part, au meilleur prix, les marchands n'auront qu'après tous les autres habitants de la cité, la permission d'acheter des vivres.

Ainsi, l'esprit de charité avait pénétré au fond de cette société naïve qui voyait saint Louis venir s'asseoir à côté d'Étienne Boileau, quand le prévôt des marchands rendait la justice. Sans doute on ne connaissait point alors cette fébrile ardeur du gain qui enfante quelquefois des prodiges, et l'industrie n'avait point cet éclat, cette puissance qui aujourd'hui éblou-

issent, mais du moins la vie du travailleur n'était pas troublée par d'amères jalousies, par le besoin de haïr son semblable, par l'impitoyable désir de le ruiner en le dépassant. Quelle union touchante, au contraire, entre les artisans d'une même industrie ! Loin de se fuir, ils se rapprochaient l'un de l'autre, pour se donner des encouragements réciproques et se rendre de mutuels services. Dans le sombre et déjà vieux Paris du XIII^e siècle, les métiers formaient comme autant de groupes. Or, grâce au principe d'association, le voisinage éveillait une rivalité sans haine. L'exemple des ouvriers diligents et habiles engendrait le stimulant du point d'honneur. Les artisans se faisaient en quelque sorte l'un à l'autre une frater-

nelle concurrence. Ajoutez à cela que l'intérêt public n'avait pas été perdu de vue ; car c'était pour porter les ouvrages d'art et d'industrie à leur plus haut degré de perfection, qu'on avait confié aux ouvriers anciens et expérimentés la direction des novices.

Malheureusement, à côté d'un principe d'ordre et d'amour, les corporations de métiers renfermaient un principe d'exclusion. Il y avait bien dans la société une famille de travailleurs, mais cette famille n'admettait pas tous ceux qui avaient besoin de travailler pour vivre. Là était le vice fondamental de l'institution. Mais quand un germe de tyrannie existe quelque part, il n'est qu'un moyen de l'empêcher de grandir, c'est de l'extirper. L'esprit de fraternité habitait l'édifice ; l'esprit d'oppression ne tarda pas à venir veiller aux portes. Peu à peu le sentiment

chrétien s'affaiblissant, le bien diminua, le mal s'accrut; et ce qui avait été d'abord une grande école pour la jeunesse des travailleurs finit par se transformer en une association jalouse de son savoir, et de plus en plus exclusive, de plus en plus tyrannique. 5

Il aurait fallu combattre cette mauvaise tendance des corporations; les rois de France, par avidité, l'encouragèrent. On vendit aux communautés mille odieux privilèges; on leur permit, moyennant finance, de limiter le nombre des apprentis; on alla jusqu'à 10 délivrer à prix d'or des lettres de maîtrise, sans que l'on fût tenu à faire épreuve ou apprentissage. Bientôt, le travail organisé offrant à l'impôt une proie facilement saisissable, on fouilla cette mine jusqu'à l'épuiser, et au XVII^e siècle, le noble et fécond prin- 15 cipe d'association disparaissait, dans les jurandes, derrière un monstrueux mélange d'abus et d'iniquités.

Lorsqu'on passe en revue les innombrables obstacles qu'à la veille de la Révolution, les pauvres devaient absolument franchir pour exercer une pro- 20 fession, pour arriver à vivre de leur travail, on demeure saisi de douleur et presque d'épouvante.

Et d'abord, chaque maître ne pouvant avoir plus d'un apprenti, trouver un maître était une première difficulté. 25

L'apprentissage était la seconde. Les frais s'élevaient à une somme si considérable, que beaucoup mouraient avant d'y atteindre. Il fallait que l'apprenti passât devant notaire un brevet par lequel il s'engageait à servir le maître pendant cinq ou six 30

ans, non pas en recevant un salaire, mais en payant au contraire les services qu'il allait rendre. Pour être admis à l'apprentissage dans les moindres professions, il n'en coûtait pas moins de cinq cents
5 livres.

Pendant les sept ans qui formaient la durée moyenne de l'épreuve, l'apprenti était soumis à une imposition annuelle, destinée à l'acquit des charges de la communauté. Jusqu'à l'expiration du service, il
10 ne s'appartenait pas. Son maître tombait-il malade, on le pouvait vendre à un autre pour le temps qui lui restait à servir. Changeait-il de maître, c'était trente livres pour le transport du brevet. Changeait-il de boutique, il payait encore, dans certains métiers,
15 pour cette mutation. Que le maître mourût sans héritiers, l'apprenti n'était pas plus libre ; il devait aller demander à la prévôté un nouveau maître. Enfin on lui permettait de se racheter à prix d'argent, non de se marier.

20 Après l'apprentissage, commençait une seconde servitude, celle du compagnon. Parfaitement instruit dans son art, le compagnon en portait les insignes. On le voyait suspendre à une de ses boucles d'oreilles un fer à cheval s'il était maréchal ferrant, une équerre
25 et un compas s'il était charpentier, une essette et un martelet s'il était couvreur ; mais ces emblèmes dont il avait le droit de se parer et qu'il n'égalait pas sans quelque orgueil, n'étaient qu'une vaine consolation de son asservissement, c'étaient les signes visibles de
30 l'injustice sociale qui, en le reconnaissant habile, lui

défendait d'employer pour lui-même son habileté. Le compagnon, en effet, ne pouvait encore prétendre à la maîtrise. Seulement, il recevait un salaire, et il demeurait dans cette condition pendant un espace de temps toujours double de celui de l'apprentissage, 5 quelquefois triple.

Arrivait enfin, pour le compagnon, le moment d'être reçu dans la maîtrise; mais ici l'attendaient de nouveaux obstacles, souvent insurmontables. La lettre de maîtrise était le titre qui conférait le droit exclu- 10 sif de vendre, de fabriquer, de faire travailler en son nom: il fallait payer l'enregistrement de cette lettre et beaucoup d'autres droits et taxes. L'admission à la maîtrise était donc tout simplement une affaire de 15 finance et de monopole, un procédé imaginé par les corporations pour alléger le poids de leurs dettes et diminuer le nombre des maîtres dans les communautés où il n'était pas fixé invariablement. Des auteurs graves portent à deux mille livres le prix de la réception. Que dire encore? L'innocente li- 20 berté qu'ont les jeunes filles de cueillir des fleurs et d'en composer un bouquet fut transformée en privilège; on ne fut que moyennant deux cents livres maîtresse bouquetière de Paris.

Allons jusqu'au bout dans cette douloureuse explo- 25 ration; quel spectacle! Plus de fraternité entre les corps d'un même métier; plus de solidarité entre les villes laborieuses d'un même royaume. Dans la corporation des menuisiers, on considère les charrons ainsi qu'on ferait de quelque peuplade lointaine. 30

Un compagnon reçu maître dans une ville, ne saurait exercer la maîtrise dans une autre, sans être assujetti à une reception nouvelle, à de nouveaux droits, souvent doubles, triples et même quadruples.

- 5 A voir les communautés lever tant d'impôts sur le travail, recevoir de l'argent par tant de canaux à la fois, on est tenté de croire qu'elles possédaient d'immenses richesses. La vérité est cependant que la plupart étaient obérées, et par les frais énormes de
10 leur administration intérieure, et par les emprunts dont il fallait payer l'intérêt, et par les étrennes aux jurés, si fortes qu'un arrêt du conseil les dut limiter à huit cents livres. Mais les communautés avaient dans les procès la cause la plus active de
15 leur ruine. Leurs registres, en portant à près d'un million par an les frais de procédure, attestent que d'interminables querelles troublaient le domaine du travail. Entre les libraires et les bouquinistes, c'est une lutte perpétuelle, sur la question de savoir ce qui
20 distingue un bouquin d'un livre; et, pour comble de dérision, dans un procès qui dure depuis trois siècles entre les fripiers et les tailleurs, quatre ou cinq mille jugements sont intervenus sans pouvoir bien marquer la limite qui sépare un habit neuf d'un vieil habit.
- 25 Des mille distinctions dont nous venons de rappeler le scandale, naquit la vanité bourgeoise, et elle se trahissait jusque dans la diversité des nuances du costume. Au fond de sa boutique, le marchand trônait en souverain sur une forme qui dominait les
30 autres sièges et sous une perruque devenue un signe

distinctif dans la hiérarchie des jurandes. Le tailleur devait se contenter d'une perruque terminée par une seule boucle; l'orfèvre s'en permettait deux; l'apothicaire s'enorgueillissait d'en porter trois, quand le maître perruquier lui-même était condamné à deux 5
simples tours. Grotesques frivolités, qui cachaient des conséquences sérieuses!

Comment s'étonner, après cela, du nombre formidable de bandits errants par tout le royaume? Fermer les avenues du travail à tant de prolétaires, 10
c'était refouler violemment les moins honnêtes dans l'affreuse industrie de la rapine et du meurtre. De là, autour de la population occupée, une population vouée à la fièvre du crime, et qui forçait l'État à dépenser en prisons et en bagnes, plus qu'elle n'au- 15
rait coûté à nourrir.

Restait la profession de mendiant; et elle avait, à son tour, ses difficultés officielles, ses écoles, ses maîtres, nous allons dire ses jurandes. Car, par exemple, recevoir l'aumône à la porte des églises 20
constituait un privilège dont les heureux dépositaires portaient, parmi les pauvres, le nom de *trôniers*. Tout le long du XVIII^e siècle, on entendit le bruit sourd que fait cette armée permanente de la misère. De loin en loin, des édits sauvages sont rendus pour 25
la contenir, l'effrayer. "Les vagabonds ou gens sans aveu, porte une ordonnance de 1764, seront condamnés, *encore qu'ils ne fussent prévenus d'aucun crime ni délit*, les hommes de seize à soixante-dix ans, à trois années de galère, les hommes de soixante-dix ans et 30

au-dessus, ainsi que les infirmes, filles et femmes, à être renfermés pendant trois années dans un hôpital.” Il y eut un moment où l’on ajouta trois deniers par livre à l’impôt des tailles, et le produit en fut employé à bâtir aux mendiants des maisons de force. Ils y travaillèrent sous le fouet. Mais leur travail faisait concurrence à certaines maîtrises : elles se plaignirent. D’ailleurs, entassés dans des *renfermeries* infectes, un peuple en haillons devait bientôt devenir un embarras sinistre. Chaque dépôt était un foyer de hideuses maladies, un théâtre sur lequel la mort ne paraissait qu’avec le désespoir. Voici que, parmi ces mendiants qu’on n’ose ni tuer ni laisser vivre, plusieurs franchissent les murs, forcent les portes et s’échappent ; les autres — mais que fera de ces inertes pensionnaires l’autorité, qui se fatigue à les punir ? elle les renvoie dans leur pays et respire, jusqu’à ce qu’ils reviennent plus sombres, plus menaçants que jamais. En 1767, on arrête jusqu’à cinquante mille mendiants ; c’était trop pour les trente-trois renfermeries du royaume ; on ouvre au superflu de la population les hôpitaux, les ateliers de charité, les prisons. Le nombre des affamés va croissant. Dix ans plus tard, à la suite de disettes successives, on compte jusqu’à un million deux cent mille mendiants. La philosophie alors s’inquiète ; les gazettes en parlent ; on imprime livres et brochures sur ce qu’un million d’hommes est en peine de subsister ; et un simple avocat, Linguet, propose cinquante louis de sa bourse à donner en prix au meilleur ouvrage

touchant la suppression de la mendicité. Inutiles efforts ! Là où le travail est un privilège, on n'empêchera pas la misère de pulluler. La commandite du geôlier ne retiendra pas, non plus, les mendiants : ils aiment mieux traîner leurs guenilles en liberté et au soleil, promener leurs ulcères d'un bout de la France à l'autre, voler ou mendier le jour, coucher la nuit dans des granges où les admettra l'hospitalité de la peur, vaquer enfin par les chemins et les campagnes, tantôt gémissants tantôt grondants, jusqu'à ce qu'arrivés à quelque grand centre de population, ils y trouveront la mendicité organisée en corps, des ordres, des chefs, des troubles, des révolutions !

De toutes les iniquités du régime féodal, il n'en était pas peut-être de plus odieuse que la corvée, surtout de plus blessante par ses formes. A certains jours de l'année, on voyait les officiers royaux parcourir les campagnes, arracher de pauvres paysans à leurs familles, à leurs travaux nécessaires, et chasser devant eux ce troupeau d'hommes, pour leur faire construire les chemins publics, à trois ou quatre lieues des chaumières.

L'esclave, s'il est traité comme le bétail, est du moins nourri par le maître ; mais les corvoyeurs n'avaient pour subsister pendant leur travail que le pain mendié aux heures de repos. Leur maître, c'était un chef inconnu, inhumain, qui leur commandait durement sans les payer.

Qu'on se représente quelle indignation dut peu à peu s'amasser dans les âmes que n'avait point com-

plètement abruties la misère, alors qu'un paysan pouvait se dire : "Ma vie, c'est mon salaire, et l'on me condamne à travailler sans salaire. Ma famille compte sur mon labeur, et l'on m'enlève mes journées pour me contraindre à aplanir les grands chemins sous la roue des carrosses, sous les pas du marchand ou du prêtre ou des cavaliers élégants. J'ignore l'art d'empierrement les routes; mais on ne tient aucun compte de mon ignorance, et si mon ouvrage est mal fait, on viendra dans quelques mois me redemander mes journées pour le refaire. Je suis homme, et l'on me traite avec une dureté qu'on épargne aux bœufs et aux mulets. Je paye la taille que le clergé et la noblesse ne payent point, et l'on me fait casser les pierres du chemin pour le clergé et la noblesse qui en profitent sans même m'en savoir gré. On me vend le sel jusqu'à soixante-deux livres le quintal; on me vole sur le tabac; on me condamne à loger les gens de guerre; et lorsque je donne une semaine entière de mon travail, on ne m'indemnise point; et si mes bestiaux meurent de fatigue, on ne m'en payera pas la valeur; et si je m'estropie, on me renverra brutalement à la charité publique."

Venait le moment d'être soldat, de tirer au sort; et les exemptions accordées aux clercs tonsurés, aux collecteurs, aux maîtres d'école, aux fils aînés d'avocat ou de conseiller du roi ou de fermier, aux gens de Paris, aux valets des gentilshommes, ne faisaient qu'augmenter pour le pauvre paysan la part des chances fatales. Et comme rien, d'ailleurs, ne rele-

vait à ses yeux une condition qu'on semblait flétrir, le nom, le seul nom de milicien était devenu, dans ce vaillant pays de France, un sujet d'horreur. Quand sonnait l'heure du tirage, beaucoup s'enfuyaient dans les bois, et, souvent, irrités d'une désertion qui en 5 diminuant le nombre augmentait le risque, les autres s'élançaient sur la trace des fuyards. C'étaient alors des luttes furieuses. On se battait à coups de fusil, à coups de hache; les travaux des champs étaient suspendus; les paroisses prenant parti pour leurs 10 hommes contre ceux des paroisses voisines, le désordre devenant général, le sang coulait, la terreur gagnait toute la contrée. A l'habitant des pays de montagne, surtout, le service militaire était odieux, car les pays de montagne forment une patrie acci- 15 dentée, pittoresque, dont l'image, facilement sculptée dans le souvenir, s'attache au cœur et ne le quitte plus.

Mais on n'aurait qu'une idée bien imparfaite des douleurs du peuple, si on ignorait ce qu'étaient alors 20 les impôts.

Quel tableau eût présenté la France du XVIII^e siècle au voyageur qui l'aurait parcourue pour en étudier les lois fiscales! Il aurait vu ce beau royaume coupé en tous sens, divisé, traversé par douze 25 cents lieues de barrières intérieures; la guerre organisée sur cette longue ligne de frontières artificielles; tous les passages gardés par cinquante mille hommes, dont vingt-trois mille soldats sans uniforme, mais armés pour contenir ou poursuivre la contrebande: 30

il aurait vu la France composée de provinces presque étrangères l'une à l'autre, différentes par les lois et les mœurs, séparées entre elles par des douanes, distinguées par des privilèges. Si toutes ces provinces
5 payent des impôts au souverain, si partout c'est le peuple qui en supporte le fardeau presque entier, il n'en règne pas moins dans cette commune injustice une effroyable confusion, au sein de laquelle vivent et manœuvrent à l'aise les tyrannies.

10 Trop souvent, choisis parmi des gens de cour ignorants des choses rurales, et mus par la seule impatience de briller ou de parvenir, les intendants étaient les fléaux de leurs provinces. "Les hommes y vivent comme des troupeaux dont le loup ravit
15 tantôt l'un tantôt l'autre ; le maître qui est le pasteur universel est trop éloigné, et la garde étrangère à laquelle ils sont confiés est souvent celle qui les dévore." Combien de mauvais intendants pour un Turgot ! Il y en avait qui, possédés par le goût du
20 faste, se bâtissaient des hôtels splendides, bouleversaient le chef-lieu pour aligner des avenues, et ruinaient les campagnes pour embellir leur propre résidence ; d'autres voulant plaire au ministre calomniaient auprès de lui leur généralité ; ils la repré-
25 sentaient comme féconde en ressources et capable de subvenir à tous les surcroîts d'impôts qu'on voudrait y lever. Ils savaient qu'un tel langage est toujours écouté avec faveur.

En dehors du conseil, personne dans le royaume
30 ne connaissait le chiffre total de l'impôt direct. Le

despotisme s'enveloppait ici d'un mystère impénétrable, le gouvernement ayant alors pour maxime que *le peuple supporte aisément son malheur pourvu qu'on ait l'art de le lui cacher*. Chaque province ignorait le sort des autres et n'était informée du sien qu'après la décision irrévocable du ministère. Pas d'appel, pas de recours vraiment possible contre une volonté qui avait su rendre illusoire tout contrôle. Qui-
conque osait réclamer, ne risquait pas moins que sa ruine. Rien en France n'était au-dessus de la volonté du roi, si ce n'est pourtant cette autorité souveraine de la raison, à laquelle semblait rendre hommage le droit des *humbles remontrances*. Le bon plaisir n'avait de contre-poids que dans la conscience humaine; le seul correctif de l'arbitraire, c'était le gémissement des peuples, ou leur plus redoutable protestation, qui est le silence.

L'économiste anglais, Adam Smith, visita la France en 1765, il vit nos grands esprits d'alors, il étudia nos finances, et lorsque rentré dans son pays il y composa son fameux livre sur la *Richesse des nations*, il écrivit "Les lois les plus sanguinaires existent dans les pays où le revenu est en ferme." Ces paroles s'appliquaient justement à la France, où des huit branches principales du revenu de la couronne, cinq étaient affermees. Pour les traitants, la France était un pays conquis; non contents de pressurer les peuples avec une âpreté impitoyable, ils les irritaient encore par l'étalage insolent de leur subite fortune. Prisons, galères, potences et tribunaux féroces leur étaient accordés

pour menacer la fraude, pour la punir. Leur avidité n'était réprimée que là où il ne restait plus rien à prendre, et ce n'est pas sans frémir qu'on lit dans un arrêt du conseil du roi, rendu le 13 juillet 1700 : "Il
5 y a beaucoup de gens en Bourgogne qui ne consomment aucun sel. . . . La pauvreté où ils sont actuellement de n'avoir pas de quoi acheter ni du blé ni de l'orge, mais de l'avoine pour vivre, les oblige de se nourrir d'herbe et même de périr de faim."

10 La détresse de l'habitant de la campagne était si profonde, que depuis Vauban jusqu'à Turgot, depuis Saint-Simon jusqu'à Necker, tous ceux qui ouvrent les yeux pour voir aperçoivent partout tableaux sinistres, misère effroyable et sans nom. Et cette
15 révélation des maux du peuple, elle est d'autant moins suspecte qu'elle émane des grands eux-mêmes. Ce sont des ducs, des maréchaux de France, des ministres d'État, des millionnaires, qui ont tracé le tableau des douleurs du pauvre, qui nous ont laissé
20 l'accablante énumération de ses souffrances. En parlant d'une seule branche d'impôts, les droits de *traite*, Necker disait : "La législation en est tellement embrouillée qu'à peine un ou deux hommes par génération viennent-ils à bout d'en posséder complètement
25 la science." Ces simples paroles font comprendre ce qu'était en France le dédale des impositions, et pourquoi l'historien doit se borner à faire connaître celles qui prouvent le mieux la nécessité de la Révolution.

Qui le croirait ? cette nation française si célèbre
30 dans le monde par sa générosité et par son esprit, elle

était régie, en matière d'impôts, par deux principes également odieux : l'un était passé dans la loi sous cette forme : *le peuple est taillable et corvéable à merci* ; l'autre s'était introduit dans les mœurs pour y consacrer que l'impôt était un signe de roture, un déshonneur. 5 Sous prétexte de sauver leur dignité, les nobles et le clergé se dispensaient de payer la taille, leur égoïsme prenant les apparences et les proportions de l'orgueil. Le peuple n'en était ainsi que plus malheureux, puisqu'on le méprisait d'autant plus qu'il 10 contribuait davantage. Il avait tout à la fois la charge et la honte.

La noblesse, il est vrai, contribuait de son sang, et vouée au service militaire, elle se disait exempte de la taille ; mais depuis que Charles VII avait rendu 15 la taille perpétuelle pour subvenir à la solde d'une armée devenue permanente, les nobles avaient fini par servir l'État dans des troupes enrégimentées, soudoyées, et en recevant du roi de France le salaire de leur bravoure, ils avaient perdu tout droit au privilège. 20 Les bourgeois d'ailleurs et les paysans avaient paru, eux aussi, sur les champs de bataille ; ils avaient fourni jadis la milice des francs-archers ; sous Richelieu, sous Louis XIV, le peuple avait disputé à la noblesse le monopole des armes ; il avait su mourir 25 sans peur et même sans renommée. Et néanmoins on laissait peser sur lui tout le fardeau des tailles !

Que si le paysan ne paye point au terme expiré, aussitôt les frais commencent, la contrainte se met en marche ; on voit le collecteur courir la campagne 30

pour enlever de dessus les buissons les hardes qui sèchent au vent; et le linge ne suffisant point, on entre dans la maison du taillable, on prend son lit, on prend ses meubles, on démonte ses portes, on en-
5 lève jusqu'au toit s'il est en tuile. "Il est même assez ordinaire, dit le maréchal de Vauban, de pousser les exécutions jusqu'à dépendre les portes des maisons, après avoir vendu ce qui était dedans, et on en a vu démolir pour en tirer les poutres, les so-
10 lives et les planches qui ont été vendues cinq ou six fois moins qu'elles ne valaient en déduction de la taille."

Ce n'est pas tout: il y avait une condition pire encore que celle du taillable; c'était celle du collec-
15 teur des tailles. Elle était si redoutée qu'il fallut rendre la collecte obligatoire pour chaque habitant à son tour. Honnête ou passionné, le collecteur se trouvait toujours dans une cruelle situation, n'ayant d'autre règle pour la répartition que l'idée vague
20 qu'il s'était formée de la fortune de chacun. Responsable de tout le mandement de la paroisse, il grossissait pour plus de sûreté les cotes des bons payeurs au profit des négligents; comptable des erreurs qu'il pouvait commettre, à chaque pas il tremblait de ren-
25 contrer un de ces privilégiés innombrables qui, en achetant un office quelconque, avait acheté l'exemption de la taille, et malheur à lui, s'il taxait ce privilégié inconnu, car il était alors condamné en son propre et privé nom.

30 Du reste, en dépit de sa conscience, le collecteur

était homme après tout, et la collecte était une belle occasion d'exercer une secrète vengeance, de favoriser ses amis, de ménager les grands; de sorte qu'il se corrompait ainsi en s'attirant la haine, car le collecteur était maudit presque autant que la taille, chaque 5 habitant venait à son tour assumer sur sa tête les malédictions de ses voisins.

Un temps viendra où l'humanité, découvrant les lois harmonieuses du travail et de la répartition des richesses, saura procurer à chacun de ses membres la 10 facilité de l'existence et les douceurs de la vie. Les hommes de cet avenir ne voudront pas croire qu'il fut une époque toute resplendissante de lumières et contemporaine des plus beaux génies, où la majorité des Français était en peine de vivre; où les plus 15 fortes contributions étaient levées sur les aliments de la nécessité première; où le pain, le sel, la viande, le vin étaient hors de prix; où le sel payait à lui seul un impôt de cinquante-quatre millions; où la population du royaume était de temps à autre dimi- 20 nuée par la faim; où des médecins envoyés à Montargis pour y observer une épidémie, reconnurent que toute la contrée était malade d'inanition, et la guériront en distribuant du bouillon, du riz et du pain.

Les rayons du soleil, en se combinant avec l'eau de 25 la mer, produisent le sel; c'est ce produit si nécessaire à la nourriture de l'homme et des animaux que le roi de France avait seul le droit de vendre douze fois sa valeur. Faut-il s'étonner si la contrebande était alors, pour tant de milliers d'hommes, l'unique 30

ressource de leur misère, la seule occupation de leur courage ? Ce n'étaient dans les bois que faux sauniers s'exposant aux galères et même à la mort pour vendre du sel à un meilleur prix que le roi ; partout
5 des perquisitions insultantes ; la maison du citoyen ouverte à toute heure aux recherches de commis brutaux et méprisés ; plus de onze mille arrestations d'hommes, de femmes et d'enfants ; les prisons moins
10 grandes que le nombre des prisonniers, et sujettes, par l'entassement des victimes, à l'invasion de maladies contagieuses ; des tribunaux enfin, où des juges, payés par la ferme, prononçaient sur la déposition des commis qui avaient partagé la capture, et n'envoyaient pas moins de cinq cents hommes aux galères
15 chaque année.

Que de calamités dans un seul impôt ! Pourquoi cette guerre, pourquoi cette double armée de contrebandiers et de commis ? Parce qu'il y avait des provinces, comme la Bretagne, où le sel ne payait
20 aucun impôt, et d'autres où il en payait d'énormes. Dans l'Artois, par exemple, le sel ne valait que quatre livres ou même quarante sous le quintal, tandis qu'il valait à Amiens soixante-deux livres, parce que Amiens était un pays de grande gabelle, et l'Artois
25 une province franche. La même quantité de sel, qui coûtait huit livres dans la basse Auvergne, pays rédimé, coûtait trente-quatre livres dans la haute Auvergne, sujet à la petite gabelle. Étrange royaume où l'iniquité se compliquait d'un si grand désordre,
30 où l'égalité n'existait même pas dans l'oppression !

Et quelle prime offerte à l'audace du contrebandier, que ces monstrueuses différences entre les prix ! quelle fascination que l'espérance d'un gain si rapide ! Aussi, la gabelle était toujours présente à l'esprit du peuple. Dans les pays exempts, il aspirait à réaliser un bénéfice sur le transport clandestin du sel ; dans les pays de gabelle, il ne songeait qu'à se procurer du sel de contrebande et à se décharger d'un impôt écrasant. Chaque jour les enfants entendaient leurs familles se plaindre des rigueurs de la gabelle, maudire la loi, les greniers, les commis ; et la première pensée de l'enfant des campagnes, dès qu'il pouvait courir les chemins, était de s'exercer à cette contrebande qui lui offrait, avec l'appât du gain, l'attrait du péril.

Quand il frappe sur la consommation, l'impôt laisse du moins au consommateur la faculté d'y échapper par une privation plus ou moins dure. Il en était autrement pour l'impôt du sel. Ici, la privation était condamnée, l'économie impossible. L'ordonnance ayant rendu la consommation du sel obligatoire, chaque personne, au-dessus de sept ans, devait acheter au grenier du roi, sept livres de sel, sous le nom barbare de *sel du devoir* ; encore ne pouvait-elle l'employer aux grosses salaisons, car les sept livres étaient seulement pour *pot et salière*. Mais, par une des contradictions inouïes qui éclataient dans ce beau système, tandis que l'habitant des pays de gabelle était forcé de consommer plus de sel qu'il n'en voulait, l'habitant des pays rédimés ne pouvait obtenir le sel

qu'il demandait en sus de la taxe. A l'un on interdisait la demande, à l'autre le refus.

A ces lois de la gabelle, il y avait pourtant des exceptions. Était-ce pour les pauvres ? non ; mais
5 pour les grands seigneurs, les membres des parlements, les gens de cour. Le roi faisait à ses favoris des distributions gratuites de sel qu'on appelait des *francs-salés*. Et par un raffinement de bassesse, les dignitaires qui recevaient cette aumône, affectaient
10 de s'en glorifier. De même qu'on avait attaché à la taille une idée de flétrissure, on attachait au *franc-salé* une idée d'honneur. Il est vrai qu'à la sortie de pareilles distributions, le courtisan pouvait rencontrer une malheureuse famille défendant contre les
15 huissiers quelques gerbes de blé glanées par les enfants. Et à l'étranger qui aurait demandé la cause de tant de rigueur, on pouvait répondre ; cette famille étant trop pauvre pour saler ses aliments, on a discerné une contrainte à raison de la quantité de sel
20 qu'elle devrait consommer et qu'elle ne consomme point !

Il semble que les financiers avaient voulu faire expier à notre pays les faveurs que lui a prodiguées la nature. La France, dont le climat tempéré produit
25 le meilleur sel du monde, était aux siècles derniers, le pays où le sel coûtait le plus cher. Partout les bienfaits du ciel, pris à rebours, tournaient au préjudice du royaume. Ainsi, les bords de la mer ne sont guère propres qu'au pâturage, et l'on défendait aux
30 bestiaux d'en approcher, de peur qu'on ne leur fît

boire gratuitement l'eau salée du rivage. Le sel est salubre aux animaux comme à l'homme, il rend le lait des vaches plus abondant, la laine des moutons plus fine : mais son extrême cherté forçait les paysans à priver leur bétail de cette nourriture, et les terres humides d'un engrais qui leur est excellent. Il est en Provence des cantons où la nature forme le sel d'elle-même : la ferme y envoyait chaque année des gardes qu'on appelait la *bande noire*, qui veillait jusqu'à ce que les pluies eussent fait fondre et emporté cette richesse naturelle. 5 10

Enfin, la France est le pays de l'univers qui produit les vins les plus variés, les meilleurs, et cependant l'impôt des *aides* était si intolérable, surtout depuis les ordonnances de Louis XIV, que les vignerons, découragés et endettés, arrachaient les vignes et réduisaient les trois quarts du royaume à ne boire que de l'eau. 15

Ici encore, il est impossible de dépouiller entièrement aux yeux du lecteur la ténébreuse législation des aides. C'est comme une vaste machine dont les rouages innombrables se croisent dans une obscurité favorable à l'oppression. Les financiers eux-mêmes ne la connaissaient que bien imparfaitement, mais la fantaisie rapace des agents de la ferme était là qui suppléait à l'insuffisance de leur savoir. Et, comme pour ajouter encore à cette obscurité, la ferme avait inventé une langue barbare, dont le sens n'était compréhensible qu'au moment où elle se traduisait en exactions cruelles. 20 25 30

Avant d'arriver au consommateur, le vin avait supporté une telle quantité de droits, qu'il était d'un prix exorbitant pour le peuple, sans avoir indemnisé le vigneron de sa culture et de ses avances. Augmentés, modifiés, doublés, accumulés sous divers règnes, 5 supprimés quelquefois, toujours rétablis, les droits d'aides en ce qui touche le vin, la bière et les liqueurs seulement, présentent une nomenclature effrayante. La denrée ne pouvait faire un mouvement sans en 10 acheter la permission, sans la payer. A l'entrée et à la sortie des villes, à l'entrée de certaines provinces, sur les chemins, sur les ponts, dans les auberges, dans les cabarets, partout et à chaque pas, la pièce de vin rencontrait des commis chargés de lever des droits de 15 toute espèce.

Mais pourquoi faut-il que dans le récit des malheurs passés nous retrouvions si souvent l'histoire des calamités présentes? Quelle est donc la secrète puissance qui donne à l'injustice une durée si longue, 20 et par quelle force invisible se maintiennent donc les maux les plus exécrés? Après tant de batailles livrées par nos pères dans le champ de la pensée et sur la terre qu'ils ont trempée de leur sang, pourquoi faut-il que le pauvre soit toujours attelé seul au chariot, 25 toujours accablé du même faix, frappé des mêmes coups; qu'enfin, sous des noms qui varient sans cesse, l'antique oppression ne change point?

Le côté moral de l'impôt des aides en était le plus triste. Il entretenait dans les cœurs la haine de 30 l'État et le désir constant de le frauder. C'était,

tout le long des barrières intérieures du royaume, une dispute éternelle. Des deux cent cinquante mille hommes chargés de lever tous les divers genres d'impôts, vingt-sept mille étaient occupés à tourmenter les citoyens, à fouiller leurs maisons et leurs caves, à sonder leurs tonneaux, à compter leurs bouteilles. Et que de pièges tendus aux contribuables ! que de fourberies ! Tantôt un espion travesti, un faux mendiant vient demander en gémissant un verre de vin, pour signaler ensuite comme vendeur le citoyen charitable ; tantôt on découvre dans la maison d'un honnête homme la denrée de contrebande que viennent d'y cacher des gardes dont la parole fait foi. La fraude vient de ceux-là même qui la doivent réprimer !

Tous les pays du monde ont eu l'idée de clore les confins de leur territoire. Il était réservé à la France d'établir des douanes dans son intérieur, de rendre des provinces étrangères l'une à l'autre, de les tenir dans un état d'hostilité réciproque, d'élever, pour ainsi dire, des Pyrénées en plein royaume. Chose étrange ! on avait déployé, pour entraver la circulation du commerce, plus de génie qu'il n'en fallait pour le rendre facile. Que des hommes graves eussent employé leur vie à ranger par ordre alphabétique, dans des volumes in-folio, toutes les marchandises du globe, depuis l'aloès jusqu'à la véronique, depuis l'albâtre jusqu'au zinc, et à rechercher avec patience quel droit devait frapper le mouvement de ces matières, on peut déjà s'étonner et sourire ; mais comment concevoir qu'au sein même du pays, entre Français,

l'échange des denrées et leur transport se trouvât hérissé d'obstacles sans nombre, quand on songe que le souverain croyait par là travailler à son profit ?

Un seul trait suffit à peindre cette tyrannie insensée des douanes provinciales. Après avoir fait trois ou quatre mille lieues, après avoir échappé aux tempêtes et aux pirates, les denrées venues de la Chine ou du Japon ne coûtaient en France que trois ou quatre fois ce qu'elles avaient coûté au Japon ou en 10 Chine ; tandis qu'une mesure de vin, en passant de l'Orléanais dans la Normandie, devenait au moins vingt fois plus chère ; de sorte que les douanes provinciales étaient six fois plus terribles pour le commerce des liqueurs que n'eussent été les tempêtes et 15 les pirates et l'Océan presque entier à parcourir. On peut juger combien désastreuse était, avant la Révolution, la situation du peuple. Pour la changer, qu'allait-on faire ?

On raconte que le jour où la chute des corporations 20 fut décidée, il y eut à Paris de singuliers et fougueux transports. Les ouvriers quittaient en foule leurs maîtres. On en vit qui couraient par la ville, éperdus de joie. Quelques-uns se promenèrent triomphalement en carrosse, tandis que, répandus dans les 25 salles de festin, la plupart célébraient par de gais repas l'émancipation promise et répétaient en chœur ce mot si cher et si doux ; la liberté. Ils ne savaient pas qu'il y avait une pénible phase à traverser avant d'arriver à l'épuisement de toutes les formes de la 30 servitude ; qu'elle repaîtrait moins dure il est vrai,

mais trop dure encore, après un demi-siècle de soulèvements et de funérailles; que sous un autre nom, sous un autre masque, au profit d'un autre genre de force, la concurrence ramènerait au sein des sociétés comme une image de l'égoïsme des peuples incivilisés; que le prolétariat, libre et affamé, en viendrait à écrire sur l'étendard des guerres civiles une devise impossible à oublier désormais; et qu'aux yeux de plusieurs milliers d'hommes en peine de leur lendemain, le *laissez-faire* serait le *laissez-mourir*. Ainsi, par l'effet d'une loi qui semble être celle de toutes les révolutions, les sociétés ne font divorce avec un mauvais principe, que pour se donner sans prévoyance et sans réserve à un principe entièrement opposé. A la veille de 89, la France était prête à chercher des garanties :

Contre l'intolérance, dans le scepticisme;

Contre le pouvoir absolu, dans l'anarchie constitutionnelle;

Contre le monopole, dans l'isolement.

20

La doctrine de l'individualisme était, d'ailleurs, la seule qui eût été suffisamment et complètement élaborée. Mais, on l'a vu, parmi les philosophes, parmi les publicistes, la cause de la fraternité n'avait pas manqué tout à fait de défenseurs. C'est pourquoi la Révolution se composa de deux actes, dont le dernier ne fut qu'une protestation violente, terrible, mais sublime, mais prodigieuse.

Et ne vous étonnez pas si sur la table où furent rédigés les décrets qui faisaient tressaillir la France

30

et bravaient l'Europe en la soulevant, on vous montre un de ces écrits qu'avait médités le long des sentiers paisibles de sa retraite certain rêveur attristé. Car, ce qui caractérisera jusqu'au bout les luttes célèbres
5 que nous avons à décrire, ce sera, nous le verrons, le fanatisme des idées. La multitude irritée passera devant nous, conduite par des penseurs au visage impassible et des tribuns studieux; les plus hardis représentants d'une époque agitée par tant de colères
10 nous apparaîtront, au milieu d'une mêlée tumultueuse, comme les héros de l'abstraction; et telle sera leur énergie, puisée dans le seul enthousiasme du cerveau, qu'elle dépassera tout ce que fournirent jamais d'inspirations violentes l'ivresse de la gloire,
15 la haine, l'envie, les fureurs de l'esprit de conquête, les emportements de l'amour.

Oui, le culte tour à tour véhément et concentré d'un principe, l'intelligence exaltée jusqu'à devenir la plus orageuse des passions, voilà par où éclate l'originalité de la Révolution française. Il fallait donc
20 chercher de quels travaux continués d'âge en âge elle était la suite et comme l'explosion.

Mais quoi! même quand c'est la souveraineté de l'idée pure qui se débat, du sang, toujours du sang!
25 Quelle est donc cette loi qui, à tout grand progrès, donne pour condition quelque grand désastre? Semblables à la charrue, les révolutions ne fécondent le sol qu'en le déchirant; pourquoi? D'où vient que la durée n'est que la destruction qui se prolonge et
30 se renouvelle? D'où vient à la mort ce pouvoir de

faire germer la vie ? Lorsque, dans une société qui s'écroule, des milliers d'individus périssent écrasés sous les décombres, qu'importe, disons-nous ? l'espèce chemine. Mais est-il juste que des races entières soient tourmentées et anéanties, afin qu'un jour, plus 5 tard, dans un temps indéterminé, des races différentes viennent jouir des travaux accomplis et des maux soufferts ? Cette immense et arbitraire immolation des êtres d'hier à ceux d'aujourd'hui, et de ceux d'aujourd'hui à ceux de demain, n'est-elle pas de 10 nature à soulever la conscience jusque dans ses plus intimes profondeurs ? Et à ceux qui tombent égores devant l'autel du progrès, le progrès peut-il paraître autre chose qu'une idole sinistre, qu'une exécration et fausse divinité ? 15

Ce seraient là, on en doit convenir, des questions terribles, si, pour les résoudre, on n'avait ces deux croyances ; solidarité des races, immortalité du genre humain. Car, quand on admet que tout se transforme et que rien n'est détruit ; quand on croit à l'impuis- 20 sance de la mort ; quand on se persuade que les générations successives sont des modes variés d'une même vie universelle qui, en s'améliorant, se continue ; quand on adopte, enfin, cette admirable définition échappée au génie de Pascal : "L'humanité est un 25 homme qui vit toujours et qui apprend sans cesse," alors le spectacle de tant de catastrophes accumulées perd ce qu'il avait d'accablant pour la conscience ; on ne doute plus de la sagesse des lois générales, de l'éternelle justice ; et, sans pâlir, sans fléchir, on suit 30

les périodes de cette longue et douloureuse gestation de la vérité, qu'on nomme l'histoire.

Seul, le bien est absolu; seul, il est nécessaire. Le mal dans le monde! c'est un immense accident.

- 5 Et voilà pourquoi son rôle est d'être incessamment vaincu. Or, tandis que les victoires du bien sont définitives, les défaites du mal sont irrévocables; l'imprimerie restera; et l'on ne rétablira pas la torture, on ne rallumera pas les bûchers de l'inquisition.
- 10 Que dis-je? Il devient manifeste, par la marche des choses et la tendance commune aux graves esprits, que le progrès ne s'accomplira plus désormais à des conditions violentes. Déjà, dans les relations de peuple à peuple, l'industrie est venue montrer que,
- 15 pour la propagation des idées, on peut se passer de la guerre; et, dans les relations civiles, la raison prouve de mieux en mieux que l'ordre peut se passer du bourreau. Les religions ont cessé de faire des martyrs; il faudra bien que la politique, à son tour, cesse
- 20 de faire des victimes.

JULES MICHELET.

PRISE DE LA BASTILLE.

Le temps a marché. Quatre années se sont écoulées depuis la délivrance de Latude. La révolution est faite dans la haute région des esprits; elle est en train de s'accomplir dans l'âme du peuple. Nous sommes en 89. Grande scène, étrange, étonnante, 5 de voir toute une nation qui, d'une fois, passe du néant à l'être, qui, jusque-là silencieuse, prend tout d'un coup une voix, montre un instinct très sûr.

Il y a paru aux élections, à la rapidité, à la certi- 10 tude avec laquelle des masses d'hommes inexpérimentés ont fait ce premier pas politique. Il y a paru à l'uniformité des cahiers où ils ont consigné leurs plaintes.

Cette union des classes diverses, cette grande appa- 15 rition du peuple dans sa formidable unité, était l'effroi de la cour. Maladroitement, elle touche à ceux qu'il a élus.

Le 23 juin, le roi, mal conseillé par la cour, devant l'Assemblée — qui ne demandait qu'à agir d'accord 20 avec lui, — fit cette déclaration inopportune: "Si vous m'abandonnez dans une si belle entreprise, seul je ferai le bien de mes peuples, *seul je me considérerai*

comme leur véritable représentant. Je vous ordonne, messieurs, de vous séparer tout de suite."

La cour avait imaginé un autre moyen de renvoyer les Communes, moyen brutal employé jadis avec succès dans les États généraux, de faire simplement
5 démeubler la salle, démolir l'amphithéâtre, l'estrade du Roi. Des ouvriers entrent en effet; mais, sur un mot du président, ils s'arrêtent, déposent leurs outils, contemplent avec admiration la majesté calme de
10 l'Assemblée, deviennent des auditeurs attentifs et respectueux.

Contre cette violation, l'Assemblée réclama faiblement, mollement.

Paris ne mollit pas de même.

15 Il ne se résigna pas à voir ses députés chassés, errants, sans feu ni lieu, ou bientôt prisonniers au milieu des troupes, et le public exclu de leurs séances.

Le 24, la fermentation fut terrible.

Elle éclata le 25 de trois manières à la fois, par les
20 électeurs, par la foule, par les soldats. Le siège de la Révolution se place à Paris.

Les électeurs s'étaient promis, après les élections, de se réunir encore pour compléter leurs instructions aux députés qu'ils avaient élus. Quoique le ministère leur en refusât la permission, le coup d'État du
25 23 les fit passer outre; ils firent aussi leur coup d'État, et d'eux-mêmes se réunirent, le 25, rue Dauphine. Une misérable salle de traiteur, occupée à ce moment même par une noce qui fit place, reçut
30 d'abord l'assemblée des électeurs de Paris. Là, Paris,

par leur organe, prit l'engagement de soutenir l'Assemblée nationale. L'un d'eux, Thuriot, leur conseilla d'aller à l'Hôtel de Ville, à la grande salle Saint-Jean, qu'on n'osa leur refuser.

Le jour même de la première assemblée des électeurs, comme si le cri : Aux armes ! eût retenti dans les casernes, les soldats des gardes françaises, retenus depuis plusieurs jours, forcèrent la consigne, se promenèrent dans Paris et vinrent fraterniser avec le peuple au Palais-Royal. 5 10

L'acte du 23, dans lequel le roi déclarait de la manière la plus forte *qu'il ne changerait jamais l'institution de l'armée*, c'est-à-dire que la noblesse aurait toujours tous les grades, que le roturier ne pourrait monter, que le soldat mourrait soldat, cette déclaration insensée dut achever ce que la contagion révolutionnaire avait commencé. 15

La cour indignée, frémissante, mais encore plus effrayée, se décida, le 26 au soir, à accorder la réunion des ordres. 20

Elle eut lieu le lendemain 27. La joie fut excessive dans Versailles, insensée et folle. Le peuple fit des feux de joie ; il cria : Vive la Reine ! Il fallut qu'elle vînt au balcon. La foule lui demanda alors qu'elle lui montrât le Dauphin, en signe de réconciliation complète et de raccommodement. Elle y consentit encore, reparut avec son enfant. Et pendant ce temps elle appelait les troupes. 25 30

Mais pouvait-on bien dire qu'il y eut réunion ? C'étaient toujours des ennemis qui maintenant étaient 30

dans une même salle, se voyaient, se coudoyaient. Le clergé avait fait expressément ses réserves. Les protestations des nobles arrivaient une à une, comme autant de défis, et remplissaient des séances; ceux
5 qui venaient ne daignaient pas s'asseoir, ils erraient, se tenaient debout comme simples spectateurs.

Ni la cour, ni Paris ne voulaient de compromis. Tout tournait à la violence ouverte. Les militaires de cour étaient impatients d'agir. Ils ne connais-
10 saient que le soldat, que les forces brutes; pleins de mépris pour le bourgeois, ils étaient bien convaincus qu'à la seule vue d'un uniforme, le peuple fuirait. Ils ne crurent pas nécessaire d'envoyer des troupes à Paris; seulement, ils l'environnèrent de régiments
15 étrangers, ne s'inquiétant pas d'augmenter par là l'irritation populaire. Tous ces soldats allemands présentaient l'aspect d'une invasion autrichienne ou suisse; les noms barbares de leurs régiments effa-rouchaient les oreilles.

20 La Bastille, assez défendue de ses épaisses murailles, venait de recevoir un renfort de Suisses. Elle avait des munitions, une monstrueuse masse de poudre, à faire sauter toute la ville. Les canons, en batterie sur les tours depuis le 30 juin, regardaient
25 Paris de travers, et, tout chargés, passaient leur gueule menaçante entre les créneaux.

Du 23 juin au 12 juillet, de la menace du Roi à l'explosion du peuple, il y eut une halte étrange. C'était, dit un observateur, c'était un temps orageux,
30 lourd, sombre, comme un songe agité et pénible, plein

d'illusions, de trouble. Fausses alarmes, fausses nouvelles; fables, inventions de toutes sortes. On savait, on ne savait pas. On voulait tout expliquer, tout deviner. On voyait des causes profondes même aux choses indifférentes. Des mouvements commençaient sans auteur et sans projet, d'eux-mêmes, d'un fonds général de défiance, de sourde colère. Le pavé brûlait, le sol était comme miné, vous entendiez dessous déjà gronder le volcan.

Le dimanche, 12 juillet, au matin jusqu'à dix heures, personne encore à Paris ne savait que la veille au soir le roi avait congédié son ministre Necker. Le premier qui en parla au Palais-Royal fut traité d'aristocrate, menacé. Mais la nouvelle se confirme, elle circule, la fureur aussi. . . . A ce moment, il était midi, le canon du Palais-Royal vint à tonner. "On ne peut rendre, dit *l'Ami du roi*, le sombre sentiment de terreur dont ce bruit pénétra les âmes." Un jeune homme, Camille Desmoulins, sort du café de Foy, saute sur une table, tire l'épée, montre un pistolet: "Aux armes! les Allemands du Champ-de-Mars entreront ce soir dans Paris pour égorger les habitants! Arborons une cocarde!" Il arrache une feuille d'arbre et la met à son chapeau: tout le monde en fait autant; les arbres sont dépouillés.

"Point de théâtres! point de danse! c'est un jour de deuil!" On va prendre au cabinet des figures de cire le buste de Necker; d'autres, toujours là pour profiter des circonstances, y joignent celui d'Orléans.

On les porte couverts de crêpes à travers Paris ; le cortège, armé de bâtons, d'épées, de pistolets, de haches, suit d'abord la rue Richelieu, puis, en tournant le boulevard, les rues Saint-Martin, Saint-Denis, 5 Saint-Honoré, vient à la place Vendôme. Là, devant les hôtels des fermiers généraux, un détachement de dragons attendait le peuple ; il fondit sur lui, le dispersa, lui brisa son Necker ; un garde français sans armes resta ferme, et fut tué.

10 La cour, si près de Paris, ne pouvait rien ignorer. Elle resta immobile, n'envoya ni ordre, ni troupe. Elle attendait apparemment que le trouble, augmentant, devenant révolte et guerre, lui donnât un prétexte spécieux pour dissoudre l'Assemblée.

15 Vers l'après-midi, voyant monter le flot du peuple, le commandant Besenval mit ses Suisses dans les Champs-Élysées avec quatre pièces de canon, et réunit ses cavaliers sur la place Louis XV. Avant le soir, avant l'heure où l'on rentre le dimanche, la foule 20 revenait par les Champs-Élysées, remplissait les Tuileries ; c'étaient généralement des promeneurs inoffensifs, des familles qui voulaient rentrer de bonne heure, "parce qu'il y avait du bruit." Cependant, la vue de ces soldats allemands, en bataille sur place, ne 25 laissait pas d'émouvoir. Des hommes dirent des injures, des enfants jetèrent des pierres. C'est alors que Besenval, craignant à la fin qu'on ne lui reprochât à Versailles de n'avoir rien fait, donna l'ordre insensé, barbare, digne de son étourderie, de pousser 30 ce peuple avec les dragons. Ils ne pouvaient se mou-

voir dans cette masse compacte qu'en écrasant quelques personnes.

La foule, sortie des Tuileries avec des cris d'effroi et d'indignation, remplit Paris du récit de cette brutalité, de ces Allemands poussant leurs chevaux 5 contre des femmes et des enfants, des vieillards. . . .

Le lundi, 13 juillet, le député Guillotin, puis deux électeurs, allèrent à Versailles, et supplièrent l'Assemblée "de concourir à établir une garde bourgeoise." Ils firent un tableau effrayant de la crise 10 de Paris. L'Assemblée vota deux députations, l'une au roi, l'autre à la ville. Elle ne tira du roi qu'une sèche et ingrate réponse, bien étrange quand le sang coulait: "Qu'il ne pouvait rien changer aux mesures qu'il avait prises, qu'il était seul juge de leur néces- 15 sité, que la présence des députés à Paris ne pouvait faire aucun bien." . . . L'Assemblée insista pour l'éloignement des troupes.

On déclara la séance permanente, et elle continua pendant soixante-douze heures. M. Lafayette, qui 20 n'avait pas peu contribué au vigoureux arrêté, fut nommé vice-président.

Paris était cependant dans la plus vive anxiété. Le faubourg Saint-Honoré croyait de moment en moment voir entrer les troupes. Il n'était pas disposé 25 à recevoir paisiblement les Croates et les Pandours.

Le peuple criait toujours: Des armes! A quoi les électeurs répondaient: Si la ville en a, on ne peut les obtenir que par le prévôt des marchands, Flesselles. — Eh bien, envoyez-le chercher!

Flesselles alla à l'Hôtel de Ville, fut applaudi dans la Grève, dit paternellement : "Vous serez contents, mes amis, je suis votre père." Il déclara dans la salle qu'il ne voulait présider que par élection du
5 peuple. Là-dessus, nouveaux transports.

L'affaire des subsistances pressait autant que celle des armes. Le lieutenant de police, mandé par les électeurs, dit que les arrivages ne le regardaient en rien. La ville dut aviser à se nourrir comme elle
10 pourrait. Tous ses abords étaient occupés par les troupes ; il fallait que les fermiers, les marchands qui apportaient les denrées, se hasardassent à traverser des postes et des camps d'étrangers, qui ne parlaient qu'allemand. En supposant qu'ils y arri-
15 vassent, ils trouvaient mille difficultés pour repasser les barrières.

Paris devait mourir de faim ou vaincre, et vaincre en un jour. Comment espérer ce miracle ? Il avait l'ennemi dans la ville même, à la Bastille et à l'École
20 militaire, l'ennemi à toutes les barrières ; les gardes françaises, sauf un petit nombre, restaient dans leurs casernes, ne se décidaient pas encore. Que le miracle se fît par les Parisiens tout seuls, c'était presque ridicule à dire. Ils passaient pour une population douce,
25 amollie, *bonne enfant*. Que ce peuple devînt tout à coup une armée aguerrie, rien n'était moins vraisemblable.

La situation était terrible, dénuée, de peu d'espoir, à voir le matériel. Mais le cœur était immense,
30 chacun le sentait grandir d'heure en heure dans sa

poitrine. Tous venaient, à l'Hôtel de Ville, s'offrir au combat; c'étaient des corporations, des quartiers, qui formaient des légions de volontaires. La compagnie de l'arquebuse offrit ses services. L'École de chirurgie vint, Boyer en tête; la Basoche voulait 5 passer devant, combattre à l'avant-garde; tous ces jeunes gens juraient de mourir jusqu'au dernier.

Combattre? mais avec quoi: sans armes, sans fusils, sans poudre?

L'arsenal, disait-on, était vide. Le peuple ne se 10 tint pas content. Un invalide et un perruquier firent sentinelle aux environs, et bientôt ils virent sortir une grande quantité de poudre qui allait être embarquée pour Rouen. Ils coururent à l'Hôtel de Ville, et obligèrent les électeurs de faire apporter ces poudres. 15 Un brave abbé se chargea de la mission périlleuse de les garder et de les distribuer au peuple.

Il ne manquait plus que les fusils.

Flesselles, ne sachant que dire, s'avise de les envoyer aux Célestins, aux Chartreux: "Les moines 20 ont des armes cachées." Nouveau désappointement; les Chartreux ouvrent, montrent tout; la perquisition la plus exacte ne donne pas un fusil.

Les électeurs autorisèrent les districts à fabriquer cinquante mille piques, et elles furent forgées en 25 trente-six heures; mais ce temps si court était long pour une telle crise. Tout pouvait être fini dans la nuit.

Le vieux maréchal de Broglie, à qui toutes les forces militaires étaient confiées en ce moment, s'en- 30

veloppa bien de troupes, tint le roi en sûreté, mit en défense Versailles, à qui personne ne songeait, et laissa les vaines fumées de Paris se dissiper d'elles-mêmes.

- 5 Versailles, avec un gouvernement organisé, un roi, des ministres, un général, une armée, n'était qu'hésitation, doute, incertitude, dans la plus complète anarchie morale.

Paris, bouleversé, délaissé de toute autorité légale,
10 dans un désordre apparent, atteignit, le 14 juillet, ce qui moralement est l'ordre le plus profond, l'unanimité des esprits.

Le 13 juillet, Paris ne songeait qu'à se défendre. Le 14, il attaqua.

- 15 Le 13 au soir, il y avait encore des doutes, et il n'y en avait plus le matin. Le soir était plein de trouble, de fureur désordonnée. Le matin fut lumineux et d'une sérénité terrible.

Une idée se leva sur Paris avec le jour, et tous
20 virent la même lumière. Une lumière dans les esprits, et dans chaque cœur une voix : Va, et tu prendras la Bastille !

Cela était impossible, insensé, étrange à dire. . . . Et tous le crurent néanmoins. Et cela se fit.

- 25 La Bastille, pour être une vieille forteresse, n'en était pas moins imprenable, à moins d'y mettre plusieurs jours, et beaucoup d'artillerie. Le peuple n'avait, en cette crise, ni le temps ni les moyens de faire un siège régulier. L'eût-il fait, la Bastille
30 n'avait pas à craindre, ayant assez de vivres pour

attendre un secours si proche, et d'immenses munitions de guerre. Ses murs de dix pieds d'épaisseur au sommet des tours, de trente ou quarante à la base, pouvaient rire longtemps des boulets; et ses batteries, à elle, dont le feu plongeait sur Paris, auraient pu en attendant démolir tout le Marais, tout le faubourg Saint-Antoine. Ses tours, percées d'étroites croisées et de meurtrières, avec doubles et triples grilles, permettaient à la garnison de faire en toute sûreté un affreux carnage des assaillants. 10

L'attaque de la Bastille ne fut nullement raisonnable. Ce fut un acte de foi.

Personne ne proposa, mais tous crurent, et tous agirent. Le long des rues, des quais, des ponts, des boulevards, la foule criait à la foule: A la Bastille! 15 à la Bastille! . . . Et dans le tocsin qui sonnait, tous entendaient: A la Bastille!

Personne, je le répète, ne donna l'impulsion. Les parleurs du Palais-Royal passèrent le temps à dresser une liste de proscription, à juger à mort la reine, la Polignac, Artois, le prévôt Flesselles, d'autres encore. 20 Les noms des vainqueurs de la Bastille n'offrent pas un seul des faiseurs de motions. Le Palais-Royal ne fut pas le point de départ, et ce n'est pas non plus au Palais-Royal que les vainqueurs ramenèrent les 25 dépouilles et les prisonniers.

Encore moins les électeurs qui siégeaient à l'Hôtel de Ville eurent-ils l'idée de l'attaque. Loin de là, pour l'empêcher, pour prévenir le carnage que la Bastille pouvait faire si aisément, ils allèrent jusqu'à 30

promettre au gouverneur que, s'il retirait ses canons, on ne l'attaquerait pas. Les électeurs ne trahissaient point, comme ils en furent accusés, mais ils n'avaient pas la foi.

- 5 Qui l'eut ? Celui qui eut aussi le dévouement, la force, pour accomplir sa foi. Qui ? le peuple, tout le monde.

Les vieillards, qui ont eu le bonheur et le malheur de voir tout ce qui s'est fait dans ce demi-siècle
10 unique où les siècles semblent entassés, déclarent que tout ce qui suivit de grand, de national, sous la République et l'Empire, eut cependant un caractère partiel, non unanime, que le seul 14 juillet fut le jour du peuple entier. Qu'il reste donc, ce grand jour, qu'il
15 reste une des fêtes éternelles du genre humain, non seulement pour avoir été le premier de la délivrance, mais pour avoir été le plus haut de la concorde !

Que se passa-t-il dans cette courte nuit, où personne ne dormit, pour qu'au matin, tout dissentiment, toute
20 incertitude disparaissant avec l'ombre, ils eussent les mêmes pensées ?

On sait ce qui se fit au Palais-Royal, à l'Hôtel de Ville ; mais ce qui se passa au foyer du peuple, c'est là ce qu'il faudrait savoir.

- 25 Là pourtant, on le devine assez par ce qui suivit, là chacun fit dans son cœur le jugement dernier du passé, chacun, avant de frapper, le condamna sans retour. . . . L'histoire revint cette nuit-là, une longue histoire de souffrances, dans l'instinct vengeur du
30 peuple. L'âme des pères qui tant de siècles souf-

frirent, moururent en silence, revint dans les fils, et parla.

Hommes forts, hommes patients, jusque là si pacifiques, qui deviez frapper en ce jour le grand coup de la Providence, la vue de vos familles, sans ressource 5 autre que vous, n'amollit pas votre cœur. Loin de là, regardant une fois encore vos enfants endormis, ces enfants dont ce jour allait faire la destinée, votre pensée grandie embrassa les libres générations qui sortiraient de leur berceau, et sentit dans cette jour- 10 née tout le combat de l'avenir!...

L'avenir et le passé faisaient tous deux même réponse; tous deux, ils dirent: Va!... Et ce qui est hors du temps, hors de l'avenir et hors du passé, l'immuable Droit le disait aussi, l'immortel sentiment 15 du Juste donna une assiette d'airain au cœur agité de l'homme, et lui dit: Va paisible, que t'importe? quoi qu'il t'arrive, mort, vainqueur, je suis avec toi!

Et qu'est-ce que la Bastille faisait à ce peuple? Les hommes du peuple n'y entrèrent presque jamais. 20... Mais la justice lui parlait, et une voix qui plus fortement encore parle au cœur, la voix de l'humanité et de la miséricorde; cette voix douce qui semble faible et qui renverse les tours, déjà depuis dix ans, elle faisait chanceler la Bastille. 25

Il faut dire vrai; si quelqu'un eut la gloire de la renverser, c'est cette femme intrépide qui si longtemps travailla à la délivrance de Latude contre toutes les puissances du monde.

Depuis ce temps, le peuple de la ville et du fau- 30

bourg, qui sans cesse, dans ce lieu si fréquenté, passait, repassait dans son ombre, ne manquait pas de la maudire. Elle méritait bien cette haine. Il y avait bien d'autres prisons, mais celle-ci, c'était celle
5 de l'arbitraire capricieux, du despotisme fantasque, de l'inquisition ecclésiastique et bureaucratique. La cour, si peu religieuse en ce siècle, avait fait de la Bastille le domicile des libres esprits, la prison de la pensée. Moins remplie sous Louis XVI, elle avait
10 été plus dure et non moins injuste ; on rougit pour la France d'être obligé de dire que le crime d'un des prisonniers était d'avoir donné un secret utile à notre marine ! on craignit qu'il ne le portât ailleurs.

Le monde entier connaissait, haïssait la Bastille.
15 Bastille, tyrannie, étaient dans toutes les langues, deux mots synonymes. Toutes les nations, à la nouvelle de sa ruine, se crurent délivrées.

En Russie, dans cet empire du mystère et du silence, cette Bastille monstrueuse entre l'Europe et
20 l'Asie, la nouvelle arrivait à peine que vous auriez vu des hommes de toutes nations crier, pleurer, sur les places ; ils se jetaient dans les bras l'un de l'autre, en se disant la nouvelle, " Comment ne pas pleurer !
La Bastille est prise."

25 Le matin même du grand jour, le peuple n'avait pas d'armes encore.

La poudre qu'il avait prise la veille, à l'arsenal, et mise à l'Hôtel de Ville, lui fut lentement distribuée pendant la nuit par trois hommes seulement. La
30 distribution ayant cessé un moment vers deux heures,

la foule désespérée enfonça les portes du magasin à coups de marteau; chaque coup faisait feu sur les clous.

Point de fusils! il fallait aller les prendre, les enlever des Invalides. Cela était très hasardeux. 5
Les Invalides sont, il est vrai, une maison tout ouverte. Mais le gouverneur Sombreuil, vieux et brave militaire, avait reçu un fort détachement d'artillerie et des canons, sans compter ceux qu'il avait. Pour peu que ces canons servissent, la foule pouvait 10
être prise en flanc par les régiments que Besenval avait à l'École militaire, facilement dispersée.

Ces régiments étrangers auraient-ils refusé d'agir? Quoi qu'en dise Besenval, il est permis d'en douter. Ce qui apparaît bien mieux, c'est que, laissé sans 15
ordre, il était lui-même plein d'hésitation et comme paralysé d'esprit. Le matin même, à cinq heures, il avait eu une visite étrange. Un homme entre, pâle, les yeux enflammés, la parole rapide et courte, le maintien audacieux. . . . Le vieux fat, qui était 20
l'officier le plus frivole de l'ancien régime, mais brave et froid, regarde l'homme, et le trouve beau ainsi: "Monsieur le baron, dit l'homme, il faut qu'on vous avertisse pour éviter la résistance. Les barrières seront brûlées aujourd'hui; j'en suis sûr, et n'y peux 25
rien, vous non plus. N'essayez pas de l'empêcher."

Besenval n'eut pas peur. Mais il n'avait pas moins reçu le coup, subi l'effet moral. "Je lui trouvai, dit-il, je ne sais quoi d'éloquent qui me frappa. . . . J'aurais dû le faire arrêter, et je n'en fis rien." 30

C'étaient l'ancien régime et la révolution qui venaient de se voir face à face. Et celle-ci laissait l'autre saisi de stupeur.

Il n'était pas neuf heures, et déjà trente mille
5 hommes étaient devant les Invalides. On voyait en tête le procureur de la ville; le comité des électeurs n'avait pas osé le refuser. On voyait quelques compagnies des gardes françaises, échappées de leur caserne. On remarquait au milieu les clercs de la
10 Basoche, avec leur vieil habit rouge, et le curé de Saint-Étienne-du-Mont, qui, nommé président de l'Assemblée réunie dans son église, ne déclina pas l'office périlleux de conduire la force armée.

Le vieux Sombreuil fut très habile. Il se présenta
15 à la grille, dit qu'il avait effectivement des fusils, mais que c'était un dépôt qui lui était confié, que sa délicatesse de militaire et de gentilhomme ne lui permettait pas de trahir. Cet argument imprévu arrêta la foule tout court; admirable candeur du peuple, à
20 ce premier âge de la révolution. — Sombreuil ajoutait qu'il avait envoyé un courrier à Versailles, qu'il attendait la réponse, le tout avec force protestations d'attachement et d'amitié pour l'Hôtel de ville et la ville en général.

25 La plupart voulaient attendre. Il se trouva là heureusement un homme moins scrupuleux qui empêcha la foule d'être ainsi mystifiée. Il n'y avait pas de temps à perdre; et ces armes, à qui étaient-elles, sinon à la nation? . . . On sauta dans les
30 fossés, et l'hôtel fut envahi; vingt-huit mille fusils

furent trouvés dans les caves, enlevés, avec vingt pièces de canon.

Tout ceci entre neuf et onze. Mais courons à la Bastille.

Le gouverneur, De Launey, était sous les armes, dès 5
le 13, dès deux heures de nuit. Il n'avait négligé aucune précaution. Outre ses canons des tours, il en avait de l'Arsenal, qu'il mit dans la cour, chargés à mitraille. Sur les tours, il fit porter six voitures de pavés, de boulets et de ferraille, pour écraser les 10
assaillants. Dans les meurtrières du bas, il avait placé douze gros fusils de rempart qui tiraient chacun une livre et demie de balles. En bas, il tenait ses soldats les plus sûrs, trente-deux Suisses, qui n'avaient aucun scrupule de tirer sur des Français. 15
Ses quatre-vingt-deux invalides étaient pour la plupart dispersés, loin des portes, sur les tours. Il avait évacué les bâtiments avancés qui couvraient le pied de la forteresse.

Le 13, rien, sauf des injures que les passants 20
venaient dire à la Bastille.

Le 14, vers minuit, sept coups de fusils sont tirés sur les factionnaires des tours. Alarme! Le gouverneur monte avec l'état-major, reste une demi-heure, écoutant les bruits lointains de la ville; n'entendant 25
plus rien, il descend.

Le matin, beaucoup de peuple, et de moment en moment, des jeunes gens (du Palais-Royal? ou autres). Ils crient qu'il faut leur donner des armes. On ne les écoute pas. On écoute, on introduit la 30

députation pacifique de l'Hôtel de Ville, qui, vers dix heures, prie le gouverneur de retirer ses canons, promettant que, s'il ne tire point, on ne l'attaquera pas. Il accepte volontiers, n'ayant nul ordre de tirer, et, plein de joie, oblige les envoyés de déjeuner avec lui.

Comme ils sortaient, un homme arrive, qui parle d'un tout autre ton. Un homme violent, audacieux, sans respect humain, sans peur ni pitié, ne connaissant nul obstacle, ni délai, portant en lui le génie colérique de la Révolution. . . . Il venait sommer la Bastille.

La terreur entre avec lui. La Bastille a peur ; le gouverneur ne sait pourquoi, mais il se trouble, il balbutie.

L'homme, c'était Thuriot, un dogue terrible, de la race de Danton ; nous le retrouverons deux fois, au commencement et à la fin ; sa parole est deux fois mortelle : il tue la Bastille, il tue Robespierre.

Il ne doit pas passer le pont, le gouverneur ne le veut pas, et il passe. De la première cour, il marche à la seconde ; nouveau refus, et il passe ; il franchit le second fossé par le pont-levis. Et le voilà en face de l'énorme grille de fer qui fermait la troisième cour. Celle-ci semblait moins une cour qu'un puits monstrueux, dont les huit tours, unies entre elles, formaient les parois. Ces affreux géants ne regardaient point du côté de cette cour, n'avaient point une fenêtre. A leurs pieds, dans leur ombre, était l'unique promenade du prisonnier ; perdu au fond de l'abîme,

oppressé de ces masses énormes, il n'avait à contempler que l'inexorable nudité des murs. D'un côté seulement, on avait placé une horloge entre deux figures de captifs aux fers, comme pour enchaîner le temps et faire plus lourdement peser la lente succession des heures. 5

Là étaient les canons chargés, la garnison, l'état-major. Rien n'imposa à Thuriot. "Monsieur, dit-il au gouverneur, je vous somme au nom du peuple, au nom de l'honneur et de la patrie, de retirer vos canons, et 10 de rendre la Bastille." Et, se tournant vers la garnison, il répéta les mêmes mots.

Si M. De Launey eût été un vrai militaire, il n'eût pas introduit ainsi le parlementaire au cœur de la place; encore moins, l'eût-il laissé haranguer la garni- 15 son. Mais il faut bien remarquer que les officiers de la Bastille étaient la plupart officiers par la grâce du lieutenant de police; ceux mêmes qui n'avaient servi jamais, portaient la croix de Saint-Louis. Tous, depuis le gouverneur jusqu'aux marmitons, avaient 20 acheté leurs places, et ils en tiraient parti. Le gouverneur, à ses soixante mille livres d'appointements, trouvait moyen chaque année d'en ajouter bien autant par ses rapines. Il nourrissait sa maison aux dépens des prisonniers; il avait réduit leur chauffage, gagnait 25 sur leur vin, sur leur triste mobilier. Chose impie, barbare, il louait à un jardinier le petit jardin de la Bastille, qui couvrait un bastion, et, pour ce misérable gain, il avait ôté aux prisonniers cette promenade, ainsi que celle des tours, c'est-à-dire l'air et la 30 lumière.

Cette âme basse et avide avait encore une chose qui lui abaissait le courage, il savait qu'il était connu; les terribles mémoires de Linguet avaient rendu De Launey illustre en Europe. La Bastille était
5 haïe, mais le gouverneur était personnellement haï. Les cris furieux du peuple, qu'il entendait, il les prenait pour lui-même; il était plein de trouble et de peur.

Les paroles de Thuriot eurent un effet différent sur
10 les Suisses et sur les Français. Les Suisses ne les comprirent pas; leur capitaine, M. de Flue, était résolu à tenir. Mais l'état-major, mais les invalides, furent ébranlés: ces vieux soldats, en rapport habituel avec le peuple du faubourg, n'avaient nulle envie
15 de tirer sur lui. Voilà la garnison divisée; que feront les deux partis? s'ils ne peuvent s'accorder, vont-ils tirer l'un sur l'autre?

Le triste gouverneur, d'un ton apologétique, dit ce qui venait d'être convenu avec la ville. Il jura et fit
20 jurer à la garnison, que s'ils n'étaient attaqués, ils ne commenceraient pas.

Thuriot ne s'en tient pas là. Il veut monter sur les tours, voir si effectivement les canons sont retirés. De Launey, qui n'en était pas à se repentir de l'avoir
25 déjà laissé pénétrer si loin, refuse; mais ses officiers le pressent, il monte avec Thuriot.

Les canons étaient reculés, masqués, toujours en direction.

La vue, de cette hauteur de cent quarante pieds,
30 était immense, effrayante; les rues, les places, pleines

de peuple ; tout le jardin de l'arsenal comblé d'hommes armés. . . . Mais voilà de l'autre côté, une masse noire qui s'avance. . . . C'est le faubourg Saint-Antoine.

Le gouverneur devint pâle. Il prend Thuriot au 5 bras : " Qu'avez-vous fait ? vous abusez du titre parlementaire ! vous m'avez trahi ! "

Tous deux étaient sur le bord, et De Launey avait une sentinelle sur la tour. Tout le monde dans la Bastille faisait serment au gouverneur ; il était, dans 10 sa forteresse, le roi et la loi. Il pouvait se venger encore. . . .

Mais ce fut tout au contraire Thuriot qui lui fit peur : " Monsieur, dit-il, un mot de plus, et je vous jure qu'un de nous deux tombera dans le fossé. " 15

Au moment même, la sentinelle approche, aussi troublée que le gouverneur, et s'adressant à Thuriot : " De grâce, monsieur, montrez-vous, il n'y a pas de temps à perdre ; voilà qu'ils s'avancent. . . . Ne vous voyant pas, ils vont attaquer. " Il passa la tête aux 20 créneaux ; et le peuple, le voyant en vie, et fièrement monté sur la tour, poussa une clameur immense de joie et d'applaudissement.

Thuriot descendit avec le gouverneur, traversa de nouveau la cour, et parlant encore à la garnison : " Je 25 vais faire mon rapport, j'espère que le peuple ne se refusera pas à fournir une garde bourgeoise qui garde la Bastille avec vous. "

Le peuple s'imaginait entrer dans la Bastille, à la sortie de Thuriot. Quand il le vit partir pour faire 30

son rapport à la Ville, il le prit pour traître et le menaça. L'impatience allait jusqu'à la fureur; la foule prit trois invalides, et voulait les mettre en pièces. Elle s'empara d'une demoiselle qu'elle croyait être la fille du gouverneur; il y en avait qui voulaient la brûler, s'il refusait de se rendre. D'autres l'arrachèrent de leurs mains.

Que deviendrons-nous, disaient-ils, si la Bastille n'est pas prise avant la nuit? . . . Le gros Santerre, un brasseur que le faubourg s'était donné pour commandant, proposait d'incendier la place en plaçant de l'huile d'œillette et d'aspic, qu'on avait saisie la veille et qu'on enflammerait avec du phosphore. Il envoyait chercher des pompes.

Un charron, ancien soldat, sans s'amuser à ce langage, se mit bravement à l'œuvre. Il avance, la hache à la main, monte sur le toit d'un petit corps de garde, voisin du premier pont-levis, et, sous une grêle de balles, il travaille paisiblement, coupe, abat les chaînes, fait tomber le pont. La foule passe; elle est dans la cour.

On tirait à la fois des tours et des meurtrières qui étaient au bas. Les assaillants tombaient en foule, et ne faisaient aucun mal à la garnison. De tous les coups de fusil qu'ils tirèrent tout le jour, deux portèrent: un seul des assiégés fut tué.

Le comité des électeurs, qui déjà voyait arriver les blessés à l'Hôtel de Ville, qui déplorait l'effusion du sang, aurait voulu l'arrêter. Il n'y avait plus qu'un moyen pour cela, c'était de sommer la Bastille, au

nom de la ville, et d'y faire entrer la garde bourgeoise. Le prévôt hésitait fort; Fauchet insista; d'autres électeurs pressèrent. Ils allèrent, comme députés; mais, dans le feu et la fumée, ils ne furent pas même vus; ni la Bastille, ni le peuple, ne cessèrent de tirer. 5 Les députés furent dans le plus grand péril.

Une seconde députation, le procureur de la ville marchant à la tête, avec un tambour et un drapeau, fut aperçue de la place. Les soldats qui étaient sur les tours arborèrent un drapeau blanc, renversèrent 10 leurs armes. Le peuple cessa de tirer, suivit la députation, entra dans la cour. Arrivés là, ils furent accueillis d'une furieuse décharge qui coucha plusieurs hommes par terre, à côté des députés. Très probablement, les Suisses qui étaient en bas avec 15 De Launey, ne tinrent pas compte des signes que faisaient les invalides.

La rage du peuple fut inexprimable. Depuis le matin, on disait que le gouverneur avait attiré la foule dans la cour pour tirer dessus; ils se crurent 20 trompés deux fois et résolurent de périr ou de se venger des traîtres. A ceux qui les rappelaient, ils disaient dans leur transport: "Nos cadavres serviront du moins à combler les fossés!" Et ils allèrent obstinément, sans se décourager jamais, contre la fu- 25 sillade, contre ces tours meurtrières, croyant qu'à force de mourir, ils pourraient les renverser.

Mais alors et de plus en plus, nombre d'hommes généreux qui n'avaient encore rien fait, s'indignèrent d'une lutte tellement inégale, qui n'était qu'un assas- 30

sinat. Ils voulurent en être. Il n'y eut plus moyen de tenir les gardes françaises ; tous prirent parti pour le peuple. Ils allèrent trouver les commandants nommés par la ville et les obligèrent de leur donner
5 cinq canons. Deux colonnes se formèrent, l'une d'ouvriers et de bourgeois, l'autre de gardes françaises. La première prit pour son chef un jeune homme d'une taille et d'une force héroïque, Hullin, horloger de Genève, mais devenu domestique, chasseur du mar-
10 quis de Conflans ; le costume hongrois du chasseur fut pris sans doute pour un uniforme ; les livrées de la servitude guidèrent le peuple au combat de la liberté. Le chef de l'autre colonne fut Élie, officier de fortune, du régiment de la reine, qui, d'abord en
15 habit bourgeois, prit son brillant uniforme, se désignant bravement aux siens et à l'ennemi. Dans ses soldats, il en avait un, admirable de vaillance, de jeunesse, de pureté, l'une des gloires de la France, Marceau, qui se contenta de combattre, et ne réclama
20 rien dans l'honneur de la victoire.

Les choses n'étaient guère avancées quand ils arrivèrent. On avait poussé, allumé trois voitures de paille, brûlé les casernes et les cuisines. Et l'on ne savait plus que faire. Le désespoir du peuple
25 retombait sur l'Hôtel de Ville. On accusait le prévôt, les électeurs, on les pressait avec menace d'ordonner le siège de la Bastille. Jamais on n'en put tirer l'ordre.

Divers moyens bizarres, étranges, étaient proposés
30 aux électeurs pour prendre la forteresse. Un char-

pentier conseillait un ouvrage de charpenterie, une catapulte romaine pour lancer des pierres contre les murailles. Les commandants de la ville disaient qu'il fallait attaquer dans les règles, ouvrir la tranchée. Pendant ces longs et vains discours, on apporta, 5 on lut un billet que l'on venait de saisir; Besenval écrivait à De Launey de tenir jusqu'à la dernière extrémité.

Pour sentir le prix du temps dans cette crise suprême, pour s'expliquer l'effroi du retard, il faut 10 savoir qu'à chaque instant il y avait de fausses alertes. On supposait que la cour, instruite à deux heures de l'attaque de la Bastille, commencée depuis midi, prendrait ce moment pour lancer sur Paris ses Suisses et ses Allemands. Ceux de l'École militaire 15 passeraient-ils le jour sans agir? cela n'était pas vraisemblable. Ce que dit Besenval du peu de fond qu'il pouvait faire sur ses troupes, a l'air d'une excuse. Les Suisses se trouvèrent très fermes à la Bastille, il y parut au carnage; les dragons allemands 20 avaient tiré plusieurs fois le 12, tué des gardes françaises; ceux-ci avaient tué des dragons; la haine du corps assurait la fidélité.

Le faubourg Saint-Honoré déparait, se croyait attaqué de moment en moment; la Villette était dans les 25 mêmes transes, et effectivement un régiment vint l'occuper, mais trop tard. Toute lenteur semblait trahison. La tergiversation du prévôt le rendait suspect, ainsi que les électeurs. La foule indignée sentit qu'elle perdait le temps avec eux. Un vieillard 30

s'écrie : " Amis, que faisons-nous là avec ces traîtres ? allons plutôt à la Bastille ! " Tout s'écoula ; les électeurs stupéfaits se trouvèrent seuls. . . . L'un d'eux sort, et rentrant tout pâle, avec le visage d'un spectre : " Vous n'avez pas deux minutes à vivre, si vous restez. . . . La Grève frémit de rage. . . . Les voilà qui montent. . . . " Ils n'essayèrent pas de fuir, et c'est ce qui les sauva.

Toute la fureur du peuple se concentra sur le prévôt des marchands. Les envoyés des districts venaient successivement lui jeter sa trahison à la face. Une partie des électeurs se voyant compromis devant le peuple, par son imprudence et par ses mensonges, tournèrent contre lui, l'accusèrent. D'autres, le bon vieux Dussaulx (le traducteur de Juvénal), l'intrépide Fauchet, essayèrent de le défendre, innocent ou coupable, de le sauver de la mort. Forcé par le peuple de passer du bureau dans la grande salle Saint-Jean, ils l'entourèrent, et Fauchet s'assit à côté de lui. Les affres de la mort étaient sur son visage ; " je le voyais, dit Dussaulx, mâchant sa dernière bouchée de pain, " elle lui restait aux dents, et il la garda deux heures sans venir à bout de l'avalier. Environné de papiers, de lettres, de gens qui venaient lui parler d'affaires, au milieu des cris de mort, il faisait effort pour répondre avec affabilité. Ceux du Palais-Royal et du district de Saint-Roch étant les plus acharnés, Fauchet y courut pour demander grâce. Le district était assemblé dans l'église de Saint-Roch ; deux fois, Fauchet monta en chaire, priant, pleurant, disant les

paroles ardentes que son grand cœur pouvait trouver dans cette nécessité; sa robe, toute criblée des balles de la Bastille, était éloquente aussi; elle priait pour le peuple même, pour l'honneur de ce grand jour, pour laisser pur et sans tache le berceau de la 5 liberté.

Le prévôt, les électeurs restaient à la salle Saint-Jean, entre la vie et la mort, plusieurs fois couchés en joue. "Tous ceux qui étaient là, dit Dussaulx, étaient comme des sauvages:" parfois, ils écoutaient, 10 regardaient en silence; parfois, un murmure terrible, comme un tonnerre sourd, sortait de la foule. Plusieurs parlaient et criaient, mais la plupart étaient étourdis de la nouveauté du spectacle. Les bruits, les voix, les nouvelles, les alarmes, les lettres saisies, 15 les découvertes vraies ou fausses, tant de secrets révélés, tant d'hommes amenés au tribunal, brouillaient l'esprit et la raison; un des électeurs disait: "N'est-ce pas le jugement dernier?..." L'étourdissement était arrivé à ce point qu'on avait tout 20 oublié, le prévôt et la Bastille.

Il était cinq heures et demie. Un cri monte de la Grève. Un grand bruit, d'abord lointain, éclate, avance, se rapproche avec la rapidité, le fracas de la tempête. . . . La Bastille est prise ! 25

Dans cette salle déjà pleine, il entre d'un coup mille hommes, et dix mille poussaient derrière. Les boiserie craquent, les bancs se renversent, la barrière est poussée sur le bureau, le bureau sur le président.

Tous armés, de façons bizarres, les uns presque nus, 30

d'autres vêtus de toutes couleurs. Un homme était porté sur les épaules et couronné de lauriers, c'était Élie, toutes les dépouilles et les prisonniers autour. En tête, parmi ce fracas où l'on n'aurait pas entendu
5 la foudre, marchait un jeune homme recueilli et plein de religion; il portait suspendue et percée de sa baïonnette une chose impie, trois fois maudite, le règlement de la Bastille.

Les clefs aussi étaient portées, ces clefs monstru-
10 euses, ignobles, grossières, usées par les siècles et par les douleurs des hommes. Le hasard ou la Providence voulut qu'elles fussent remises à un homme qui ne les connaissait que trop, à un ancien prisonnier. L'Assemblée nationale les plaça dans ses Ar-
15 chives, la vieille machine des tyrans, à côté des lois qui ont brisé les tyrans. Nous les tenons encore aujourd'hui ces clefs, dans l'armoire de fer des Archives de la France. . . . Ah! puissent dans l'armoire de fer venir s'enfermer les clefs de toutes les Bas-
20 tilles du monde!

La Bastille ne fut pas prise, il faut le dire, elle se livra. Sa mauvaise conscience la troubla, la rendit folle et lui fit perdre l'esprit.

Les uns voulaient qu'on se rendît, les autres ti-
25 raient, surtout les Suisses, qui, cinq heures durant, sans péril, n'ayant nulle chance d'être atteints, désignèrent, visèrent à leur aise, abattirent qui ils voulaient. Ils tuèrent quatre-vingt-trois hommes, en blessèrent quatre-vingt-huit. Vingt des morts étaient
30 de pauvres pères de famille qui laissaient des femmes, des enfants pour mourir de faim.

La honte de cette guerre sans danger, l'horreur de verser le sang français, qui ne touchaient guère les Suisses, finirent par faire tomber les armes des mains des invalides. Les sous-officiers, à quatre heures, supplièrent De Launey de finir ces assassinats. Il 5 savait ce qu'il méritait; mourir pour mourir, il eut envie un moment de se faire sauter, idée horriblement féroce : il aurait détruit un tiers de Paris. Ses trente-cinq barils de poudre auraient soulevé la Bastille dans les airs, écrasé, enseveli tout le faubourg, tout le 10 Marais, tout le quartier de l'Arsenal. . . . Il prit la mèche d'un canon. Deux sous-officiers empêchèrent le crime; ils croisèrent la baïonnette, et lui fermèrent l'accès des poudres. Il fit mine alors de se tuer, et prit un couteau qu'on lui arracha. 15

Il avait perdu la tête, et ne pouvait donner d'ordre. Quand les gardes françaises eurent mis leurs canons en batterie, et tiré (selon quelques-uns), le capitaine des Suisses vit bien qu'il fallait traiter; il écrivit, il passa un billet où il demandait à sortir avec les honneurs 20 de la guerre. — Refusé. — Puis, la vie sauve. — Hulin et Élie promirent.

La difficulté était de faire exécuter la promesse. Empêcher une vengeance entassée depuis des siècles, irritée par tant de meurtres que venait de faire la 25 Bastille, qui pouvait cela? . . . Une autorité qui datait d'une heure, qui venait de la Grève à peine, qui n'était même connue que des deux petites bandes de l'avant-garde, n'était pas pour contenir cent mille hommes qui suivaient. 30

La foule était enragée, aveugle, ivre de son danger même. Elle ne tua cependant qu'un seul homme dans la place; elle épargna ses ennemis les Suisses, qu'à leurs sarraux elle prenait pour des domestiques
5 ou des prisonniers; elle blessa, maltraita ses amis les invalides. Elle aurait voulu pouvoir exterminer la Bastille; elle brisa les deux esclaves du cadran à coups de pierres: elle monta aux tours pour insulter les canons.

10 On alla vite aux cachots délivrer les prisonniers; deux étaient devenus fous. L'un effarouché du bruit, voulait se mettre en défense; il fut tout surpris quand ceux qui brisèrent sa porte se jetèrent dans ses bras en le mouillant de leurs larmes. Un autre,
15 qui avait une barbe jusqu'à la ceinture, demanda comment se portait Louis XV; il croyait qu'il régnait encore. A ceux qui demandaient son nom, il disait qu'il s'appelait le Major de l'Immensité.

Les vainqueurs n'avaient pas fini; ils soutenaient
20 dans la rue Saint-Antoine un autre combat. En avançant vers la Grève, ils rencontraient de proche en proche des foules d'hommes, qui, n'ayant pas pris part au combat, voulaient pourtant faire quelque chose, tout au moins massacrer les prisonniers. L'un
25 fut tué dès la rue des Tournelles, un autre sur le quai. Des femmes suivaient échevelées, qui venaient de reconnaître leurs maris parmi les morts, et elles les laissaient là pour courir aux assassins; l'une d'elles, écumante, demandait à tout le monde qu'on lui
30 donnât un couteau.

De Launey était mené, soutenu, dans ce grand péril, par deux hommes de cœur et d'une force peu commune, Hullin et un autre. Ce dernier alla jusqu'au Petit-Antoine, et fut arraché de lui par un tourbillon de foule. Hullin ne lâcha pas prise. Con- 5
duire son homme de là à la Grève, qui est si près, c'était plus que les douze travaux d'Hercule. Ne sachant plus comment faire, et voyant qu'on ne connaissait De Launey qu'à une chose, que seul il était sans chapeau, il eut l'idée héroïque de lui mettre le 10
sien sur la tête, et dès ce moment reçut les coups qu'on lui destinait. Il passa enfin l'Arcade-Saint-Jean; s'il pouvait lui faire monter le perron, le lancer dans l'escalier, tout était fini. La foule le voyait bien; aussi, de son côté, fit-elle un furieux effort. La 15
force de géant qu'Hullin avait déployée ne lui servit plus ici. Étreint du boa énorme que la masse tourbillonnante serrait et resserrait sur lui, il perdit terre, fut poussé, repoussé, lancé sur la pierre. Il se releva par deux fois. A la seconde, il vit dans l'air, au 20
bout d'une pique, la tête de De Launey.

Une autre scène se passait dans la salle Saint-Jean. Les prisonniers étaient là, en grand danger de mort; on s'acharnait surtout contre trois invalides qu'on croyait avoir été les canonniers de la Bastille. L'un 25
était blessé; le commandant De la Salle, par d'incroyables efforts, en invoquant son titre de commandant, vint à bout de le sauver; pendant qu'il le menait dehors, les deux autres furent entraînés, accrochés à la lanterne du coin de la Vannerie, en face de l'Hôtel 30
de Ville.

Ce grand mouvement, qui semblait avoir fait oublier Flesselles, fut pourtant ce qui le perdit. Ses implacables accusateurs du Palais-Royal, peu nombreux, mais mécontents de voir la foule occupée de toute autre affaire, se tenaient près du bureau, le menaçaient, le sommaient de les suivre. . . . Il finit par leur céder, soit qu'une si longue attente de la mort lui parût pire que la mort même, soit qu'il espérât échapper dans la préoccupation universelle du grand événement du jour. "Eh bien, messieurs, dit-il, allons au Palais-Royal." Il n'était pas au quai, qu'un jeune homme lui cassa la tête d'un coup de pistolet.

La masse du peuple accumulé dans la salle ne demandait pas de sang ; il le voyait couler avec stupeur, dit le témoin oculaire. Il regardait bouche bée ce prodigieux spectacle, bizarre, étrange à rendre fou. Les armes du moyen âge, de tous les âges, se mêlaient ; les siècles étaient présents. Élie, debout sur une table, le casque en tête, à la main son épée faussée à trois places, semblait un guerrier romain. Il était tout entouré de prisonniers, et priait pour eux. Les gardes françaises demandaient pour récompense la grâce des prisonniers.

A ce moment, on amène, on apporte plutôt, un homme, suivi de sa femme ; c'était le prince de Montbarrey, ancien ministre, arrêté à la barrière. La femme s'évanouit ; l'homme est jeté sur le bureau, tenu sous les bras de douze hommes, plié en deux. . . . Le pauvre diable, dans cette étrange attitude, expli-

qua qu'il n'était plus ministre depuis longtemps, que son fils avait eu grande part à la révolution de sa province. . . . Le commandant De la Salle parlait pour lui et s'exposait beaucoup lui-même. Cependant, on s'adoucit, on lâcha prise un moment. De la 5 Salle, qui était très fort, enleva le malheureux. . . . Ce coup de force plut au peuple, et fut applaudi. . . .

Au moment même, le brave et excellent Élie trouva moyen de finir d'un coup tout procès, tout jugement. Il aperçut les enfants du service de la Bastille, et se 10 mit à crier : "Grâce pour les enfants ! grâce !"

Vous auriez vu alors les visages bruns, les mains noircies par la poudre, qui commençaient à se laver de grosses larmes, comme tombent après l'orage de grosses gouttes de pluie. . . . Il ne fut plus question 15 de justice, ni de vengeance. Le tribunal était brisé. Élie avait vaincu les vainqueurs de la Bastille. Ils firent jurer aux prisonniers fidélité à la nation, et les emmenèrent avec eux ; les invalides s'en allèrent paisiblement à leur hôtel ; les gardes françaises s'em- 20 parèrent des Suisses, les mirent en sûreté dans leurs rangs, les conduisirent à leurs propres casernes, les logèrent et les nourrirent.

Les veuves, chose admirable ! se montrèrent aussi magnanimes. Indigentes et chargées d'enfants, elles 25 ne voulurent pas recevoir seules une petite somme qui leur fut distribuée ; elles mirent dans le partage la veuve d'un pauvre invalide, qui avait empêché la Bastille de sauter, et qui fut tué par méprise. La femme de l'assiégé fut ainsi comme adoptée par celles 30 des assiégeants.

Inoubliables jours ! Qui suis-je pour les avoir contés ? Je ne sais pas encore, je ne saurai jamais comment j'ai pu les reproduire. L'incroyable bonheur de retrouver cela si vivant, si brûlant, après
5 soixante années, m'avait grandi le cœur d'une joie héroïque, et mon papier semblait enivré de mes larmes.

O France, vous êtes sauvée ! ô monde, vous êtes sauvé ! . . . Je revois au ciel ma jeune lueur, où j'es-
10 pérais si longtemps, la lumière de Jeanne d'Arc. . . . Que m'importe que, de fille, elle soit devenue un jeune homme, Hoche, Marceau, Joubert ou Kléber.

Grande époque, moment sublime, où les plus guerriers des hommes sont pourtant les hommes de la
15 paix ! où le Droit, si longtemps pleuré, se retrouve à la fin des temps ; où la Grâce, au nom de laquelle la tyrannie nous écrasa, se retrouve concordante, identique à la Justice.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

DISCOURS DE VERGNIAUD.

LE procès du roi étant décidé, on se disputait déjà sur la mesure de l'appel au peuple. Les Girondins persistaient à demander cette revision du jugement après le procès. Ils étaient soutenus dans cette opinion par tous ceux des membres de la Convention qui, sans appartenir à l'un des deux partis en présence, voulaient refuser à la vengeance cruelle de la république un sang qu'ils ne se croyaient pas en droit de répandre, et dont la république n'avait pas soif. Leurs discours, accueillis, pendant qu'ils les prononçaient, par les sarcasmes et les gestes menaçants des tribunes, se perdaient dans la clameur générale, mais devaient trouver plus tard un écho honorable pour leur nom dans la conscience refroidie du peuple lui-même. Attendre est toute la vengeance de la vérité.

Buzot, en votant la mort pour peine des *crimes* de Louis XVI, réserva aussi l'appel au peuple. " Vous êtes placés entre deux périls, je le sais, dit-il à ses collègues : si vous refusez l'appel au peuple, vous aurez un mouvement des départements contre l'exécution de votre jugement ; si vous accordez l'appel au peuple, vous aurez un mouvement à Paris, et des assassins tenteront d'égorger sans vous la victime.

Mais parce que des scélérats peuvent assassiner Louis XVI, ce n'est pas une raison pour nous de nous charger du fardeau de leur crime. Quant aux outrages qui nous atteindraient nous-mêmes dans ce cas, dussé-je être la première victime des assassins, je n'en aurai pas moins le courage de dire la vérité, et j'aurai du moins en mourant la consolante espérance que ma mort sera vengée. Hommes justes ! donnez votre opinion en conscience sur Louis, et remplissez ainsi vos devoirs !”

Robespierre accusa les Girondins de vouloir perpétuer le danger de la patrie, en perpétuant le procès qu'ils voulaient faire juger par quarante-huit mille tribunaux. Puis, laissant la question elle-même pour saisir corps à corps ses ennemis et tourner contre eux l'indulgence qu'ils montraient pour le tyran : “Citoyens, s'écria-t-il en finissant, il vous a dit une grande vérité, celui qui vous disait hier que vous marchiez à la dissolution de l'Assemblée par la calomnie. Vous en faut-il d'autres preuves que cette discussion ? N'est-il pas évident que c'est moins à Louis XVI qu'on fait le procès qu'aux plus chauds défenseurs de la liberté ? Est-ce contre la tyrannie de Louis XVI qu'on s'élève ? Non, c'est contre la prétendue tyrannie d'un petit nombre de patriotes opprimés. Sont-ce les complots de l'aristocratie qu'on signale ? Non, c'est la soi-disant dictature de je ne sais quels députés du peuple qui sont là tout prêts à affecter la tyrannie. On veut conserver le tyran pour l'opposer à des patriotes sans pouvoir. Les perfides ! ils

disposent de toute leur puissance publique, de tous les trésors de l'État, et ils nous accusent de despotisme ! Il n'est pas un hameau dans la république où ils ne nous aient diffamés ! Ils épuisent le trésor public pour répandre leurs calomnies ! Ils violent le 5 secret des lettres pour arrêter toutes les correspondances patriotiques ! Et ils crient à la calomnie ! Oui, sans doute, citoyens, il existe un projet d'avilir et peut-être de dissoudre la Convention à l'occasion de ce procès. Il existe, ce projet, non dans le peuple, 10 non dans ceux qui comme nous ont tout sacrifié à la liberté, mais dans une vingtaine d'intrigants qui font mouvoir tous ces ressorts, qui gardent le silence, qui s'abstiennent d'énoncer leur opinion sur le dernier roi, mais dont la sourde et pernicieuse activité pro- 15 duit tous les troubles qui nous agitent. Mais consolons-nous ! la vertu fut toujours en minorité sur la terre. (La Montagne se lève avec enthousiasme, et les battements de mains des tribunes interrompent longtemps Robespierre.) La vertu fut toujours en 20 minorité sur la terre. Et sans cela, la terre serait-elle peuplée de tyrans et d'esclaves ? Hampden et Sidney étaient de la minorité, car ils expirèrent sur un échafaud. Les César, les Clodius étaient de la majorité. Mais Socrate était de la minorité car il 25 but la ciguë. Caton était de la minorité, car il déchira ses entrailles ! Je connais beaucoup d'hommes ici qui serviraient la liberté à la façon de Hampden et de Sidney. (On applaudit dans les tribunes.) Peuple, épargne-nous au moins cette espèce de dis- 30

grace, garde tes applaudissements pour le jour où nous aurons fait une loi utile à l'humanité! Ne vois-tu pas qu'en nous applaudissant tu donnes à nos ennemis des prétextes de calomnie contre ta
5 cause sacrée que nous défendons? Ah! fuis plutôt le spectacle de nos débats! Reste dans tes ateliers. Loin de tes yeux nous n'en combattons pas moins pour toi! Et quand le dernier de tes défenseurs aura péri, alors venge-les si tu veux, et charge-toi
10 de faire triompher toi-même ta cause! Citoyens! qui que vous soyez, veillez autour du Temple! Arrêtez, s'il est nécessaire, la malveillance perfide! Confondez les complots de vos ennemis! Fatal dépôt! reprit-il avec un geste désespéré, n'était-ce pas assez
15 que le despotisme eût pesé si longtemps sur cette terre! Faut-il que sa garde même soit pour nous une autre calamité!"

Robespierre se tut en laissant dans les esprits le dernier trait qu'il avait lancé, et l'impatience de terminer par la mort prompte une situation qui pesait
20 sur la république.

Vergniaud, dont le silence avait été trop clairement accusé par Robespierre, Vergniaud flottait entre la crainte de rendre les dissensions irréconciliables et
25 l'horreur qu'il éprouvait à immoler de sang-froid un roi qu'il avait abattu; cet orateur ne livrait rien à l'émotion, rien à l'ambition, rien à la peur. Il avait en lui cette puissance de génie qui s'élève jusqu'à l'impartialité; il voyait tout du point de vue
30 de la postérité. Il céda enfin à la prière de ses

amis, à l'urgence du supplice prochain, au cri de sa sensibilité, et demanda la parole. L'attention publique lui prépara les esprits. Les tribunes, quoique vendues à Robespierre, éprouvaient du moins une sorte de sensualité involontaire à la voix de son rival. 5 Paris palpait de l'impatience d'entendre Vergniaud. Tant que Vergniaud n'avait pas parlé, on sentait que les grandes choses n'avaient pas été dites.

Après avoir démontré que le pouvoir de la Convention n'était qu'une délégation du pouvoir du peuple ; 10 que, si la ratification tacite de la nation sanctionnait les actes secondaires de gouvernement et d'administration, il n'en était pas de même des grands actes constitutionnels, pour lesquels le peuple réservait l'exercice direct de sa souveraineté ; après avoir 15 prouvé que la condamnation ou l'acquittement, le supplice ou la grâce du chef de l'ancien gouvernement, était un de ces actes essentiels de souveraineté que la nation ne pourrait aliéner ; enfin, après avoir fait ressortir l'inanité des objections que l'on oppo- 20 sait aux assemblées primaires, auxquelles serait déféré l'appel au peuple, l'orateur girondin se retourna avec toute la puissance de sa dialectique et de sa passion contre Robespierre.

“L'intrigue, vous dit-on, sauvera le roi, car la 25 vertu est toujours en minorité sur la terre. Mais Catilina fut une minorité dans le Sénat romain ; et si cette minorité insolente avait prévalu, c'en était fait de Rome, du sénat et de la liberté. Mais dans l'Assemblée constituante Cazalès et Maury furent 30

aussi une minorité ; et si cette minorité, moitié aristocratique, moitié sacerdotale, eût réussi à étouffer la majorité, c'en était fait de la Révolution, et vous ramperiez encore aux pieds de ce roi qui n'a plus de sa
5 grandeur passée que le remords d'en avoir abusé. Mais les rois sont en minorité sur la terre, et pour enchaîner les peuples ils disent, comme vous, que la vertu est en minorité. Ainsi, dans la pensée de ceux qui émettent cette opinion, il n'y a dans la république
10 de vraiment purs, de vraiment vertueux, de vraiment dévoués au peuple qu'eux-mêmes et peut-être une centaine de leurs amis qu'ils auront la générosité d'associer à leur gloire. Ainsi, pour qu'ils puissent fonder un gouvernement digne des principes qu'ils
15 professent, il faudrait bannir du territoire français toutes ces familles dont la corruption est si profonde, changer la France en un vaste désert, et, pour sa plus prompte régénération et sa plus grande gloire, la livrer à leurs sublimes conceptions ! On a senti com-
20 bien il serait facile de dissiper tous ces fantômes dont on veut nous effrayer. Pour atténuer d'avance la force des réponses que l'on prévoyait, on a eu recours au plus vil, au plus lâche des moyens ; la calomnie. On nous assimile à tous ces courtisans du trône que
25 nous avons tant aidé à renverser. On nous accuse ; certes je n'en suis pas étonné ; il est des hommes dont chaque souffle est une imposture, comme il est de la nature du serpent de n'exister que pour distiller son venin ; on nous accuse, on nous dénonce, comme on
30 faisait le 2 septembre, au fer des assassins ; mais

nous savons que Tibérius Gracchus périt par les mains d'un peuple égaré qu'il avait constamment défendu. Son sort n'a rien qui nous épouvante, tout notre sang est au peuple. En le versant pour lui, nous n'aurons qu'un regret : c'est de n'en avoir pas 5 davantage à lui offrir.

On nous accuse de vouloir allumer la guerre civile dans les départements, ou du moins de provoquer des troubles dans Paris, en soutenant une opinion qui déplaît à certains amis de la liberté. Mais pourquoi 10 une opinion exciterait-elle des troubles dans Paris ? Parce que ces amis de la liberté menacent de mort les citoyens qui ont le malheur de ne pas raisonner comme eux. Serait-ce ainsi qu'on voudrait nous prouver que la Convention nationale est libre ? Il y 15 aura des troubles dans Paris, et c'est vous qui les annoncez. J'admire la sagacité d'une pareille prophétie. Ne vous semble-t-il pas, en effet, très difficile, citoyens, de prédire l'incendie d'une maison, alors qu'on y porte soi-même la torche qui doit l'embraser ? 20

Oui, ils veulent la guerre civile, les hommes qui font un principe de l'assassinat, et qui en même temps désignent comme amis de la tyrannie les victimes que leur haine veut immoler. Ils veulent la guerre civile, les hommes qui appellent le poignard contre les 25 représentants de la nation et l'insurrection contre les lois. Ils veulent la guerre civile, les hommes qui demandent la dissolution du gouvernement, l'anéantissement de la Convention ; ceux qui proclament traître tout homme qui n'est pas à la hauteur du bri- 30

gandage et de l'assassinat. Je vous entends, vous voulez régner. Votre ambition était plus modeste dans la journée du Champ de Mars. Vous rédigiez alors, vous faisiez signer une pétition qui avait pour
5 objet de consulter le peuple sur le sort du roi ramené de Varennes. Il ne vous en coûtait rien alors pour reconnaître la souveraineté du peuple. Serait-ce qu'elle favorisait vos vues secrètes et qu'aujourd'hui elle les contrarie ! N'existe-t-il pour vous d'autre
10 souveraineté que celle de vos passions ? Insensés ! avez-vous pu vous flatter que la France avait brisé le sceptre des rois pour courber la tête sous un joug aussi avilissant ? Je sais que dans les révolutions on est réduit à voiler la statue de la loi qui protège la
15 tyrannie qu'il faut abattre. Quand vous voilerez celle qui consacre la souveraineté du peuple, vous commencerez une révolution au profit des tyrans. Il fallait du courage au 10 août pour attaquer Louis dans sa toute-puissance ! en faut-il autant pour attaquer Louis
20 vaincu et désarmé ? Un soldat cimbre entre dans la prison de Marius pour l'égorger ; effrayé à l'aspect de sa victime, il s'enfuit sans oser le frapper. Si ce soldat eût été membre d'un sénat, pensez-vous qu'il eût hésité à voter la mort du tyran ? Quel courage trou-
25 vez-vous à faire un acte dont un lâche serait capable ?
(Immense applaudissement.)

J'aime trop la gloire de mon pays pour proposer à la Convention de se laisser influencer dans une occasion si solennelle par la considération de ce que feront
30 ou ne feront pas les puissances étrangères. Cepen-

dant, à force d'entendre dire que nous agissions dans ce jugement comme pouvoir politique, j'ai pensé qu'il ne serait contraire ni à votre dignité ni à la raison de parler un instant politique. Soit que Louis vive, soit qu'il meure, il est possible que l'Angleterre et l'Espagne se déclarent nos ennemis; mais si la condamnation de Louis XVI n'est pas la cause de cette déclaration de guerre, il est certain du moins que sa mort en sera le prétexte. Vous vaincrez ces nouveaux ennemis, je le crois; le courage de nos soldats et la justice de notre cause m'en sont garants. Mais quelle reconnaissance vous devra la patrie pour avoir fait couler des flots de sang de plus sur le continent et sur les mers, et pour avoir exercé en son nom un acte de vengeance devenu la cause de tant de calamités? Oserez-vous lui vanter vos victoires? car j'éloigne la pensée des désastres et des revers; mais par le cours des événements, même les plus prospères, elle sera épuisée par ses succès. Craignez qu'au milieu de ses triomphes la France ne ressemble à ces monuments fameux qui dans l'Égypte ont vaincu le temps. L'étranger qui passe s'étonne de leur grandeur; s'il veut y pénétrer, qu'y trouvera-t-il? Des cendres inanimées et le silence des tombeaux. Citoyens, celui d'entre nous qui céderait à des craintes personnelles serait un lâche: mais les craintes pour la patrie honorent le cœur. Je vous ai exposé une partie des miennes, j'en ai d'autres encore; je vais vous les dire.

Lorsque Cromwell voulut préparer la dissolution du parti à l'aide duquel il avait renversé le trône et fait

monter Charles I^{er} sur l'échafaud, il fit au parlement, qu'il voulait ruiner, des propositions insidieuses qu'il savait bien devoir révolter la nation, mais qu'il eut soin de faire appuyer par des applaudissements soudoyés et par des grandes clameurs. Le parlement
5 céda; bientôt la fermentation devint générale, et Cromwell brisa sans effort l'instrument dont il s'était servi pour arriver à la suprême puissance.

N'entendez-vous pas tous les jours, dans cette en-
10 ceinte et dehors, des hommes crier avec fureur: 'Si le pain est cher, la cause en est au Temple; si le numéraire est rare, si nos armées sont mal approvisionnées, la cause en est au Temple; si nous avons à souffrir chaque jour du spectacle du désordre et de
15 la misère publiques, la cause en est au Temple?' Ceux qui tiennent ce langage savent bien cependant que la cherté du pain, le défaut de circulation des subsistances, la disparition de l'argent, la dilapidation dans les ressources de nos armées, la nudité du peuple et
20 de nos soldats, tiennent à d'autres causes. Quels sont donc leurs projets? Qui me garantira que ces mêmes hommes ne crieront pas, après la mort de Louis, avec une violence plus grande encore: 'Si le pain est cher, si le numéraire est rare, si nos armées
25 sont mal approvisionnées, si les calamités de la guerre se sont accrues par la déclaration de l'Angleterre et de l'Espagne, la cause en est dans la Convention, qui a provoqué ces mesures par la condamnation précipitée de Louis XVI?' Qui me garantira que, dans cette
30 nouvelle tempête où l'on verra sortir de leurs repaires

les tueurs du 2 septembre, on ne vous présentera pas, tout couvert de sang et comme libérateur, ce défenseur, ce chef que l'on dit être devenu si nécessaire ? Un chef ! Ah ! si telle était leur audace, ils ne paraîtraient que pour être à l'instant percés de mille coups. 5 Mais à quelles horreurs ne serait pas livré Paris, Paris dont la postérité admirera le courage héroïque contre les rois, et ne concevra jamais l'ignominieux asservissement à une poignée de brigands, rebut de l'espèce humaine, qui s'agitent dans son sein et le déchirent 10 en tous sens par les mouvements convulsifs de leur ambition et de leur fureur ! Qui pourrait habiter une cité où régneraient la désolation et la mort ? Et vous, citoyens industriels, dont le travail fait toute la richesse et pour qui les moyens de travail seraient 15 détruits, que deviendrez-vous ? quelles seraient vos ressources ? quelles mains porteraient des secours à vos familles désespérées ? Iriez-vous trouver ces faux amis, ces perfides flatteurs, qui vous auraient précipités dans l'abîme ? Ah ! fuyez-les plutôt, redoutez 20 leur réponse ; je vais vous l'apprendre : 'Allez dans les carrières disputer à la terre quelques lambeaux sanglants des victimes que vous avez égorgées. Ou, voulez-vous du sang ? Prenez, en voici. Du sang et des cadavres, nous n'avons pas d'autre nourriture 25 à vous offrir.' Vous frémissiez, citoyens ! O ma patrie ! je demande acte, à mon tour, pour te sauver de cette crise déplorable !

Mais non ! ils ne lui ront jamais sur nous, ces jours de deuil. Ils sont lâches, ces assassins. Ils sont 30

lâches, nos petits Marius. Ils savent que s'ils osaient tenter une exécution de leurs complots contre la sureté de la Convention, Paris sortirait enfin de sa torpeur; que tous les départements se réuniraient à Paris pour leur faire expier leurs forfaits dont ils n'ont déjà que trop souillé la plus mémorable des révolutions. Ils le savent, et leur lâcheté sauvera la république de leur rage. Je suis sûr, du moins, que la liberté n'est pas en leur puissance; que, souillée de sang, mais victorieuse, elle trouverait un empire et des défenseurs invincibles dans les départements. Mais la ruine de Paris, la division en gouvernements fédératifs qui en serait le résultat, tous ces désordres plus probables que les guerres civiles dont on nous a menacés, ne méritent-ils pas d'être mis dans la balance où vous pesez la vie de Louis? En tout cas, je déclare, quel que puisse être le décret rendu par la Convention, que je regarderai comme traître à la patrie celui qui ne s'y soumettra pas. Que si en effet l'opinion de consulter le peuple l'emporte et que des séditeux, s'élevant contre ce triomphe de la souveraineté nationale, se mettent en état de rébellion, voilà votre poste: voilà le camp où vous attendrez sans pâlir vos ennemis."

Ce discours parut un moment avoir arraché à la Convention la vie de Louis XVI. Mais le lendemain de ces harangues la liberté n'écoutait plus rien que ses terreurs et ses ressentiments. Les plus sublimes discours ne retentissaient que dans la conscience de quelques hommes calmes. La foule étouffait la raison.

Les Cordeliers, les Jacobins, la commune, les sections redoublèrent d'énergie et se répandirent en imprécations contre les Girondins, qui jetaient la division entre Paris et les départements, et qui, incapables de diriger la république, conspiraient, dans les conciliabules de Roland, la perte des meilleurs patriotes et le rétablissement de la royauté. Le tribunal révolutionnaire lui-même, récemment nommé par la Convention, vint se plaindre à la barre de n'avoir encore ni conspirateurs ni traîtres à juger. On ne tarda pas à lui envoyer en masse les aristocrates, les émigrés, les généraux de l'armée de Dumouriez, coupables, non de sa trahison, mais de sa défaite. Carnot, envoyé à la frontière du Nord, y porta avec lui le génie de l'organisation militaire dont il était doué ; les places fortes furent armées, les garnisons réparées, les approvisionnements préparés, les ateliers d'armes et de canons mis en activité, les généraux nommés à l'acclamation, et l'armée reforma ses lignes en face de l'ennemi qui s'étonnait de retrouver une autre muraille de baïonnettes derrière celle qu'il avait détruite.

Ces nécessités du salut public confondirent en apparence quelques jours les actes, les votes, les discours dans la Convention ; les cœurs paraissaient unanimes, mais ils s'étaient refermés sur des ambitions et sur des haines qui n'attendaient qu'une occasion pour éclater. Depuis le discours de Danton, le parti de Marat, sûr d'un appui si redoutable, devenait de jour en jour plus audacieux.

Cet homme, qui n'était plus rien par lui-même, s'était fait le drapeau de la Montagne ; la Montagne ne pouvait l'abandonner sans paraître faiblir ou transiger devant les Girondins. Marat sentit sa force, il en abusait pour engager sur son nom des luttes nouvelles, où il grandissait aux yeux du peuple de toute l'importance du combat. Idole du bas peuple, agitateur des sections, sûr de la commune, orateur des Cordeliers, il était soutenu de plus par ce club central d'insurrection dont il avait fait le pouvoir exécutif de l'anarchie, et qui siégeait dans la salle de l'Archevêché. Là se réunissaient, à un signe de Marat, pour rédiger des pétitions incendiaires, ou pour attrouper les faubourgs, ces hommes dont la sédition était devenue le métier ; les pétitionnaires des sections ne cessaient de demander à la Convention la mise en accusation des Guadet, des Vergniaud, des Gensonné, des Brissot, des Barbaroux, des Louvet, des Roland.

Pétion dénonça à la Convention une de ces adresses qui provoquait au meurtre d'une partie de la représentation nationale : "Qui mérite mieux l'échafaud que Roland ? disait cette adresse, et cependant il respire. Partout où nous portons nos regards, nous ne voyons que des conspirateurs. Législateurs, effrayez par le supplice ! Montagne de la Convention, sauvez la république ! ou si vous ne vous sentez pas assez forts pour le faire, osez nous le dire avec franchise, nous nous chargerons de le faire." Danton, dépassant toutes les bornes, proposa une mention honorable à cette adresse. *Il s'élança à la tribune,

avec Fabre d'Églantine et plusieurs membres de la Montagne, pour en précipiter Pétion. "Reste, Pétion ! lui crie Duperret ; nous avons des enfants, ils nous vengeront. — Vous êtes des scélérats !" répond Danton. Des cris : "A bas le dictateur !" s'élèvent 5 de la Plaine. Les députés descendent de leurs bancs, se précipitent en deux torrents contraires autour de la tribune. Un Girondin tire un poignard de son fourreau. Un Montagnard met le canon d'un pistolet sur la poitrine de Duperret. Le président se couvre. 10 Pétion continue à commenter l'adresse et à demander vengeance des outrages dirigés contre les membres de la représentation nationale. Des murmures, des éclats de rire l'interrompent à chaque mot. David, l'ami de Robespierre et de Marat, s'avance au milieu de la 15 salle, et défie Pétion du geste et de la voix. Pétion persiste. Il fait rougir la Convention de garder dans son sein un homme auprès duquel personne ne voulait s'asseoir peu de mois avant, et qui aujourd'hui obtenait plus de faveur et de silence que les meil- 20 leurs citoyens ; un homme qui prêche ouvertement le despotisme, qui provoque au pillage, qui demande des têtes, Marat enfin !

Danton succède à Pétion. "Avez-vous le droit, dit-il, d'exiger du peuple plus de sagesse que nous 25 n'en montrons nous-mêmes ? Le peuple n'a-t-il pas le droit de sentir les bouillonnements qui le conduisent au délire patriotique, quand cette tribune semble une arène de gladiateurs ? N'ai-je pas été tout à l'heure assiégé à cette place ? Ne m'a-t-on pas dit que je 30

voulais être dictateur ? Je vais examiner froidement la proposition de Pétion. Moi, je n'y mettrai aucune passion, j'y conserverai mon impassibilité, quels que soient les flots d'indignation qui se pressent dans mon
5 sein. Je sais quel sera le dénoûment de ce grand drame. Le peuple sera le but. Je veux la république ; je prouverai que je marche constamment à ce but. Pétion se plaint qu'on ait demandé sa tête ! et n'a-t-on pas demandé la mienne dans quelques
10 départements ? J'en appelle à Pétion lui-même, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il se trouve dans les orages populaires ; il sait bien, que, lorsqu'un peuple brise la monarchie pour arriver à la république, il dépasse son but par la force de projection qu'il s'est donnée.

15 Que devez-vous répondre au peuple quand il vous dit des vérités sévères ? Vous devez lui répondre en sauvant la république. La constitution sera d'autant plus belle qu'elle sera née dans les orages de la liberté. Ainsi un peuple de l'Antiquité construisait
20 les murs en tenant d'une main la truelle et de l'autre l'épée qui devait le défendre. Que l'on ne vienne donc plus nous apporter des dénonciations exagérées, comme si l'on craignait la mort ! Il vous sied bien de vous élever contre le peuple parce qu'il vous dit
25 des vérités énergiques ! je demande qu'on néglige la motion de Pétion. Si Paris montre de l'indignation, il a bien le droit de reporter la guerre à ceux qui l'ont tant de fois calomnié après les services qu'il a rendus à la patrie."

30 Fonfrède indigné se lève et appuie la motion de

Pétion. “Je ne prends pas, dit-il, quelques hommes pour le peuple. On accuse la majorité de cette assemblée de complicité. Et qui l'accuse ? C'est Dumouriez. Qui veut la dissoudre ? C'est d'Orléans, quand il passe à l'ennemi. Qui l'accuse ? Les royalistes, 5 qui vous redemandent le tyran dont vous avez abattu la tête. Qui l'accuse enfin ? Tous les nobles, tous les prêtres, tous les rois. Ils nous accusent de complicité, parce qu'ils n'osent pas nous accuser d'avoir fondé la république, d'avoir déclaré la guerre à la 10 royauté, d'avoir enfin banni ces Bourbons dont le chef méprisable nous fait ainsi ses adieux : et sans doute il faut marcher droit au but, il faut d'une main repousser l'ennemi et de l'autre fonder une constitution. Citoyens ! ne laissez pas avilir la nation en vous. — 15 Citoyens ! dit à son tour Guadet, la république est perdue si vous souffrez que ces scélérats viennent vous dire impunément que la Convention est corrompue. Robespierre se lève : Ceux qui prétendent, dit-il, que la majorité de la Convention est corrompue 20 sont des insensés ; mais ceux qui nieraient que la Convention puisse être quelque fois égarée par une coalition composée de quelques hommes profondément corrompus seraient des imposteurs. Je vais lever une partie du voile !” 25

A ces mots Vergniaud s'indigne, et demande lui-même que Robespierre soit entendu. “Quoique nous n'ayons pas, dit-il, de discours artificieusement préparé, nous saurons répondre et confondre les scélérats.”

Robespierre accuse Vergniaud et son parti avec la dernière véhémence. Il conclut en demandant leur jugement. La Montagne applaudit les conclusions de ce discours. Vergniaud monte après Robespierre
5 à la tribune, et parvient difficilement à se faire entendre. "J'oserai répondre, dit-il, à Robespierre, qui, par un roman perfide, artificieusement écrit dans le silence du cabinet, et par de froides ironies, vient prodiguer de nouvelles discordes dans le sein de la
10 Convention; j'oserai lui répondre sans méditation. Je n'ai pas comme lui besoin d'art, il suffit de mon âme. Ma voix, qui de cette tribune a porté plus d'une fois la terreur dans ce palais, d'où elle a concouru à précipiter le tyran, la portera aussi dans
15 l'âme des scélérats qui voudraient substituer leur tyrannie à celle de la royauté. En vain on cherche à m'aigrir, je veillerai sur moi. Je ne seconderai pas les projets infâmes de ceux qui s'efforcent de nous faire entr'égorger comme les soldats de Cadmus,
20 pour livrer notre place vacante aux despotes qu'ils nous préparent. Robespierre nous accuse de nous être opposés dans le mois de juillet à la déchéance de Louis Capet? Je réponds que c'est moi qui, le premier à cette tribune, ai parlé de déchéance le
25 3 juillet, et j'ajouterai que peut-être l'énergie de ce discours ne contribua pas peu au renversement du trône. Dans la commission du 21, dont j'étais membre, nous ne voulions ni d'un nouveau roi ni d'un nouveau régent, nous voulions la république,
30 et ce fut moi qui, après avoir présidé toute la nuit

du 9 au 10 août au bruit du tocsin, vins, pendant que Guadet présidait le matin au bruit du canon, proposer la république au nom de l'Assemblée législative. Je le demande, citoyens, est-ce là avoir composé avec la cour ? est-ce à nous qu'elle doit de la reconnaissance, ou bien à ceux qui, par les persécutions qu'ils nous font éprouver, la vengent si bien du mal que nous lui avons fait ? 5

Robespierre nous accuse d'avoir inséré dans le décret de suspension un article portant qu'il serait nommé un gouverneur au prince royal ? Le 17 août je quittai le fauteuil du président, vers neuf heures du matin, pour rédiger en dix minutes le décret de déchéance. Je suppose que les motifs sur lesquels je me fondais pour insérer l'article qu'on me reproche m'aient trompé, peut-être dans les circonstances graves où nous nous trouvions, peut-être au milieu des inquiétudes qui devaient m'agiter pendant le combat, peut-être serais-je excusable de n'avoir pas été infailible. Au moins ne conviendrait-il pas à Robespierre, qui alors s'était prudemment enseveli dans une cave, de me témoigner tant de rigueur pour un moment de faiblesse. Mais quand je rédigeais à la hâte le projet de décret, la victoire flottait incertaine entre le peuple et le château. Cette nomination d'un gouverneur au prince royal, dans le cas de la victoire du tyran, isolait constitutionnellement le fils du père, et livrait ainsi un otage au peuple contre les vengeances de la cour. 10 15 20 25

Robespierre nous accuse d'avoir loué La Fayette 30

et Narbonne ! C'est Guadet et moi qui, malgré les murmures de l'Assemblée législative, avons attaqué La Fayette à cette barre quand il a tenté de faire le petit César.

5 Robespierre nous accuse d'avoir fait déclarer la guerre à l'Autriche ? La question n'était pas de savoir alors si nous aurions la guerre : la guerre nous était déclarée par le fait. Il s'agissait de savoir si nous attendrions paisiblement que nos enne-
10 mies eussent consommé les préparatifs qu'ils faisaient à notre porte pour nous écraser, si nous leur laisserions transporter le théâtre de la guerre sur notre territoire, ou si nous le transporterions sur le leur. Le courage des Français a répondu pour nous à cette
15 accusation.

Nous avons, dit-on, calomnié Paris. Robespierre seul et ses amis calomnient cette ville célèbre. Ma pensée s'est toujours arrêtée avec effroi sur les scènes déplorables qui ont souillé la Révolution ; mais j'ai
20 constamment soutenu qu'elles étaient l'ouvrage non du peuple, mais de quelques scélérats accourus de toutes les parties de la république pour vivre de pillage et de meurtre dans une ville dont l'immensité et les agitations ouvraient la plus grande carrière
25 à leurs crimes. Pour la gloire même du peuple, j'ai demandé qu'ils fussent livrés au glaive des lois. D'autres, au contraire, pour assurer l'impunité des brigands, et leur ménager sans doute de nouveaux massacres et de nouveaux pillages, ont fait l'apologie
30 de leurs excès, et les ont attribués au peuple. Or,

qui est-ce qui calomnie le peuple, ou de l'homme qui le soutient innocent des crimes de quelques brigands étrangers, ou de celui qui s'obstine à imputer au peuple entier l'odieux de ces scènes de sang ? ” “Ce sont des vengeances nationales,” s'écrie Marat. 5

Vergniaud continue sans le regarder. “Nous avons voulu fuir Paris ! nous dit Robespierre, lui qui avait voulu fuir à Marseille. Quant à moi, je déclare que, si l'Assemblée législative sortait de Paris, ce ne pourrait être que comme Thémistocle sortit d'Athènes, 10 c'est à dire avec tous les citoyens, en ne laissant à nos ennemis pour conquête que des cendres et des décombres, et en ne fuyant un moment devant eux que pour mieux creuser leur tombeau.

Robespierre nous accuse d'avoir voté l'appel au 15 peuple. Lui devais-je le sacrifice d'une opinion que je croyais bonne et qui pouvait éviter à la nation une nouvelle guerre, dont je redoutais les calamités ?

Et nous sommes des intrigants et des meneurs ! poursuit Vergniaud ; mais nous a-t-on vu le 10 août 20 proposer de prendre les ministres dans le sein de l'Assemblée législative ? L'occasion était belle pourtant ; nous pouvions croire sans présomption que les choix tomberaient sur quelques-uns d'entre nous ; où sont donc les preuves de cette passion de fortune, de 25 cette soif de pouvoir qu'on nous attribue ? Danton s'est glorifié d'avoir sollicité et obtenu des places pour des hommes qu'il croyait de bons citoyens ; si, ce que j'ignore, quelqu'un de nous a suivi la même règle de conduite, comment pouvait-on lui faire un crime de 30 ce qui n'a pas paru blâmable en Danton ?

Mais nous sommes des modérés, des Feuillants. Nous modérés ! Je ne l'étais pas le 10 août, Robespierre, quand tu étais caché dans ta cave ! Des modérés ! Non, je ne le suis pas dans le sens que
5 je veuille éteindre l'énergie nationale ; je sais que la liberté est toujours active comme la flamme ; qu'elle est inconciliable avec un calme parfait, qui ne convient qu'à des esclaves. Je sais aussi que dans les temps révolutionnaires, il y aurait autant de folie à
10 prétendre calmer à volonté l'effervescence du peuple, qu'à commander aux flots d'être tranquilles quand ils sont battus par les vents. Mais c'est au législateur à prévenir, autant qu'il peut, les désastres de la tempête par de sages conseils, et s'il faut, pour être
15 patriote, se déclarer le protecteur du brigandage et du meurtre, oui ! je suis modéré !

Depuis l'abolition de la royauté, j'ai beaucoup entendu parler de révolutions ; je me suis dit : 'Il n'y en a plus que deux possibles, celle des propriétés, ou
20 la loi agraire, et celle qui nous ramènerait à la royauté.' J'ai pris la ferme résolution de combattre l'une et l'autre ; si c'est être modéré, oui ! Je suis modéré.

J'ai aussi beaucoup entendu parler d'insurrection,
25 et, je l'avoue, j'en ai gémi. Ou l'insurrection a un objet, ou elle n'en a pas. Dans le dernier cas, c'est une convulsion pour le corps politique, qui, ne pouvant faire aucun bien, doit nécessairement lui faire beaucoup de mal. Si l'insurrection a un objet déterminé,
30 miné, que peut-il être si ce n'est d'arracher le pouvoir

à la représentation nationale pour le transporter sur la tête d'un seul citoyen? Dans les deux cas, les hommes qui prêchent l'insurrection conspirent contre la liberté et la république; et s'il faut ou les approuver pour être patriote, ou être modéré en les combattant, je suis modéré! Quand la statue de la liberté est sur le trône, l'insurrection ne peut être provoquée que par les amis de la royauté. 5

J'ai voulu aussi des mesures terribles, mais contre les seuls ennemis de la patrie; des punitions et non 10 des proscriptions. Quelques hommes ont paru faire consister leur patriotisme à tourmenter, à faire verser des larmes; j'aurais voulu que le patriotisme ne fît que des heureux. On cherche à consommer la Révolution par la terreur, j'aurais voulu la consommer par 15 l'amour. Enfin je n'ai pas pensé que, semblables aux prêtres et aux farouches ministres de l'inquisition, qui ne parlent de leur Dieu de miséricorde qu'à la lueur des bûchers, nous dussions parler de la liberté aux milieu des poignards et des bourreaux. Ah! 20 qu'on nous rende grâce de notre modération! si nous avions accepté le combat qu'on ne cesse de nous présenter ici, je le déclare à mes accusateurs, de quelque soupçon dont on nous environne, de quelques calomnies dont on veuille nous flétrir, nos noms sont encore 25 plus estimés que les leurs, et l'on aurait vu accourir de tous les départements des hommes également redoutables à l'anarchie et aux tyrans. Nos accusateurs et nous, nous serions déjà consumés par le feu de la guerre civile!" 30

Après avoir ainsi répondu à tous les chefs de l'accusation de Robespierre, Vergniaud examinant la pétition de Pétion, poursuit ainsi :

“ Vous avez ordonné par votre décret que les coupables du 10 mars seraient renvoyés devant le tribunal révolutionnaire ; le crime est avéré. Quelles têtes sont tombées ? Aucune. Quel complice a été arrêté ? Aucun. Vous avez ordonné qu'un des coupables serait remis en liberté pour être entendu comme témoin ; c'est à peu près comme si à Rome le sénat eût décrété que Lentulus pourrait servir de témoin dans la conspiration de Catilina. Vous avez mandé à votre barre des membres du comité central d'insurrection. Ont-ils obéi ? sont-ils venus ? Qui êtes-vous donc ? Dans la pétition de la Halle aux blés, on verse à pleines coupes l'opprobre sur la Convention nationale ; ce n'est pas une pétition que l'on vient vous soumettre, ce sont des ordres qu'on vient vous dicter : l'on vous propose insolemment l'ordre du jour. Citoyens ! si vous n'étiez que de simples individus, je vous dirais : ‘ Êtes-vous des lâches ? eh bien, abandonnez-vous au hasard des événements, attendez avec stupeur que l'on vous chasse ou que l'on vous égorge, et déclarez que vous serez les esclaves du premier brigand qui voudra vous enchaîner ! ’ Vous cherchez des complices de Dumouriez, les voilà ! les voilà ! ce sont eux qui ont formé le comité central d'insurrection, ce sont eux qui ont provoqué la criminelle adresse signée par quelques scélérats intrigants au nom de la section de la Halle aux blés : tous ces

hommes veulent, comme Dumouriez, l'anéantissement de la Convention; tous ces hommes, comme Dumouriez, veulent un roi, et c'est nous qu'on appelle les complices de Dumouriez! On a donc oublié que nous avons sans cesse dénoncé la faction d'Orléans! Nous, 5 les complices de Dumouriez! On a donc oublié qu'au milieu des orages d'une séance de huit heures nous fîmes rendre le décret qui bannissait tous les Bourbons de la république!

J'ai répondu à tout, j'ai confondu Robespierre, j'at- 10 tendrai tranquillement que la nation prononce entre moi et mes ennemis! Citoyens, je termine cette discussion aussi douloureuse pour mon âme que fatale pour la chose publique; je pensais que la trahison de Dumouriez produirait une crise heureuse en nous 15 ralliant tous par le sentiment d'un danger commun; je pensais qu'au lieu de nous acharner à nous perdre les uns les autres, nous ne nous occuperions que de sauver la patrie. Par quelle fatalité des représentants du peuple ne cessent-ils de faire de cette en- 20 ceinte le foyer de leurs calomnies et de leurs passions? Vous savez si j'ai dévoré en silence les amertumes dont on m'abreuve depuis six mois, si j'ai su sacrifier à ma patrie les plus justes ressentiments! Vous savez si, sous peine de lâcheté, sous peine de m'avouer 25 coupable, sous peine de compromettre le peu de bien qu'il m'est encore permis d'espérer de faire, j'ai pu me dispenser de mettre dans tout leur jour la perfidie et les impostures de Robespierre! Puisse cette journée être la dernière que nous perdions en scandaleux 30 débats!"

MIGNET.

CHUTE DE ROBESPIERRE.

PENDANT les deux premiers mois après la chute de la Commune et du parti Danton, les décemvirs, qui n'étaient pas encore divisés, travaillèrent à affermir leur domination. Leurs commissaires contenaient les
5 départements, et les armées de la République étaient victorieuses sur toutes les frontières. Les Comités profitèrent de ce moment de sécurité et d'union pour jeter le fondement des nouveaux usages et des nouvelles institutions. Il ne faut jamais oublier qu'en
10 révolution les hommes sont mus par deux penchants : l'amour de leurs idées et le goût du commandement. Les membres du Comité, au commencement, s'entendirent pour le triomphe de leurs idées démocratiques ; à la fin ils se combattirent pour la possession du
15 pouvoir.

Billaud-Varennes présenta la théorie du Gouvernement populaire et les moyens de subordonner toujours l'armée à la nation. Robespierre prononça un discours sur les idées morales et les solennités qui
20 convenaient à une république ; il fit dédier des fêtes décadaires à *l'Être suprême*, à *la Vérité*, à *la Justice*, à *la Pudeur*, à *l'Amitié*, à *la Frugalité*, à *la bonne Foi*, à *la Gloire* et à *l'Immortalité*, au *Malheur*, etc., enfin

à toutes les vertus morales et républicaines. Il prépara de cette manière à l'établissement du nouveau culte de l'*Être suprême*. . . .

Robespierre, qui passait pour le fondateur de cette démocratie morale, parvint alors au plus haut degré 5 d'élévation et de puissance. Il devint l'objet de la flatterie générale de son parti : il fut *le grand homme* de la République. On ne parla que *de sa vertu, de son génie, de son éloquence*. Deux circonstances contribuèrent encore à accroître son importance. Le 10 3 prairial, un homme obscur, mais intrépide, nommé L'Admiral, voulut délivrer la France de Robespierre et de Collot-d'Herbois. Il attendit inutilement Robespierre toute la journée, et le soir il se décida à frapper Collot. Il tira sur lui deux coups de pistolet ; 15 mais il le manqua.

Le lendemain, une jeune fille, nommée Cécile Renaud, se présenta chez Robespierre et demanda avec instance à lui parler. Comme il était sorti et qu'elle insistait cependant pour être admise, on l'ar- 20 rêta. Elle avait un petit paquet, et l'on trouva sur elle deux couteaux. "Quel motif, lui demanda-t-on, vous a amenée chez Robespierre ? — Je voulais lui parler. — De quelle affaire ? — C'est selon que je l'aurais trouvé. — Connaissez-vous le citoyen Robespierre ? 25 — Non, puisque je cherchais à le connaître, et j'ai été chez lui pour voir comment était fait un tyran. — Quel usage vous proposiez-vous de faire de vos deux couteaux ? — Aucun, n'ayant intention de faire mal à personne. — Et votre paquet ? — Il contenait du 30

linge pour changer où l'on va me conduire. — Où ? — En prison et de là à la guillotine." La malheureuse jeune fille y fut conduite, et sa famille même fut enveloppée dans sa perte.

5 Robespierre reçut les marques de la plus enivrante adulation. Aux Jacobins et dans la Convention, on attribua son salut au *bon génie de la République* et à *l'Etre suprême*, dont il avait fait décréter l'existence le 18 floréal. La célébration du nouveau culte avait
10 été fixée pour le 20 prairial dans toute l'étendue de la France. Le 16, Robespierre fut nommé président de la Convention à l'unanimité, pour qu'il servît de pontife à cette fête. Il parut, dans cette cérémonie, à la tête de l'Assemblée, la figure rayonnante de con-
15 fiance et de joie, ce qui ne lui était pas ordinaire. Il marchait à quinze pas en avant de ces collègues, seul, dans un costume brillant, tenant des fleurs et des épis à la main, et l'objet de l'attention générale.

Chacun s'attendait ce jour-là à quelque chose ; les
20 ennemis de Robespierre à des tentatives d'usurpation, les partis persécutés à un régime désormais plus doux. Il trompa l'attente de tout le monde ; il harangua le peuple en grand prêtre, et il finit son discours, dans lequel on cherchait l'espérance d'un meilleur avenir,
25 par ces décourageantes paroles : "*Peuple, livrons-nous aujourd'hui aux transports d'une pure allégresse ! Demain nous combattons encore les vices et les tyrans.*"

Deux jours après, le 22 prairial, Couthon vint présenter à la Convention une nouvelle loi. Le tribunal
30 révolutionnaire avait frappé docilement tous ceux qui

lui avaient été désignés : royalistes, constitutionnels, Girondins, anarchistes, Montagnards, avaient également été envoyés à la mort. Mais il n'allait pas assez vite au gré des exterminateurs systématiques, qui voulaient, à tout prix et promptement, se débar- 5 rasser de leurs prisonniers.

On observait encore quelques formes ; on les supprima. "Toute lenteur, dit Couthou, est un crime, toute formalité indulgente est un danger public ; le délai pour punir les ennemis de la patrie ne doit être 10 que le temps de les reconnaître." Les accusés avaient des défenseurs ; ils n'en eurent plus. *La loi donne pour défenseurs aux patriotes calomniés des jurés patriotes ; elle n'en accorde point aux conspirateurs.* On les jugeait individuellement ; on les jugea en masse. Il 15 y avait quelque précision dans les délits, même révolutionnaires ; on déclara coupables *tous les ennemis du peuple*, et ennemis du peuple *tous ceux qui cherchaient à anéantir la liberté soit par la force, soit par la ruse.* Les jurés avaient pour règle de leur détermination la loi ; ils *n'eurent plus que leur conscience.* 20

Un seul tribunal, Fouquier-Tinville et quelques jurés ne pouvaient plus suffire au surcroît de victimes que présageait la nouvelle loi ; on distribua le tribunal en quatre sections, on augmenta les juges et les 25 jurés, et l'on donna à l'accusateur public quatre substituts pour lui servir d'auxiliaires. Enfin, les députés du peuple ne pouvaient être traduits en jugement que par le décret de la Convention ; on rédigea la loi de manière qu'ils pussent l'être par 30

l'ordre seul des Comités. La loi des suspects amena celle de prairial.

Dès que Couthon eut fait son rapport, il y eut dans l'Assemblée un murmure d'étonnement et de crainte.
5 "Si cette loi passe, s'écria Ruamps, il ne nous reste plus qu'à nous brûler la cervelle. Je demande l'ajournement." L'ajournement fut appuyé; mais Robespierre monta à la tribune. "Depuis longtemps, dit-il, la Convention nationale discute et décrète sur-le-
10 champ, parce que depuis longtemps elle n'est plus asservie à l'empire des factions. Je demande que, sans s'arrêter à la proposition de l'ajournement, la Convention discute jusqu'à huit heures du soir, s'il le faut, le projet de loi qui lui est soumis."

15 Aussitôt la discussion s'ouvrit et en trente minutes, après une seconde lecture, le décret fut adopté. Mais le lendemain quelques membres, plus effrayés encore de la loi que du Comité, revinrent sur la délibération de la veille. Les Montagnards, amis de
20 Danton, qui craignaient pour eux la disposition nouvelle qui laissait les représentants à la merci des décemvirs, proposèrent à la Convention de pourvoir à la sûreté de ses membres. Bourdon de l'Oise le premier prit la parole dans ce but; il fut soutenu.
25 Merlin, par un *considérant* adroit, rétablit l'ancienne sauvegarde des conventionnels, et l'Assemblée adopta le considérant de Merlin.

Peu à peu des objections furent faites au décret, le courage des Montagnards augmenta, la discussion
30 devint très vive. Couthon attaqua les Montagnards.

“Qu'ils sachent, lui répondit Bourdon de l'Oise, qu'ils sachent, les membres du Comité, que s'ils sont patriotes, nous le sommes comme eux ! Qu'ils sachent que je ne répondrai pas avec aigreur aux reproches qu'ils m'ont adressés ! J'estime Couthon, j'estime le Comité ; mais j'estime aussi l'inébranlable Montagne, qui a sauvé la liberté !”

Robespierre, surpris de cette résistance inaccoutumée, s'élança alors à la tribune. “La Convention, dit-il, la Montagne, le Comité, c'est la même chose ! Tout représentant du peuple qui aime sincèrement la liberté, tout représentant du peuple qui est déterminé à mourir pour la patrie est de la Montagne ! Ce serait outrager la patrie, ce serait assassiner le peuple que de souffrir que quelques intrigants, plus méprisables que les autres parce qu'ils sont plus hypocrites, s'efforçassent d'entraîner une portion de cette Montagne et de s'y faire les chefs d'un parti ! — Jamais, dit Bourdon, il n'est entré dans mon intention de me faire chef de parti. — Ce serait, continua Robespierre, l'excès de l'opprobre que quelques-uns de nos collègues, égarés par la calomnie sur nos intentions et sur le but de nos travaux. . . . — Je demande qu'on prouve ce qu'on avance, reprit Bourdon : on vient de dire assez clairement que je suis un scélérat. — Je n'ai pas nommé Bourdon. Malheur à qui se nomme lui-même ! Oui, la Montagne est pure ; elle est sublime, et les intrigants ne sont pas de la Montagne ! — Nommez-les. — Je les nommerai quand il le faudra.”

Les menaces, le ton impérieux de Robespierre, l'appui des autres décemvirs, la crainte qui gagnait de proche en proche, firent tout rentrer dans le silence. Le *considérant* de Merlin fut révoqué comme
5 injurieux au Comité de salut public, et la loi passa en entier. Ce fut depuis lors que les *fournées* eurent lieu, et qu'on envoyait chaque jour jusqu'à cinquante condamnés à la mort. Cette terreur dans la terreur dura près de deux mois.

10 Mais la fin de ce régime approchait. Les séances de prairial furent pour les membres des Comités le dernier terme de l'union. Depuis quelque temps, de sourdes dissensions existaient entre eux. Ils avaient marché d'accord tant qu'ils avaient eu à combattre
15 ensemble; mais il n'en fut plus ainsi au moment où ils se trouvèrent seuls dans l'arène avec l'habitude de la lutte et le besoin de la domination. D'ailleurs leurs opinions n'étaient pas entièrement les mêmes; le parti démocratique s'était divisé par la chute de
20 l'ancienne Commune; Billaud-Varennès, Collot-d'Herbois et les principaux membres du Comité de sûreté générale tenaient à cette faction renversée et préféraient le culte de la *Raison* à celui de l'*Être suprême*. Ils se montraient aussi jaloux de la renommée et
25 inquiets de la puissance de Robespierre, qui, à son tour, était irrité de leur secrète désapprobation et des obstacles qu'ils opposaient à sa volonté. Ce dernier conçut à cette époque le dessein d'abattre les membres les plus entreprenants de la Montagne et ses rivaux
30 du Comité.

Robespierre disposait d'une force prodigieuse ; le bas peuple, qui voyait la révolution dans sa personne, le soutenait comme le représentant de ses doctrines et de ses intérêts ; la force armée de Paris, commandée par Henriot, était à ses ordres. Il régnait aux Jacobins, qu'il composait et qu'il épurait à son gré ; toutes les places importantes étaient occupées par ses créatures ; il avait formé lui-même le tribunal révolutionnaire et la nouvelle Commune en remplaçant le procureur général Chaumette par l'agent national Payan, le maire Pache par le maire Fleuriot. Mais quel était son but en accordant les fonctions qui donnaient le plus d'influence à des hommes nouveaux et en se séparant des comités ? aspirait-il à la dictature ? voulait-il seulement parvenir à sa démocratie *de vertu* par la ruine de ce qui restait de Montagnards *immoraux* et de *factieux* du Comité ?

Mais, tout en proscrivant les chefs, Robespierre avait soigneusement protégé les masses. Il avait défendu les *soixante-treize* détenus contre les dénonciations des Jacobins et la haine des comités ; il s'était mis à la tête de la nouvelle Commune ; il n'avait plus d'opposition à craindre pour ses projets, quels qu'ils fussent, que de la part d'un petit nombre de Montagnards et du gouvernement conventionnel. C'est contre ce double obstacle qu'il dirigea ses efforts dans les derniers moments de sa carrière. . . .

Les comités combattirent Robespierre à leur façon. Ils travaillèrent sourdement à sa chute en l'accusant de tyrannie ; ils faisaient considérer l'établissement

de son culte comme le présage de son usurpation ; ils rappelaient son attitude orgueilleuse dans la journée du 20 prairial, la distance où il s'était placé de la Convention nationale elle-même. Entre eux, ils l'appelaient *Pisistrate*, et ce nom passait déjà de bouche en bouche.

Naturellement triste, soupçonneux, craintif, il devint plus sombre et plus défiant. Il ne sortait plus qu'accompagné de plusieurs Jacobins armés de bâtons, qu'on appelait ses gardes du corps. Bientôt dans la société populaire, il commença ses dénonciations : "*Il faut, dit-il, chasser de la Convention tous les hommes corrompus.*" C'était désigner les amis de Danton. Robespierre les faisait surveiller avec la plus minutieuse inquiétude. Chaque jour, des espions attachés à leurs pas suivaient tous leurs mouvements, l'instruisaient de leurs démarches, de leurs fréquentations et de leurs paroles.

Robespierre était très redoutable, soit en raison de sa puissance, soit en raison de sa haine et de ses projets ; c'était lui qui devait commencer le combat. Billaud, Saint-Just et les comités avaient opéré la ruine de la Commune et l'affaiblissement de la Montagne. Robespierre restait seul aujourd'hui. Ne pouvant pas s'aider du gouvernement, puisqu'il se déclarait contre les comités, il eut recours au bas peuple et aux Jacobins.

Le 15 messidor, trois semaines après la loi de prairial et vingt-quatre jours avant le 9 thermidor, la résolution était déjà prise ; à cette époque et sous

cette date, Henriot écrivit au maire : “ Camarade, tu seras content de moi et de la manière dont je m’y prendrai ; va, les hommes qui aiment la patrie s’entendent facilement pour faire tourner tous leurs pas au profit de la chose publique. J’aurais voulu et je 5 voudrais que le *secret de l’opération* fût dans nos deux têtes ; les méchants n’en sauraient rien. Salut et fraternité.”

Saint-Just était en mission auprès de l’armée du Nord ; Robespierre le rappela en toute hâte. En 10 attendant son retour, il prépara les esprits aux Jacobins. Dans la séance du 3 thermidor, il se plaignit de la conduite des comités et de la *persécution des patriotes*, qu’il jura de défendre. “ Il ne faut plus, dit-il, qu’il reste aucune trace de faction ou de crime 15 en quelque lieu que ce soit. Quelques scélérats déshonorent la Convention ; mais sans doute elle ne se laissera pas opprimer par eux.” Il engagea ensuite ses collègues les Jacobins à présenter *leurs réflexions* à l’Assemblée nationale. 20

Le 4, il reçut une députation du département de l’Aisne, qui vint se plaindre à lui des opérations du gouvernement, auxquelles il était étranger depuis plus d’un mois. “ La Convention, lui répondit Robespierre, dans la situation où elle est, gangrenée par la 25 corruption et hors d’état de s’y soustraire, ne peut plus sauver la République ; toutes deux périront. La proscription des patriotes est à l’ordre du jour. Pour moi, j’ai mis un pied dans la tombe ; dans peu de jours j’y mettrai l’autre. Le reste est entre les 30

mains de la Providence.” Il était un peu malade à cette époque, et il exagérait à dessein son découragement, ses craintes et les dangers de la République, pour enflammer les patriotes et rattacher la destinée
5 de la Révolution à la sienne.

Sur ces entrefaites, Saint-Just arriva de l’armée. Il fut instruit par Robespierre de l’état des choses. Il se présenta aux comités, dont les membres le reçurent d’une manière froide; toutes les fois qu’il y
10 entra, ils cessèrent de délibérer. Saint-Just, qui, à leur silence, à quelques mots échappés, à l’embarras ou à l’inimitié de leurs visages, comprit qu’il ne fallait pas perdre de temps, pressa Robespierre d’agir. Sa maxime était de frapper fort et vite. *Osez*, disait-
15 il, *voilà tout le secret des révolutions*. Mais il voulait déterminer Robespierre à un coup d’audace qui n’était pas possible, en l’engageant à atteindre ses ennemis sans les prévenir. La force dont il disposait était
20 une force révolutionnaire et d’opinion, et non pas une force organisée. Il fallait qu’il s’aidât de la Convention ou de la Commune, qu’il employât l’autorité légale du gouvernement ou le moyen extraordinaire de l’insurrection.

Tels étaient les usages, et tels devaient être les
25 coups d’État. On ne pouvait même recourir à l’insurrection qu’après avoir essuyé le refus de l’Assemblée, sinon le prétexte manquait au soulèvement. Robespierre fut donc contraint de livrer d’abord l’attaque dans la Convention elle-même. Il espéra
30 tout obtenir d’elle par son ascendant, ou si, contre

son ordinaire, elle résistait, il compta que le peuple, provoqué par la Commune, s'insurgerait le 9 thermidor contre les pros crits de la Montagne et le Comité de salut public. . . .

Le 8 thermidor, il arrive de bonne heure à la Con- 5
vention. Il monte à la tribune et dénonce les comités
dans un discours fort étudié. "Je viens défendre de-
vant vous, dit-il, votre autorité outragée et la liberté
violée. Je me défendrai aussi moi-même, vous n'en
serez point surpris; vous ne ressemblez point aux 10
tyrans que vous combattez. Les cris de l'innocence
outragée n'importunent point votre oreille, et vous
n'ignorez pas que cette cause ne vous est point
étrangère."

Après ce début, il se plaint de ses calomniateurs; 15
il attaque ceux qui veulent perdre la République par
les excès ou par la modération, ceux qui persécutent
les citoyens pacifiques, et il désigne par là les comi-
tés; ceux qui persécutent les vrais patriotes, et il
désigne par là les Montagnards. Il s'associe aux des- 20
seins, à la conduite passée et à l'esprit de la Con-
vention. Il ajoute que ses ennemis sont les siens.
"Eh! que suis-je pour mériter les persécutions, si
elles n'entraient dans le système général de leur con-
spiration contre la Convention nationale? N'avez- 25
vous pas remarqué que, pour vous isoler de la nation,
ils ont publié que vous étiez des dictateurs régnant
par la terreur et désavoués par le vœu tacite des
Français? Pour moi, quelle est la faction à qui
j'appartiens? c'est vous-mêmes. Quelle est cette fac- 30

tion qui, depuis le commencement de la révolution, a terrassé les factions et fait disparaître tant de traîtres accrédités? c'est vous, c'est le peuple, ce sont les principes. Voilà la faction à laquelle je
5 suis voué et contre laquelle tous les crimes sont ligués. . . . Voilà au moins six semaines que l'impuissance de faire le bien et d'arrêter le mal m'a forcé à abandonner absolument mes fonctions de membre du Comité de salut public. Le patriotisme
10 a-t-il été plus protégé? les factions plus timides? la patrie plus heureuse? Mon influence s'est bornée dans tous les temps à plaider la cause de la patrie devant la représentation nationale et au tribunal de la raison publique."

15 Après avoir cherché à confondre sa cause avec celle de la Convention, Robespierre excite la Convention contre les comités par l'idée de son indépendance. "Représentants du peuple, il est temps de reprendre la fierté et la hauteur de caractère qui vous convient.
20 Vous n'êtes pas faits pour être régis, mais pour régir les dépositaires de votre confiance."

En même temps qu'il tente de gagner l'Assemblée par le rétablissement de son pouvoir et la fin de sa servitude, il s'adresse aux hommes modérés en leur
25 rappelant qu'ils lui doivent le salut des soixante-treize et en leur faisant espérer le retour de l'ordre, de la justice et de la clémence. Il parle de changer le système dévorant et tracassier des finances, d'adoucir le gouvernement révolutionnaire, de guider son
30 action et de punir ses agents prévaricateurs.

Enfin il invoque le peuple, il parle de ses besoins, de sa puissance, et après avoir rappelé tout ce qui peut agir sur la Convention, et l'intérêt, et l'espérance, et la peur : "Disons donc, ajoute-t-il, qu'il existe une conspiration contre la liberté publique ; 5 qu'elle doit sa force à une coalition criminelle qui intrigue au sein même de la Convention ; que cette coalition a des complices dans le Comité de sûreté générale ; que les ennemis de la république ont opposé ce comité au Comité de salut public, et constitué 10 ainsi deux gouvernements ; que des membres du Comité de salut public entrent dans ce complot ; que la coalition ainsi formée cherche à perdre les patriotes et la patrie. Quel est le remède à ce mal ? Punir 15 les traîtres, renouveler les bureaux du Comité de sûreté générale, épurer ce comité et le subordonner au Comité de salut public ; épurer le Comité de salut public lui-même ; constituer l'unité du gouvernement sous l'autorité suprême de la Convention ; écraser 20 ainsi toutes les factions du poids de l'autorité nationale, pour élever sur leurs ruines la puissance de la justice et de la liberté."

Pas un murmure, pas un applaudissement, n'accueillirent cette déclaration de guerre. Le silence avec lequel Robespierre avait été écouté se prolongea 25 longtemps encore après qu'il eut fini. De toutes parts, dans l'Assemblée incertaine, on se regardait avec inquiétude. Enfin Lecointre de Versailles prit la parole et proposa l'impression du discours. Cette demande fut le signal de l'agitation, des débats, de la 30

résistance. Bourdon de l'Oise s'opposa à l'impression comme dangereuse; il fut applaudi. Mais Barrère, selon sa coutume équivoque, ayant soutenu que tous les discours devaient être publiés, et Couthon ayant
5 demandé son envoi à toutes les communes de la république, la Convention, intimidée par le concert apparent des deux factions opposées, décréta et l'impression et l'envoi.

Les membres des deux comités attaqués, qui jusque-
10 là avaient gardé le silence, voyant la Montagne repoussée et la majorité chancelante, sentirent qu'il était temps de parler. Vadier combattit le premier le discours de Robespierre et Robespierre lui-même. Cambon alla plus loin: "Il est temps de dire la vérité
15 tout entière, s'écria-t-il; un seul homme paralysait la volonté de la Convention nationale; cet homme, c'est Robespierre. — Il faut arracher le masque, ajouta Billaud-Varennes, sur quelque visage qu'il se trouve; j'aime mieux que mon cadavre serve de trône
20 à un ambitieux que de devenir par mon silence complice de ses forfaits."

Panis, Bentabole, Charlier, Thirion, Amar, l'attaquèrent à leur tour. Fréron proposa à la Convention de briser le joug funeste des comités. "Le moment
25 est venu, dit-il, de ressusciter la liberté des opinions. Je demande que l'Assemblée rapporte le décret qui accorde aux comités le droit de faire arrêter des représentants du peuple. Quel est celui qui peut parler librement lorsqu'il craint d'être arrêté?"
30 Quelques applaudissements se firent entendre; mais

le moment de l'affranchissement entier de la Convention n'était pas encore venu ; c'était derrière les comités qu'il fallait combattre Robespierre, afin de renverser plus facilement ensuite les comités. Aussi la demande de Fréron fut repoussée. "Celui que la 5 crainte empêche de dire son avis, dit en le regardant Billaud-Varennes, n'est pas digne du titre de représentant du peuple."

On ramena l'attention sur Robespierre. Le décret qui ordonnait l'impression fut rapporté, et la Conven- 10 tion renvoya le discours à l'examen des comités. Robespierre, qui avait été surpris de cette fougueuse résistance, dit alors : "Quoi ! j'ai le courage de déposer dans le sein de la Convention des vérités que je crois nécessaires au salut de la patrie, et l'on renvoie 15 mon discours à l'examen des membres que j'accuse !" Il sortit un peu découragé, mais espérant ramener l'Assemblée, qui s'était montrée flottante, ou bien la soumettre avec les conjurés des Jacobins et de la Commune. 20

Il se rendit le soir à la Société populaire. Il y fut reçu avec enthousiasme. Il lut le discours que l'Assemblée venait de condamner, et les Jacobins le couvrirent d'applaudissements. Il leur fit alors le récit des attaques qui avaient été dirigées contre lui, et leur 25 dit pour les exciter davantage : "Je suis prêt, s'il le faut, à boire la coupe de Socrate. — Robespierre, s'écria un député, je la boirai avec toi ! — Les ennemis de Robespierre, ajoute-t-on de toutes parts, sont ceux de la patrie ; qu'il les nomme, ils auront cessé 30

de vivre!" Pendant toute cette nuit Robespierre disposa ses partisans pour la journée du lendemain. Il fut convenu qu'ils s'assembleraient à la Commune et aux Jacobins, afin d'être prêts à tout événement, pendant qu'il se rendrait avec ses amis au sein de l'Assemblée.

Les comités s'étaient réunis de leur côté et avaient délibéré toute la nuit. Saint-Just avait paru au milieu d'eux. Ses collègues essayèrent de le détacher du triumvirat; ils le chargèrent de faire un rapport sur l'événement de la veille et de le leur soumettre. Mais, au lieu d'un rapport, il dressa un acte d'accusation, qu'il ne voulut pas leur communiquer, et leur dit en les quittant: "Vous avez flétri mon cœur; je vais l'ouvrir à la Convention." Les comités mirent tout leur espoir dans le courage de l'Assemblée et dans l'union des partis.

Les Montagnards n'avaient rien oublié pour amener ce salubre concert. Ils s'étaient adressés aux membres les plus influents de la droite et du Marais. Ils avaient conjuré Boissy d'Anglas et Durand de Maillane, qui étaient à leur tête, de se joindre à eux contre Robespierre. Ceux-ci hésitèrent d'abord: ils étaient si effrayés de la puissance de Robespierre, si pleins de ressentiments contre la Montagne, qu'ils renvoyèrent deux fois les Dantonistes sans les écouter. Enfin les Dantonistes revinrent une troisième fois à la charge, et alors la droite et la plaine s'engagèrent à les soutenir. De part et d'autre, il y avait donc conjuration. Tous les partis de l'Assemblée

étaient unis contre Robespierre, tous les complices des triumvirs étaient prêts à se déclarer contre la Convention. C'est dans cet état que s'ouvrit la séance du 9 thermidor.

Les membres de l'Assemblée s'y rendirent plus tôt 5 qu'à l'ordinaire. Vers onze heures et demie, ils se promenaient dans les couloirs, s'encourageant les uns les autres. Le Montagnard Bourdon de l'Oise aborde le modéré Durand de Maillane, lui presse la main et lui dit : "Oh ! les braves gens que les gens de la 10 droite !" — Rovère et Tallien s'approchent aussi et joignent leurs félicitations à celles de Bourdon. A midi ils voient, de la porte de la salle, Saint-Just monter à la tribune. *C'est le moment*, dit Tallien, et ils entrent dans la salle. Robespierre occupe un 15 siège en face de la tribune, sans doute pour intimider ses adversaires de ses regards.

Saint-Just commence. "Je ne suis, dit-il, d'aucune faction ; je les combattrai toutes. Le cours des choses a voulu que cette tribune fût peut-être la roche tar- 20 péienne pour celui qui viendrait vous dire que des membres du gouvernement ont quitté la route de la sagesse !" Aussitôt Tallien interrompt violemment Saint-Just et s'écrie : "Aucun bon citoyen ne peut retenir ses larmes sur le sort malheureux auquel la 25 chose publique est abandonnée. Partout on ne voit que division. Hier un membre du gouvernement s'en est isolé pour l'accuser. Aujourd'hui un autre fait la même chose. On veut encore s'attaquer, aggraver les maux de la patrie, la précipiter dans l'abîme. 30

Je demande que le rideau soit entièrement déchiré !”
Il le faut ! il le faut ! s’écrie-t-on de toutes parts.

Billaud-Varennes prit alors la parole de sa place.
“Hier, dit-il, la société des Jacobins était remplie
5 d’hommes apostés, puisque aucun n’avait de carte ;
hier on a développé dans cette société l’intention
d’égorger la Convention nationale ; hier j’ai vu des
hommes qui vomissaient les infamies les plus atroces
contre ceux qui n’ont jamais dévié de la révolution.
10 Je vois sur la Montagne un de ces hommes qui mena-
çaient les représentants du peuple ; le voilà ! . . .”
Qu’on l’arrête ! Qu’on l’arrête ! s’écria-t-on. Les huis-
siers s’en emparèrent aussitôt et le conduisirent au
Comité de sûreté générale. “Le moment de dire la
15 vérité, poursuit Billaud, est arrivé. L’assemblée
jugerait mal les événements et la position dans la-
quelle elle se trouve, si elle se dissimulait qu’elle est
entre deux égorgements. Elle périra, si elle est
faible.” *Non, non, elle ne périra pas !* répondent tous
20 les membres en se levant. Ils jurent de sauver la
République ; les tribunes applaudissent et crient :
Vive la Convention nationale !

Un ami de Robespierre, Lebas, demande la parole
pour défendre les triumvirs ; on la lui refuse, et Bil-
25 laud continue. Il avertit la Convention de ses dan-
gers ; il attaque Robespierre, désigne ses complices,
dénonce sa conduite et ses plans de dictature. Tous
les regards sont tournés sur lui. Il les soutient long-
temps dans une attitude ferme ; mais enfin il ne peut
30 plus se contenir, et il s’élance à la tribune. Aussitôt

le cri de : *A bas le tyran !* se fait entendre et l'empêche de parler.

“Je demandais tout à l'heure, dit alors Tallien, qu'on déchirât le voile. J'aperçois avec plaisir qu'il l'est entièrement; les conspirateurs sont démasqués, 5 ils seront bientôt anéantis, et la liberté triomphera ! J'ai vu hier la séance des Jacobins ; j'ai frémé pour la patrie ! J'ai vu se former l'armée du nouveau Cromwell, et je me suis armé d'un poignard pour lui percer le sein, si la Convention nationale n'avait pas la force 10 de le décréter d'accusation !” Il sort son poignard, l'agite devant la Convention indignée, demande avant tout l'arrestation de Henriot, la permanence de l'Assemblée et obtient l'une et l'autre au milieu des cris de : *Vive la République !* Billaud fait décréter aussi 15 d'arrestation trois des plus audacieux complices de Robespierre, Dumas, Boulanger, Dufrèse. Barrère fait placer la Convention sous la garde des sections armées ; il rédige une proclamation qui doit être adressée au peuple. Chacun propose une mesure de 20 précaution. Vadier détourne un moment l'attention de l'assemblée des dangers qui la menacent pour la porter de nouveau sur l'affaire de Catherine Théot. “Ne détournons pas la question de son véritable point, dit Tallien. — Je saurai l'y ramener, crie Robes- 25 pierre. — Occupons-nous du tyran,” réplique Tallien, et il l'attaque de nouveau plus vivement encore.

Robespierre, qui avait plusieurs fois essayé de parler, qui montait et descendait l'escalier de la tribune, dont la voix était toujours couverte par les cris 30

à bas le tyran ! et par la sonnette que le président Thuriot agitait sans interruption, Robespierre fait un dernier effort dans un moment de silence. “Pour la dernière fois, crie-t-il, me donneras-tu la parole, pré-
5 sident d’assassins ?” Mais Thuriot continue d’agiter sa sonnette. Robespierre, après avoir tourné ses regards vers les tribunes, qui restent immobiles, se dirige vers la droite. “Hommes purs, hommes vertueux, leur dit-il, c’est à vous que j’ai recours ; accor-
10 dez-moi la parole, que les assassins me refusent.” Point de réponse et le plus grand silence.

Alors abattu, il retourne à sa place et tombe sur son siège épuisé de fatigue et de colère. Sa bouche écume, sa voix s’épaissit. “Malheureux,” lui dit
15 un Montagnard, “le sang de Danton t’étouffe !” On demande son arrestation. Elle est appuyée de toutes parts. Robespierre jeune se lève. “Je suis aussi coupable que mon frère, dit-il ; je partage ses vertus, je veux partager son sort. — Je ne veux pas m’asso-
20 cier à l’opprobre de ce décret, ajoute Lebas, je demande mon arrestation.” L’Assemblée décrète à l’unanimité l’arrestation des deux Robespierre, de Couthon, de Lebas et de Saint-Just. Ce dernier, après être longtemps resté à la tribune maître de sa figure,
25 était descendu à sa place avec calme ; il y avait soutenu ce long orage sans en paraître troublé. Les triumvirs furent livrés à la gendarmerie qui les emmena, aux acclamations générales. Robespierre sortit en disant : “La république est perdue ; les bri-
30 gands triomphent !” Il était cinq heures et demie, la séance fut suspendue jusqu’à sept heures.

Pendant cette orageuse lutte, les complices des triumvirs s'étaient réunis à la Commune et aux Jacobins. Le maire Fleuriot, l'agent national Payan, le commandant Henriot étaient à l'hôtel de ville depuis midi. Ils avaient convoqué les officiers municipaux 5 au son de la caisse, espérant que Robespierre serait vainqueur dans l'Assemblée, et qu'ils n'auraient besoin ni d'un conseil général pour décréter l'insurrection, ni des sections pour la soutenir. Peu d'heures après, un huissier de la Convention était venu ordonner au 10 maire de se présenter à la barre pour y rendre compte de l'état de Paris : " Va dire à tes scélérats, lui répondit Henriot, que nous délibérons ici pour les purger. N'oublie pas de dire à Robespierre qu'il soit ferme et qu'il n'ait pas peur ! " 15

Aussitôt qu'on apprit à l'hôtel de ville l'arrestation des triumvirs et le décret contre leurs complices, on fit sonner le tocsin, fermer les barrières, assembler le conseil général, réunir les sectionnaires. Les canoniers reçurent l'ordre de se porter avec leurs pièces à 20 la Commune, et les comités révolutionnaires d'y prêter le serment de l'insurrection. On envoya un message aux Jacobins, qui s'étaient mis en permanence. Les députés municipaux y furent accueillis avec une frénétique exaltation. " La société veille pour la patrie, 25 leur dit-on ; elle a juré de mourir plutôt que de vivre sous le crime. " On se concerta en même temps, et l'on établit des communications rapides entre ces deux centres de soulèvement.

De son côté, pour faire insurger le peuple, Henriot, 30

un pistolet à la main, courait les rues à la tête de son état-major, criant *aux armes!* haranguant la multitude et provoquant tous ceux qu'il rencontrait à se rendre à la Commune pour *sauver la patrie!* C'est pendant cette expédition que deux conventionnels l'aperçurent dans la rue Saint-Honoré. Ils sommèrent, au nom de la loi, quelques gendarmes d'exécuter le décret d'arrestation; ceux-ci obéirent, et Henriot fut conduit garrotté au Comité de sûreté générale.

10 Cependant, de part et d'autre, rien n'était décidé encore. Chaque parti se servait de son moyen de puissance, la Convention de ses décrets, la Commune de l'insurrection; chaque parti savait quelles seraient les suites de la défaite, et c'est ce qui les rendit l'un et l'autre si actifs et si décidés. Le succès fut long-temps incertain: de midi à cinq heures et demie, la Convention eut le dessus; elle fit arrêter les triumvirs, et peu de temps après le commandant Henriot devint son prisonnier. Elle était alors réunie, et la
20 Commune n'avait pas encore rassemblé ses forces; mais de six à huit heures les insurgés reprirent l'avantage, et la cause de la Convention faillit être perdue. Pendant cet intervalle la représentation nationale était séparée, et la Commune redoubla d'efforts et
25 d'audace.

Robespierre avait été transféré au Luxembourg, son frère à Saint-Lazare, Saint-Just aux Écossais, Couthon à la Bourbe, Lebas à la Conciergerie. La Commune, après avoir ordonné aux geôliers de ne pas les
30 recevoir, envoya des municipaux avec des détache-

ments pour les amener. Robespierre fut délivré le premier; on le conduisit en triomphe à l'hôtel de ville. En arrivant, il fut reçu avec le plus grand enthousiasme et au milieu des cris de: *Vive Robespierre! périssent les traîtres!* Peu auparavant, Coffinhal était parti à la tête de deux cents canonniers pour enlever Henriot, détenu au Comité de sûreté générale. Il était alors sept heures, et la Convention venait de rentrer en séance. Sa garde était tout au plus de cent hommes. Coffinhal arrive, pénètre dans les cours, 10 envahit les comités et délivre Henriot. Celui-ci se rend sur la place du Carrousel, harangue les canonniers et fait pointer leurs pièces sur la Convention.

L'Assemblée délibérait dans ce moment sur ses dangers. Elle venait d'apprendre coup sur coup les 15 effrayants succès des conspirateurs, les ordres insurrectionnels de la Commune, l'enlèvement des triumvirs, leur présence à l'hôtel de ville, les fureurs des Jacobins, la convocation successive des comités révolutionnaires et des sections. Elle craignait d'être 20 forcée d'un moment à l'autre, lorsque les membres des comités se rendirent éperdus au milieu d'elle, fuyant les poursuites de Coffinhal. Ils apprirent que les comités étaient investis, et Henriot délivré. L'agitation fut très grande à cette nouvelle. Un 25 instant après, Amar entra précipitamment et annonça que les canonniers, séduits par Henriot, avaient tourné leurs pièces contre la Convention. — *Citoyens*, dit le président en se couvrant en signe de détresse, *voici le moment de mourir à notre poste!* — *Oui! oui!* 30

nous y mourrons ! répétèrent tous les membres. Ceux qui occupaient les tribunes sortirent en criant : *Aux armes ! allons repousser ces scélérats !* et l'Assemblée mit courageusement Henriot *hors la loi*.

5 Heureusement pour elle, Henriot ne put pas décider les canonniers à tirer. Son pouvoir se borna à les entraîner avec lui, et il se dirigea vers l'hôtel de ville. Le refus des canonniers fixa le sort de cette journée. Dès cet instant la Commune, qui avait été
10 sur le point de triompher, vit décliner ses affaires. N'ayant pas réussi dans une surprise de vive force, elle fut réduite aux lents procédés de l'insurrection ; le point d'attaque se déplaça, et bientôt ce ne fut plus la Commune qui assiégea les Tuileries, mais ce fut
15 la Convention qui marcha sur l'hôtel de ville. L'Assemblée mit aussitôt les députés conspirateurs et la Commune insurgée *hors la loi*.

Les sections, sur l'invitation de la Commune, s'étaient assemblées vers neuf heures ; la plupart des
20 citoyens, en s'y rendant, étaient inquiets, incertains et confusément instruits des querelles de la Convention et de la Commune. Les émissaires des insurgés les pressaient de se joindre à la Commune, et de faire partir leurs bataillons pour l'hôtel de ville. Les sec-
25 tions se bornaient à lui envoyer des députations ; mais, dès que les commissaires de la Convention arrivèrent au milieu d'elles, leur eurent fait part des décrets de l'Assemblée et de ses invitations, et leur apprirent qu'il y avait un chef et un point de
30 ralliement, elles n'hésitèrent plus.

Leurs bataillons se présentèrent successivement à l'Assemblée: ils vinrent jurer de la défendre, et ils défilèrent dans la salle au milieu des cris d'enthousiasme et de sincères applaudissements. "Les moments sont précieux, dit alors Fréron; il faut agir. 5 Barras est allé prendre les ordres des comités; nous allons marcher contre les rebelles. Nous les sommerons, au nom de la Convention, de nous livrer les traîtres, et s'ils refusent, nous réduirons en poudre cet édifice. — Partez de suite, répondit le président, 10 afin que le jour ne paraisse pas avant que la tête des conspirateurs soit tombée." On disposa quelques bataillons et quelques pièces d'artillerie autour de l'Assemblée pour la mettre à l'abri d'une attaque, et l'on marcha sur deux colonnes contre la Commune. 15 Il était alors à peu près minuit.

Les conspirateurs étaient toujours réunis. Robespierre, après avoir été reçu avec des cris d'enthousiasme, des promesses de dévouement et de victoire, avait été admis au conseil général, entre Payan et 20 Fleuriot. La place de Grève était remplie d'hommes, de baïonnettes, de piques et de canons. On attendait pour agir l'arrivée des sections. La présence de leurs députés, l'envoi des commissaires municipaux dans leur sein, faisaient compter sur elles; Henriot répon- 25 dait de tout. Les conjurés croyaient à une victoire certaine; ils nommaient une commission exécutive, préparaient des adresses aux armées et dressaient des listes. Cependant, vers minuit et demi, aucune section n'avait encore paru, aucun ordre n'avait été 30

donné; les triumvirs étaient toujours en séance et les rassemblements de la place de Grève étaient ébranlés par tant de lenteur et d'indécision. On répandit sourdement et à l'oreille le bruit que les sections s'étaient déclarées, que la Commune était *hors*
5 *la loi*, que les troupes conventionnelles avançaient.

Les dispositions de cette multitude armée étaient déjà assez refroidies, lorsque quelques émissaires d'avant-garde de l'Assemblée se glissèrent au milieu
10 d'elle et firent entendre le cri: *Vive la Convention!* Plusieurs voix le répétèrent. On lut alors la proclamation qui mettait la Commune *hors la loi*, et après l'avoir entendue, tous les rassemblements se dissipèrent et laissèrent la place de Grève déserte.
15 Henriot descendit peu d'instant après, le sabre à la main, pour entretenir leur courage, et, ne trouvant plus personne: *Comment! s'écria-t-il, est-il possible? Ces scélérats de canonniers, qui m'ont sauvé la vie, il y a cinq heures, m'abandonnent ainsi actuellement!* Il
20 remonte; dans ce moment les colonnes de la Convention arrivent, cernent l'hôtel de ville, occupent en silence toutes ses issues, et poussent ensuite le cri de: *Vive la Convention nationale!*

Les conspirateurs, se voyant perdus, cherchent à se
25 soustraire aux coups de leurs ennemis. Un gendarme, nommé Méda, qui pénètre le premier dans la salle où ils étaient réunis, tire un coup de pistolet sur Robespierre et lui fracasse la mâchoire; Lebas se frappe lui-même et se tue; Robespierre jeune se précipite
30 d'un troisième étage et survit à sa chute; Couthon

se cache sous une table ; Saint-Just attend son sort ; Coffinhal accuse la lâcheté d'Henriot, le jette d'une fenêtre dans un égout et s'enfuit.

Cependant les conventionnels pénètrent dans l'hôtel de ville, traversent les salles abandonnées, saisissent 5 les conjurés et les font porter vers le lieu de l'Assemblée. Bourdon entre dans la salle en criant : *Victoire ! victoire ! les traîtres n'existent plus !* "Le lâche Robespierre est là, dit le président, on l'apporte sur un brancard ; vous ne voulez sans doute pas qu'il entre ? 10 — Non, non ! cria-t-on, c'est à la place de la Révolution qu'il faut le porter."

Le 10 thermidor vers cinq heures du soir, il monta sur la charrette de mort, placé entre Henriot et Couthon, aussi mutilés que lui. Sa tête était enveloppée 15 d'un linge sanglant, son visage était livide et son œil presque éteint. Une foule immense se pressait autour de la charrette, manifestant la joie la plus bruyante et la plus expressive. On se félicitait, on s'embrassait, on l'accablait d'imprécations, on se rap- 20 prochait pour le mieux voir. Les gendarmes le montrèrent avec la pointe de leur sabre. Pour lui, il semblait prendre la foule en pitié. Saint-Just promenait sur elle un regard tranquille ; les autres, au nombre de vingt-deux, étaient abattus. Robespierre 25 monta sur l'échafaud le dernier ; au moment où sa tête tomba on applaudit, et ces applaudissements durèrent pendant plusieurs minutes. . . .

PIERRE LANFREY.

LE DÉCRET DE BERLIN.

LE 27 octobre, Napoléon avait fait à Berlin une entrée triomphale à la tête de son armée, afin de terrifier dès le premier jour cette capitale par un immense déploiement de force militaire. Le corps de la ville
5 conduit par le général Hullin vint lui présenter les clefs de Berlin. Il reçut la députation au milieu d'un appareil tout militaire, le visage hautain et irrité, et avec tous les dehors qu'il jugeait de nature à augmenter l'intimidation. A la tête de ces magistrats
10 était le prince de Hatzfeld, à qui le roi de Prusse avait laissé le gouvernement civil. Napoléon, qui voulait humilier la noblesse et caresser la bourgeoisie qu'il supposait moins accessible aux susceptibilités du patriotisme et de l'honneur national, chassa de sa
15 présence le prince de Hatzfeld : "Ne vous présentez pas devant moi, lui dit-il, je n'ai pas besoin de vos services ; retirez-vous dans vos terres !" Il interpella ensuite le comte de Neale, lui reprocha avec dureté les nobles sentiments que la fille du comte exprimait
20 dans une lettre interceptée, et rejetant les malheurs de la guerre sur les intrigues de la noblesse et de la cour : "*Le bon peuple de Berlin, s'écria-t-il, est victime de la guerre, tandis que ceux qui l'ont attirée se sont*

sauvés. Je rendrai cette noblesse de cour si petite, qu'elle sera obligée de mendier son pain !”

Il voulut dès le lendemain commencer à mettre cette menace à exécution en frappant la noblesse prussienne dans la personne de ce même prince de Hatzfeld, qu'il avait si brutalement traité dans son audience de la veille. Son premier soin en entrant à Berlin avait été de faire mettre la main sur la poste et d'ouvrir toutes les correspondances publiques et privées. Le prince venait précisément d'écrire à son souverain pour lui rendre compte des circonstances de notre entrée à Berlin, et il était si loin de se douter qu'il y eût quelque chose de criminel dans un acte si naturel, qu'il n'avait pas hésité à confier sa missive à la poste. Cette lettre, dont la copie a été conservée et qui était des plus insignifiantes, fut mise sous les yeux de Napoléon. Il y saisit aussitôt le prétexte dont sa politique avait besoin pour faire un exemple à l'adresse de la noblesse prussienne. Il rendit séance tenant un décret qui traduisait le prince de Hatzfeld devant une commission militaire composée de sept colonels, pour y être jugé comme *traître et espion*.

L'institution des sept colonels rappelait la lugubre histoire de Palm et du duc d'Enghien, elle disait assez haut ce que devait être le jugement. Quant à l'imputation d'espionnage et de trahison dont on osait flétrir un homme de cœur et d'honneur, à propos d'une communication inoffensive, adressée à un prince aujourd'hui sans États et sans armée, déjà menacé dans son lointain asile au delà de l'Oder, comme si le salut de

nos deux cent mille soldats eût dépendu de la divulgation d'événements qui avaient eu tout un peuple pour spectateur, elle était le dernier mot de l'impudence et de la dérision.

- 5 Les familiers les plus intimes et les plus soumis de Napoléon, Berthier, Duroc, Rapp, se révoltèrent à l'idée de voir répandre le sang d'un homme honorable et estimé, dont le seul crime était d'être resté fidèle à son souverain. Ils entourèrent Napoléon, le suppliè-
- 10 rent avec l'accent de la plus vive douleur de ne pas souiller sa gloire et de ne pas faire de ses compagnons des bourreaux. Ils le trouvèrent d'autant plus inflexible que sa résolution était le résultat d'un calcul froid et réfléchi. Il ne faisait en cette occasion qu'ap-
- 15 pliquer méthodiquement le système que dans toutes ses lettres il pressait Joseph d'adopter à Naples. Se montrer terrible dans le premier moment, afin d'ôter aux vaincus toute idée de révolte, et de pouvoir ensuite gagner tous les cœurs par une douceur ines-
- 20 pérée, tel était ce précepte renouvelé de César Borgia, dont l'empereur avait fait son axiome favori, et que le débonnaire Joseph ne pouvait se résoudre à mettre en pratique. Le prince de Hatzfeld n'était choisi comme victime qu'en raison de sa position éminente
- 25 et de la part bien connue qu'il avait prise à la déclaration de guerre. Heureusement pour lui, on parvint à le cacher pendant les premiers moments, et ce retard le sauva. L'impression d'horreur que produisit la seule annonce du sort qui lui était réservé fut
- 30 tellement générale, qu'il devint impossible de songer

à une exécution; le moment avait été manqué, on recula devant l'effet d'une atrocité ébruitée à l'avance, et l'on arrangea la petite scène de clémence qui a si souvent excité l'attendrissement de nos historiens, en faisant toutefois plus d'honneur à leur sensibilité qu'à 5 leur pénétration. Jamais, à coup sûr, homme n'a été plus célébré et plus exalté pour s'être abstenu de faire assassiner un innocent.

A la suite du refus de Napoléon d'accorder un armistice, des pourparlers pour un traité de paix 10 s'étaient établis dès le 20 octobre à Wittenberg entre le marquis de Lucchesini et Duroc. L'empereur était en état de dicter les conditions, et il le fit avec toute la rigueur d'un conquérant impitoyable. La cession de toutes les provinces que la Prusse possédait entre 15 l'Elbe et le Rhin, l'engagement de ne plus s'occuper désormais des affaires d'Allemagne, enfin le paiement d'une contribution de guerre et la reconnaissance de tous les princes nouveaux qu'il se proposait d'établir sur le territoire germanique, telles furent les exi- 20 gences que Duroc fut chargé de signifier à la Prusse. Lucchesini se hâta de communiquer ces dures conditions à son maître qui, dégoûté de la guerre et pressé d'en finir, lui envoya immédiatement sa ratification. Napoléon refusa de souscrire au traité qu'il avait lui- 25 même rédigé.

Dans l'intervalle, nos troupes avaient remporté de nouveaux succès, Magdebourg allait capituler, et des envoyés polonais proposaient d'organiser un soulèvement sur les derrières des armées russe et prussienne. 30

Un horizon tout nouveau s'ouvrait devant Napoléon, et des projets démesurés occupaient sa pensée. La Russie était le dernier État qui pût lui résister sur le continent; il ressuscitera contre elle la Pologne.

5 Il écrit sur-le-champ à Fouché de lui envoyer Kosciusko. Lui qui, l'année précédente, ne voulait faire avec ses ennemis que des paix séparées, il déclare maintenant aux plénipotentiaires prussiens qu'il ne se dessaisira de ses conquêtes en Prusse que lorsque

10 l'Angleterre nous aura restitué toutes nos colonies ainsi qu'à la Hollande, lorsque la Russie aura pris l'engagement de garantir l'indépendance de la Moldavie et de la Valachie. C'est à la modération de ces deux puissances qu'il mesurera l'état futur de la

15 monarchie prussienne. Il veut faire peser les malheurs du roi de Prusse sur les résolutions d'Alexandre et du cabinet britannique, et il renoue ainsi les liens de leur ancienne solidarité. La Prusse n'est plus à ses yeux qu'un équivalent échangeable comme le Por-

20 tugal à l'époque de la paix d'Amiens. La laissera-t-il subsister en monarchie? En fera-t-il une république comme il le dit à M. Bignon? Il délibère et il lui échappe de s'écrier "*que dans dix ans sa dynastie sera la plus ancienne de l'Europe.*" En attendant, la

25 Prusse est un gage qu'il est toujours à temps de restituer, une position offensive contre la Russie, une base d'opérations pour son armée, une mine inépuisable à exploiter pour ses finances et ses approvisionnements. Afin de prévenir toute remontrance

30 et toute sollicitation sur ce point, il s'empresse de

rendre publique sa résolution en se liant en quelque sorte par une déclaration solennelle et irrévocable :

“Tant de succès, écrivait-il dans son bulletin du 10 novembre, ne doivent pas ralentir en France les préparatifs militaires. . . . L’armée française ne quit- 5
tera pas la Pologne et Berlin que les possessions des colonies espagnoles, hollandaises et françaises ne soient rendues, et la paix générale faite.” Quelques jours plus tard, le 21 novembre 1806, une mesure beaucoup plus extraordinaire qu’aucune de celles qu’il avait 10
adoptées jusque-là vint compléter et préciser le système au moyen duquel il se flattait de réduire et de faire capituler l’Angleterre. Ce système, annoncé par de nombreux actes préparatoires tels que la ligue des
neutres et la saisie des marchandises anglaises dans 15
toutes les villes du nord, consistait à fermer le continent au commerce britannique. Le préliminaire indispensable d’une telle entreprise, si l’on ne voulait pas s’en tenir à une vaine fanfaronnade, était la
conquête du continent, œuvre, il est vrai, déjà fort 20
avancée, mais dont l’achèvement pourrait présenter quelques difficultés.

On a déclamé à perte de vue sur la question de savoir si le droit de représaille autorisait ou non Napoléon à prendre une pareille mesure pour punir 25
l’Angleterre des abus qu’elle commettait dans l’exercice du droit de visite et de blocus. C’est demander s’il est permis de répondre à une injustice dont on croit avoir à se plaindre, par une monstrueuse iniquité dont les victimes sont étrangères au débat. Il 30

serait plus utile d'examiner si, ayant pris la mesure, il était en son pouvoir de l'exécuter. Or, ces prétendues représailles n'étaient pas seulement mille fois plus révoltantes que les abus qu'elles devaient réprimer, elles étaient la plus vaine et la plus chimérique des utopies.

Les abus dont Napoléon se plaignait étaient réels, excessifs, souvent même ils étaient odieux, mais comment oublier que ceux qu'il exploitait le plus bruyamment contre les Anglais avaient été son propre ouvrage? De quel front osait-il leur reprocher de faire prisonniers les matelots de ses bâtiments de commerce, lui qui avait fait prisonniers non seulement les matelots des vaisseaux marchands, mais tous les particuliers inoffensifs qui se trouvaient en France, en Hollande, en Italie, à l'époque de la rupture? Comment osait-il leur faire un crime du blocus de l'Elbe et du Weser, lui qui ne s'était emparé de l'embouchure de ces fleuves que pour les fermer à leur commerce? Qu'était-ce d'ailleurs que les inconvénients et les abus du droit de visite auprès des maux et des privations qu'il se croyait en droit d'infliger au continent pour venger ses propres injures?

Le continent fermé aux marchandises anglaises, c'était le continent privé non seulement des produits manufacturés en Angleterre, mais de tous les produits du nouveau monde, devenus objets de première nécessité, tant ils étaient entrés dans la consommation journalière; c'était plus encore, c'était l'anéantissement de toute la marine marchande européenne, hors

d'état de lutter contre la marine britannique. Et il supposait les peuples assez stupidement crédules pour imputer à l'Angleterre des maux dont il était si visiblement le seul auteur ! Il les supposait assez aveugles pour se liguier contre la seule nation qui n'eût pas fléchi devant lui, pour se laisser affamer par admiration pour un si grand homme, pour se réjouir de leur propre ruine, pourvu qu'elle assurât sa dernière victoire, pour épouser au prix de tant de souffrances et de sacrifices la querelle d'un conqué- rant insatiable, qui ne s'était fait connaître à eux que par des spoliations !

Telles furent les illusions extravagantes qui donnèrent naissance au fameux décret de Berlin. Une chose lui manqua radicalement dès son origine, c'est de pouvoir être exécuté ; car son exécution supposait non plus la docilité, mais le zèle et le concours des populations qui devaient en être victimes. Aussi produisit-il beaucoup de maux et de vexations, mais il ne fut jamais une loi que sur le papier, et l'on doit moins y voir un acte que le défi d'une colère impuis- sante. Ce roi des rois, qui ne pouvait pas, en réunissant toutes ses ressources et tous ses moyens, parvenir à mettre une barque à la mer, il décrétait avec un sang-froid superbe *“que les îles britanniques seraient désormais en état de blocus.”* Il interdisait tout commerce et toute correspondance avec elles, il décidait que *“tout individu, sujet de l'Angleterre, trouvé dans les pays occupés par nos troupes, serait fait prisonnier de guerre ; que les marchandises d'origine anglaise*

seraient saisies partout où on les découvrirait; que toute propriété quelconque, appartenant à un sujet anglais, serait déclarée de bonne prise." En lisant le dispositif de cette mesure insensée, on songe involontairement à tous ces rois de hasard, à ces favoris de la multitude, auxquels leur grandeur subite donnait le vertige. On croit entendre le tribun Rienzi, étendant du haut du Capitole son épée vers les quatre points cardinaux en s'écriant: *Ceci est à moi, ceci est à moi, ceci est à moi!*

Talleyrand eut l'ordre de communiquer sur-le-champ ce décret à tous nos alliés, y compris le Danemark, à qui il fut spécialement chargé de faire savoir que *Napoléon n'entendait pas violer les traités*, mais qu'il espérait que le cabinet de Copenhague *ne tolérerait ni aucun courrier réglé, ni aucun bureau de poste anglais en Danemark*. Le décret fut envoyé au Sénat avec un message dans lequel Napoléon disait en substance que *son extrême modération* ayant seule amené le renouvellement de la guerre, il avait dû en venir à des dispositions qui "répugnaient à son cœur; car il lui en coûtait de faire dépendre les intérêts des particuliers de la querelle des rois, et de revenir, après tant d'années de civilisation, aux principes qui caractérisent la barbarie des premiers actes des nations."

On ne pouvait mieux qualifier ce monument de folie et d'orgueil. Le décret de Berlin fut lu dans toute l'Europe avec plus de surprise encore que d'indignation, car si la tyrannie de Napoléon était justement exécrée, on croyait en général à son génie

politique, et en présence d'un pareil trait de délire, il était impossible de ne pas reconnaître que l'ivresse du succès avait troublé la lucidité de cet esprit toujours si prodigieux dans la conduite des opérations militaires. Ce décret allait en effet lier invinciblement et pour jamais l'Europe à l'Angleterre. Depuis longtemps sans doute les nations européennes avaient été amenées, par une oppression toujours plus menaçante, à faire des vœux en faveur de la cause britannique, mais ce mouvement d'opinion s'était déclaré surtout chez les classes politiques et gouvernantes, généralement plus sensibles que les autres aux questions d'indépendance. Par suite du décret de Berlin, les classes les plus humbles allaient être les plus frappées. Les masses populaires, que nous avions ménagées jusque-là, devenaient les plus intéressées à notre défaite et au triomphe de l'Angleterre. Le blocus continental, c'était la gêne; les privations, la misère entrant dans chaque maison, au sein des plus pauvres familles pour nous y faire des ennemis. Aucune mesure n'a plus contribué à soulever les populations contre nous et à accélérer la chute du régime impérial.

Le message de Napoléon au Sénat se terminait par une demande fort inattendue pour ceux-là même qui prenaient le moins au sérieux ses déclamations en faveur de la paix. Après de si brillants succès remportés, assurait-il, *presque sans perte d'hommes*; après ces bulletins triomphants dans lesquels il constatait que sur une armée de cent vingt mille hommes, il

avait fait *cent soixante-dix mille prisonniers*; après toutes les levées d'hommes qu'il venait de faire en France et en Allemagne, on avait peut-être le droit d'espérer un peu de calme et de repos, on se flattait
5 de l'avoir bien gagné; mais loin de songer à rien de semblable, il exigeait que le Sénat mît à sa disposition quatre-vingt mille conscrits qui, selon les règles ordinaires, ne devaient partir qu'un an après, en septembre 1807. "*Et dans quel plus beau moment*, disait-il
10 en signifiant cet ordre aux sénateurs, *pourrions-nous appeler aux armes ces jeunes Français? ils auront à traverser pour se rendre à leurs drapeaux les capitales de nos ennemis et les champs de bataille illustrés par les victoires de leurs aînés.*"

15 Les sénateurs, comme beaucoup d'esprits prudents et modérés, s'étaient réjouis de la rapidité de nos victoires, parce qu'ils y avaient vu le gage du prompt rétablissement de la paix; c'était bien mal comprendre le maître qu'ils s'étaient donné. Cette anti-
20 cipation sur le sang des jeunes générations, qui furent dès lors mises en coupe réglée, vint leur prouver combien ils s'étaient abusés, en même temps que le décret de Berlin vint leur inspirer leurs premières appréhensions sérieuses sur l'avenir de la fortune à laquelle ils
25 avaient lié leur destinée et malheureusement aussi celle de leur pays. Au mépris des avis les plus clairs et de la plus vulgaire prévoyance, ils avaient voulu faire un grand homme, créer un César; ils avaient voilé ses infirmités aux yeux de la nation trompée, ils
30 lui avaient fait honneur de leurs travaux, lui avaient

sacrifié leur part de gloire, ils avaient pour ainsi dire résumé en lui seul tout ce qu'ils avaient de force, de popularité, d'intelligence, ils s'étaient faits les serviles instruments de son pouvoir dans l'espoir d'être admis à en partager, sinon les hommages, du moins les jouissances. Maintenant l'idole était achevée, le héros échappait d'un bond à leur timides étreintes; il était trop tard pour l'arrêter, trop tard pour détromper ses adorateurs. En vain ils s'efforcent de le retenir, en vain ils balbutient d'une lèvre tremblante des conseils 10 qu'il n'écoute pas, il faut le suivre sans trêve et sans repos: après avoir fait César, il faut lui donner le monde.

Chose caractéristique et honorable pour la clairvoyance de ce juge invisible, impersonnel et incorruptible qui fait l'opinion publique, c'est au moment où Napoléon a atteint ce sommet vertigineux, c'est au moment où il semble le plus inattaquable et où cependant la tête commence à lui tourner, c'est à ce moment que des rumeurs persistantes, qui ne sont fondées sur 20 aucun fait réel, commencent à prédire sa chute comme prochaine et inévitable. La police s'en prend aux fausses nouvelles, mais ce qu'elle ne peut atteindre, c'est la disposition d'esprit qui fait qu'on y croit; il y a là tout autre chose qu'une manœuvre de parti, 25 c'est un sentiment intime et profond que ces succès éblouissants ne sont qu'apparence, que cette grandeur sans mesure est un rêve invraisemblable, une surprise qui ne peut être durable. Voilà ce que tout le monde sent avec l'infailible justesse du bon sens public, et 30

ce qui donne créance aux bruits les plus extraordinaires et les plus dépourvus de vérité. Napoléon s'en irrite avec raison, car il y voit non seulement la preuve qu'on croit à ces fables, mais qu'on ne croit
5 ni en lui, ni à son œuvre. Il y voit son génie mis en doute et son étoile insultée. Ces rumeurs et la foi qu'on y ajoute sont un démenti que lui jette au visage le plus insaisissable des contradicteurs. Le jour même où nous sommes entrés triomphants à Berlin,
10 le bruit a couru tout à coup que l'Italie nous a été reprise par les Anglais, que Masséna a été tué, que les Russes nous ont chassés de la Dalmatie. Napoléon exaspéré répond qu'il a deux cent mille hommes en Italie, vingt-cinq mille en Dalmatie, que son armée
15 d'Allemagne est sur la Vistule et n'a jamais été plus forte. — Qu'importe ? ce qu'il y a au fond de l'esprit public et ce qu'il n'est pas en son pouvoir de détruire, c'est l'idée que dans la situation périlleuse, anormale, où nous sommes, nos revers sont devenus plus pro-
20 bables que nos victoires, et cette conviction est si naturelle, que Napoléon la retrouve avec colère jusque dans les préoccupations des hommes qui lui sont le plus dévoués et qui ont tout intérêt à la repousser :
“ *Mon cousin, écrit-il à Cambacérès le 16 novembre,*
25 *où donc avez-vous été chercher que l'Espagne était entrée dans la coalition ? Nous sommes au mieux avec l'Espagne. Toutes les places fortes sont entre mes mains.*”

Cambacérès ne croyait pas dire si vrai, et en réalité ses craintes devançaient quelque peu l'événement.
30 Mais que le fait fût exact ou non, qu'il s'accomplît

aujourd'hui ou demain, il paraissait vraisemblable, voilà ce qui était grave ; et de tous ces bruits vrais ou faux il se dégageait une impression très nette, c'est que cette fantasmagorie ne pouvait durer, qu'une semblable domination n'avait ni stabilité ni raison 5 d'être, qu'elle était contraire à la nature des choses, à la marche de l'esprit humain, qu'on ne devait y voir qu'une apparition d'un instant, un phénomène accidentel et passager, enfin qu'il était temps de revenir à une politique plus sage si l'on voulait sauver une 10 faible partie de ce qu'on avait acquis.

ENTREVUE DE TILSIT.

Alexandre demanda un armistice, Napoléon proposa une entrevue qui fut acceptée. On a discuté la question de savoir si la proposition était venue de Napoléon ou d'Alexandre. S'il n'était pas établi qu'elle a 15 été faite par Duroc au nom de son souverain, on pourrait trancher à *priori* la question dans le sens de l'affirmative, tant cette démarche était conforme au caractère, aux habitudes de Napoléon. Il connaissait, pour en avoir usé avec un bonheur extraordinaire dans 20 toutes les circonstances de sa vie, l'espèce de fascination que sa personne exerçait sur les hommes peu capables de le juger, il en était même venu à s'exagérer cette singulière puissance à force de s'en servir avec succès. Une entrevue personnelle avec Alexandre 25 allait lui offrir, au lieu de l'influence toujours indirecte

et lointaine qu'il pouvait exercer sur un congrès, l'occasion de concentrer sur un seul homme, de qui tout dépendait, cette force de séduction dont la nature l'avait doué, et dont il avait fait un art qui eût été
5 incomparable s'il eût été moins apparent. Il n'avait garde de négliger une chance si précieuse.

L'empereur Napoléon n'avait modifié ni ses projets ni sa politique. D'une mobilité extrême, à peine croyable quant au choix des moyens, et prêt à en
10 changer au gré des circonstances, il poursuivait le but avec une ténacité qui touchait à l'idée fixe. Au fond, son grand objectif n'avait pas cessé un instant d'être l'Angleterre, parce qu'il sentait avec raison que là se trouvait le vrai foyer des résistances continentales.
15 Au début de la guerre actuelle, il s'était assigné pour programme de "battre l'Angleterre sur le continent." Ce programme il l'avait à moitié rempli, car s'il ne pouvait se flatter d'avoir vaincu l'Angleterre, il avait désarmé le continent. La Russie, refoulée sur sa fron-
20 tière et presque mise hors de combat, ne pouvait plus rien contre lui. Il était dangereux de songer à la conquérir, car si l'Europe était déjà soumise, elle était encore frémissante. Mais peut-être n'était-il pas impossible de gagner l'appui de cette puissance,
25 et alors quelle magnifique simplification pour les projets de Napoléon ! Cet allié qu'il a senti un peu tard la nécessité de se ménager parmi les États européens, que dans sa détresse, avant et après Eylau, il a demandé tour à tour à l'Autriche et à la Prusse, puis-
30 sances mutilées, affaiblies par lui, et par conséquent

amies fort douteuses, cet allié, le voilà personnifié dans un État, jeune, ambitieux, n'ayant en raison même de son éloignement aucune opposition réelle et directe d'intérêts avec la France. Cet allié acquis, toute l'Europe s'incline, et au lieu d'avoir à battre 5
l'Angleterre sur le continent, Napoléon va pouvoir battre *l'Angleterre avec le continent* qui se trouvera tout entier enrôlé sous sa bannière. Et une fois l'Angleterre accablée, quelle puissance sera en état de lui résister? Ce qu'il aperçoit au delà, ce n'est 10 déjà plus l'Europe conquise, c'est l'empire du monde.

Les dispositions d'Alexandre tenaient plus de l'abattement que de l'espérance. Il était humilié de sa prompte défaite, dégoûté de son rôle ingrat de médiateur de l'Europe, las de son désintéresse- 15 ment si mal récompensé, et par-dessus tout, mécontent de ses anciens alliés. L'Angleterre n'avait rien fait pour le soutenir; elle n'avait songé qu'à elle-même. Les faibles successeurs de Fox n'avaient pas vu qu'en laissant écraser leurs auxiliaires et périliter 20 la cause commune pour s'emparer de quelques colonies, ils allaient exposer leur pays au plus grand danger qu'il eût jamais couru. Quant à l'Autriche, elle n'avait su offrir qu'une inutile médiation au moment où une diversion opérée par son armée aurait 25 tout sauvé. La Prusse seule avait apporté à Alexandre une coopération courageuse et fidèle, mais sans efficacité. Était-ce là la récompense des sacrifices sans nombre qu'il s'était imposés pour l'indépendance de tous? La Russie avait-elle été un seul instant 30

menacée dans son territoire ou son honneur national ? Non, tout ce qu'Alexandre avait fait, c'était, il le croyait du moins, pour le bien général, pour le droit public européen, pour la civilisation, dans des vues
5 chevaleresques et désintéressées ; et si des illusions de jeune homme et un précoce amour-propre avaient eu quelque part dans ses déterminations, du moins elles avaient été pures de toute ambition étroite et égoïste. N'était-il pas temps enfin qu'il songeât à
10 l'intérêt de sa couronne, au bien-être et à la sécurité de ses sujets ? qu'il renonçât à ses utopies, à ses rêves philanthropiques qui n'avaient été qu'une duperie ?

Rien ne pouvait être plus dangereux pour Alexandre et surtout pour la cause qu'il avait soutenue
15 jusque-là, que de pareilles dispositions au moment où il allait aborder le puissant tentateur qui lui tendait la main, car ces sentiments étaient justement ceux que Napoléon eût voulu lui suggérer. C'était à flatter, à encourager de tels repentirs et de telles ambi-
20 tions, qu'il s'était attaché toutes les fois qu'il avait cherché à lier une puissance à son système, soit qu'il s'agît de l'Angleterre, à l'époque du fameux entretien avec lord Whitworth, de la Prusse lorsqu'il lui avait offert le Hanovre, de la Russie lorsqu'il avait
25 ébloui de ses fausses promesses le crédule empereur Paul. C'est ainsi encore qu'il avait procédé avec Alexandre lui-même, lorsque la veille d'Austerlitz, cherchant à entraîner le prince Dolgorouki, il s'était écrié : *"Eh bien ! que la Russie s'étende aux dépens
30 de ses voisins !"* Cette suggestion avait été alors

repoussée avec dédain, et même après Austerlitz, Alexandre avait refusé de l'écouter. Mais combien les temps étaient changés depuis lors ! La fortune de son adversaire n'avait fait que grandir en raison des obstacles qui lui étaient opposés : rien n'avait 5 tenu devant lui, rien, ni dans les vieux systèmes ni dans les nouvelles idées : Pitt était mort de chagrin ; Nelson était mort de sa dernière victoire ; Fox était mort bafoué ; la monarchie prussienne avait été broyée en un jour ; en France toute opposition avait 10 été anéantie. Droits, libertés, vertu, génie, tout avait plié, fléchi, fait défection. N'était-ce pas là un signe du destin, une preuve que cette domination sans précédents était dans la force des choses, et ne valait-il pas mieux partager avec elle que se perdre en la bravant ? 15

Dès le premier mot que les deux empereurs échangèrent après s'être embrassés en mettant le pied sur le radeau de Tilsit, Napoléon put voir combien les sentiments d'Alexandre étaient changés depuis Austerlitz : "Je hais les Anglais, lui dit le czar, autant 20 que vous les haïssez vous-même." — "*S'il en est ainsi,* lui répondit Napoléon, *la paix est faite.*" Toutes les rancunes, toutes les déceptions d'Alexandre, étaient contenues dans ce simple mot, et là se trouvait aussi pour Napoléon le nœud de toutes les questions qu'il 25 pouvait avoir à débattre avec Alexandre. Auprès de cet objet capital, l'abandon de l'alliance anglaise, tout le reste était secondaire. Une fois entraîné à prendre parti contre l'Angleterre, Alexandre devait faire bon marché de ses autres alliés du continent, il devenait 30

solidaire de la France, intéressé à lui aplanir les obstacles, et s'il lui restait quelques scrupules, on était assuré de les apaiser en lui faisant largement sa part.

5 Alexandre paraissait enchanté de cette familiarité avec le héros de tant d'exploits terribles. Ce souverain, qui n'était encore âgé que de vingt-huit ans, possédait avec une physionomie pleine de bienveillance et de noblesse, les formes exquises d'un gentilhomme de
10 la fin du dix-huitième siècle, type disparu depuis lors, et dans lequel le naturel s'alliait à la distinction dans une mesure qui ne se retrouvera peut-être jamais. A cette parfaite courtoisie de mœurs et de langage, il joignait la grâce nonchalante de l'oriental, la finesse
15 et la souplesse presque féminines qui donnent un si grand charme au caractère slave.

Rien assurément ne pouvait former un plus complet contraste avec la personne de Napoléon à ce moment de sa carrière. Grave, réservé, sentencieux
20 à l'époque de ses débuts, depuis qu'il n'avait plus à s'imposer aucune contrainte, il était devenu intempérant de geste et de parole ; il exprimait avec une extrême volubilité des opinions tranchantes et absolues ; il s'était fait une éloquence à lui pleine d'imagination, de couleur, de feu, mais aussi d'inégalité et
25 d'incohérence. Nul ne savait être comme lui tour à tour caressant et impérieux, insinuant et hautain, mais il l'était sans mesure, en homme sûr de ses effets, habitué à éblouir, à subjuguier, à être toujours
30 en scène. Aussi devenait-il facilement emphatique

quand il voulait être noble, trivial quand il voulait être simple. Sans doute il y avait dans son langage une puissante séduction, mais c'était en quelque sorte une parole armée qui mettait l'interlocuteur en défiance et l'accablait sans le persuader : on y sentait 5 trop l'artifice, le calcul, l'intention de saisir, d'entraîner par l'abondance, l'accumulation, l'impétuosité des idées ; et il en résultait que sa conversation n'était le plus souvent qu'un long monologue. On sortait de l'entretien étonné, réduit au silence, mais non vaincu. Sa brusquerie native se trahissait à chaque 10 instant par une gesticulation exagérée et par les échappées les plus imprévues. Ce qui lui manquait le plus, c'était le naturel. Il n'avait pas le calme, la dignité simple et tranquille de l'homme qui se possède 15 lui-même, qui dit sans détour ce qu'il veut, et surtout qui sait ce qu'il doit aux autres. Ce sublime comédien avait dans son jeu un grave défaut, c'était de laisser voir trop clairement l'immense mépris qu'il faisait de l'espèce humaine. L'urbanité qui donne un 20 si grand prix aux rapports sociaux ne tient pas à des manières plus ou moins insinuanes, elle est fondée sur le respect d'autrui, et quand on n'éprouve pas ce respect, le grand art est de savoir le feindre.

Aussi Macaulay, comparant Napoléon à César, a-t-il 25 pu écrire avec beaucoup de justesse que César avait sur lui cette première supériorité, c'est qu'il était un *gentleman exquis*. C'est à peu de chose près le mot si spirituel et si vrai de Talleyrand : "Quel dommage qu'un si grand homme ait été si mal élevé !" A en 30

juger non par les rapports de ses ennemis, mais par les confidences de ses serviteurs les plus fidèles et les plus dévoués, Napoléon avait dans son intimité une familiarité de tyran que jamais un homme ayant le respect de lui-même n'eût supportée une minute. Meneval, son ancien secrétaire, le dépeint avec attendrissement tirant l'oreille de ses interlocuteurs, quelquefois jusqu'au sang, leur donnant des tapes sur la joue, parfois s'asseyant sur leurs genoux. Ces gracieusetés étaient chez lui le signe d'une bienveillance toute spéciale, et l'on voyait des hommes du plus haut rang heureux et fiers de ces marques de faveur. De telles habitudes étaient faites pour amener de singulières dissonnances dans sa manière d'être avec les étrangers ; elle péchait ou par trop de laisser-aller, lorsqu'il voulait plaire, ou par une roideur déclamatoire, lorsqu'il voulait imposer.

Au physique, sa constitution de fer qui ne faisait que se retremper dans les fatigues de la guerre, avait pris un épanouissement voisin de l'embonpoint. De son propre aveu, Napoléon ne s'était jamais mieux porté que pendant cette dure campagne où il faisait jusqu'à trente lieues par jour à cheval au milieu des neiges. On peut dire à ce point de vue que les agitations de la guerre étaient devenues un besoin de son tempérament, une nécessité de son hygiène, et en quelque sorte l'aliment indispensable de cette activité forcenée qui était le trait dominant de sa nature. Il vivait à la lettre de ce qui tuait les autres. La guerre lui rendait le sommeil et l'appétit. Cette campagne

de Pologne, où il avait perdu cinquante mille hommes, n'avait été pour lui qu'un exercice salubre, et il en rapportait les apparences les plus florissantes. Cet excès de santé avait quelque peu altéré cette effigie de médaille antique qui était restée gravée dans les 5 imaginations depuis les guerres d'Italie, elle avait appesanti ce corps qui semblait autrefois consumé par le feu du génie; mais la mobilité extraordinaire de son regard inquisitif et pénétrant, l'incessante inquiétude de toute sa personne décelaient les agita- 10 tions intérieures de cet esprit ardent, toujours en éruption. Il était resté en lui beaucoup du Corse. Il avait traversé cette civilisation si raffinée, cette espèce de chaos philosophique de la fin du dix-huitième siècle, en s'appropriant avec une prodigieuse faculté 15 d'assimilation tout ce qui pouvait lui servir; il en avait exploité les idées, adopté les formes et le langage, mais au fond l'homme primitif s'était peu modifié. Il avait gardé de ses compatriotes jusqu'à certaines superstitions qui sont comme une marque 20 d'origine. Lui qui n'avait pour toute religion qu'une foi plus souvent affectée que réelle en son étoile, on le voyait parfois, raconte Meneval, faire tout à coup des signes de croix involontaires à l'annonce de quelque grand danger ou d'un grave événement. Et le 25 naïf secrétaire ajoute, pour donner un tour philosophique à une chose qui l'était peu, que ce geste se traduisait mentalement par : Dieu tout-puissant ! Enfin sous la bonhomie apparente et la grâce féline de ses manières, lorsqu'il voulait se montrer bienveil- 30

lant, se cachait la vieille âpreté et l'insurmontable
défiance de l'insulaire sans cesse en garde contre ses
ennemis. On remarqua que pendant les dix-neuf
5 jours que les deux empereurs passèrent ensemble au
milieu des effusions de la plus tendre amitié, Alex-
andre prit ses repas chaque jour chez Napoléon, mais
Napoléon ne rompit pas une seule fois le pain chez
Alexandre. Il montra la même circonspection lors de
l'entrevue d'Erfurt. Dans les visites qu'il fit au czar,
10 il se présenta toujours entouré d'une escorte dont le
nombre et la force formaient le plus frappant con-
traste avec le confiant abandon du souverain russe.

On ne connaît que par voie d'induction une partie
des confidences échangées dans ces longs entretiens.
15 Ils n'eurent pour la plupart d'autres témoins que les
deux empereurs, mais les stipulations même des traités
de Tilsit en disent assez long pour qu'on n'ait aucun
besoin de recourir à de vaines conjectures. Chose
significative et nouvelle, c'est le vainqueur qui offre
20 les concessions et le vaincu qui les accepte ! C'est
qu'il ne s'agit pas pour Napoléon de dieter la paix à
la Russie épuisée, mais de gagner à tout prix et à
jamais le cœur d'Alexandre, et, comme il le disait
lui-même dans une note adressée à ce souverain, "de
25 passer dans un seul instant d'une guerre ouverte aux
plus intimes relations."

Sous l'empire de l'idée qui le domine, et selon sa
méthode constante, en diplomatie comme à la guerre,
de tout sacrifier au but principal, Napoléon fait litière
30 aux pieds du jeune czar des intérêts de nos alliés et

des constantes traditions de la politique française. Il a juré à la Turquie de ne jamais faire la paix sans elle et de maintenir son intégrité; il offre à Alexandre la Moldavie et la Valachie, ou du moins il se charge de les lui faire obtenir, et si la Turquie résiste, eh bien! 5 les deux puissances se partageront la Turquie. Il fait aussi bon marché de la Perse qu'il a également entraînée dans cette guerre et sur le concours de laquelle il a bâti tant de rêves gigantesques: son ambassadeur Gardane est à peine arrivé à Téhéran, que 10 tout est déjà défait.

Ainsi parle le tentateur à l'oreille du jeune homme qu'il croit éblouir, sans se douter qu'il est dupe lui-même de son propre enivrement. C'est en effet Napoléon qui fait en réalité tous les frais de cette 15 alliance dont il espère être seul un jour à recueillir les fruits. Que lui donne Alexandre en retour de ces agrandissements qu'on lui prodigue avec tant de libéralité? des promesses et des paroles, rien de plus. Il reconnaît les royaumes nouveaux fondés par Napoléon, mais ce n'est pas sa reconnaissance qui les ren- 20 dra plus solides. Il promet de s'associer aux mesures prises contre l'Angleterre, mais ce n'est là qu'un engagement mal défini, d'une exécution éloignée, d'un sens susceptible de beaucoup d'interprétations et qu'il 25 ne sera pas impossible d'atténuer sinon d'éluder. A la vérité, il laisse sacrifier son ami le roi de Prusse, mais ce sacrifice n'a rien de définitif, on lui laisse une partie de ses États qui pourra servir à recouvrer l'autre. En toute chose il ne donne que l'incertain 30

en échange du certain. Ce qu'on lui cède est irrévo-
cable et ce qu'il accorde est provisoire. Et, symp-
tôme caractéristique, c'est Napoléon qui s'exécute le
premier, c'est lui qui paye d'avance. Ce profond
5 scrutateur du cœur humain semble ne plus se douter
qu'on voit quelquefois des débiteurs ne pas acquitter
leurs dettes, il ne sait plus que les hommes sont
inconsistants, qu'ils ne se piquent pas d'une recon-
naissance éternelle, surtout en politique et lorsqu'ils
10 ont intérêt à être ingrats. Il ne lui vient pas à l'esprit
qu'en présence des avantages énormes qu'on lui fait,
Alexandre peut de très bonne foi contracter des en-
gagements qui, lorsqu'il n'aura plus à en tirer aucun
profit, pourront lui paraître très incommodes à rem-
15 plir.

Alexandre n'eut donc aucun effort de duplicité à
faire pour paraître séduit et enchanté devant un vain-
queur qui venait à lui les mains pleines de présents
au lieu de lui imposer les dures lois de la guerre. On
20 ne lui demandait que "des choses futures," ce qui ne
coûte jamais beaucoup quand l'équivalent est payé
argent comptant. Pour le moment, il s'acquittait en
admiration, en flatteries fines et délicates envers le
grand homme qui voulait bien l'associer à ses plans,
25 lui ouvrir sa belle âme, lui enseigner les secrets de
la grande politique. Alla-t-il dès lors jusqu'à se dire
que la conduite de ce héros envers les alliés qui
s'étaient compromis pour lui, et particulièrement en-
vers la Turquie qu'il avait entraînée à la guerre, lui
30 offrait à lui-même un exemple utile à méditer et peut-

être à suivre plus tard ? Il est permis de supposer que cette leçon ne fut pas perdue pour lui ; ce qui est certain, c'est qu'au témoignage d'un observateur sagace qui était son confident, Alexandre ne rapporta de ce commerce intime et prolongé avec Napoléon 5 qu'une impression de crainte et de défiance fondée sur une appréciation très juste de son caractère.

Les conditions de l'accord une fois établies et le terrain fixé, il ne s'agissait plus que d'en trouver la mise en œuvre, de régler en quelque sorte la procé- 10 dure à suivre afin de masquer quelque peu aux yeux du monde la soudaineté de ce prodigieux revirement. Il fut convenu entre les deux empereurs que cette coalition pour la guerre serait présentée à l'Europe sous la forme d'une démarche en faveur de la paix. 15 Les deux souverains offriraient simultanément leur médiation l'un à l'Angleterre, l'autre à la Turquie, et comme ils prévoyaient que cette médiation ne serait pas acceptée, ils sommeraient ensuite les États euro- péens d'entrer dans leur ligue, ce qui leur permettrait 20 de se pourvoir aux dépens de ceux qui se montreraient récalcitrants.

Tel fut l'esprit qui dicta les fameuses stipulations de Tilsit. La partie du traité qui devait être rendue publique, réglait d'abord la délimitation du nouveau 25 royaume de Prusse. Napoléon "*par égard pour S. M. l'empereur de toutes les Russies*" consentait à restituer au roi de Prusse ses provinces situées à la droite de l'Elbe, à l'exception toutefois des provinces polonaises qui étaient données à la Saxe, prélèvement fait de 30

domaines estimés à vingt-six millions dont Napoléon avait déjà disposé en faveur de ses généraux. Il se considérait comme le propriétaire légitime des États prussiens et devenait ainsi le bienfaiteur du roi auquel il daignait laisser quelque chose. Cette clause, si humiliante dans la forme et si dure quant au fond, enlevait au roi Frédéric-Guillaume plus de quatre millions de sujets sur neuf. Il essaya vainement de faire revenir Napoléon à des sentiments plus modérés en s'efforçant de lui démontrer son droit et sa bonne foi dans l'affaire de la violation d'Anspach. En cela il prouva qu'il connaissait bien mal son adversaire, car ce qu'il pouvait faire de plus dangereux pour ses intérêts, c'était d'établir qu'il avait eu raison ! Si en effet il avait la justice pour lui, qu'était-ce que cette conquête sinon du brigandage ?

La belle reine de Prusse ne commit pas une moins forte méprise lorsque dans son désespoir elle s'adressa aux sentiments chevaleresques de l'homme qui l'avait si cruellement insultée dans ses bulletins. Napoléon lui-même a raconté avec des insinuations peu délicates les inutiles efforts qu'elle fit pour le fléchir. Pour toute concession il lui offrit une rose : "*Au moins avec Magdebourg ?*" lui dit la reine suppliante — "*Je ferai observer à Votre Majesté*, lui répondit-il durement, *que c'est moi qui l'offre, et vous qui la recevez.*"

Le traité stipulait ensuite la double offre de médiation auprès de l'Angleterre et de la Turquie, et Alexandre s'engageait à faire évacuer immédiatement par ses troupes la Moldavie et la Valachie jusqu'à la con-

clusion d'un arrangement définitif. Napoléon avait introduit cette dernière clause par une sorte de respect humain pour lui-même plutôt que par ménagement pour la Porte, car il ne s'en était pas moins engagé envers Alexandre à lui faire céder *dans* 5 *tous les cas* ces deux principautés. Au reste une révolution venait d'éclater à point nommé à Constantinople, comme pour lui offrir le prétexte dont il avait besoin et le dispenser même de ce reste de pudeur. Le malheureux Sélim qui s'était jeté à son instigation 10 dans cette guerre funeste, avait été détrôné, emprisonné par les Janissaires jaloux d'une milice armée à l'européenne qu'il avait organisée sur les conseils de Napoléon. Cet événement providentiel était censé délier l'empereur des Français de tous ses engage- 15 ments envers la Turquie. Le traité constatait enfin la reconnaissance solennelle des rois de Naples et de Hollande, de la confédération du Rhin, celle de Jérôme en qualité de roi de Westphalie. Ce royaume devait être formé partie avec les dépouilles de la 20 Prusse sur la rive gauche de l'Elbe, partie avec la Hesse-Cassel.

A ce traité qui devait recevoir une publicité immédiate, se joignaient d'abord des articles additionnels, et ensuite un traité d'alliance offensive et défensive 25 destinés les uns comme l'autre à rester secrets, et dont même aujourd'hui on ne possède pas de texte authentique, bien qu'on en connaisse la substance. Les articles stipulaient la cession à la France des îles Ioniennes, des bouches du Cattaro, la reconnaissance 30

de Joseph comme roi de Sicile, à charge par Napoléon de fournir au roi Ferdinand une indemnité, telle que les îles Baléares ou Candie.

Le traité d'Alliance prévoyait le cas de la non-acceptation par l'Angleterre et la Turquie de la médiation qu'on allait leur proposer. Si, comme tout portait à le croire, l'Angleterre répondait par un refus, les deux puissances mettaient aussitôt en commun la moitié de leurs forces, elles adressaient leurs
10 sommations aux trois cours de Copenhague, de Stockholm et de Lisbonne, ce qui devait, selon toute probabilité, permettre à la Russie de mettre la main sur la Finlande, à la France d'envahir le Portugal. Quant à la cour de Vienne, on ne la mettait pas aussi impérieusement en demeure de se prononcer, mais on s'engageait "à insister avec force auprès d'elle." Si, de son côté, la Porte n'acceptait pas, on s'obligeait à soustraire au joug des Turcs toutes les provinces ottomanes, *Constantinople et la Roumélie exceptées*.
15 Pour l'Angleterre le refus c'était la guerre avec toute l'Europe; pour la Turquie c'était le partage et la ruine totale de sa domination.

En dehors de ces stipulations dont l'authenticité est indiscutable, y eut-il dans l'entrevue de Tilsit des
25 conventions éventuelles et verbales relativement à deux questions qui occupaient depuis longtemps Napoléon, celle de Rome et celle d'Espagne? Le fait est assez probable en ce qui concerne l'Espagne, sans qu'on puisse toutefois l'affirmer d'une façon absolue.
30 La famille des Bonaparte se trouvant substituée sui

tant de trônes à celle des Bourbons, régnant même sur des pays que celle-ci n'avait jamais gouvernés, il est peu vraisemblable que Napoléon ait fait mystère à Alexandre de son intention de rattacher l'Espagne à son système et d'établir un nouveau pacte de famille entre les peuples de l'Europe occidentale. Quant à la souveraineté temporelle des papes, on peut dire qu'elle ne comptait alors presque pour rien en Europe, surtout aux yeux d'un empereur schismatique; elle ne pouvait créer aucune difficulté entre les deux États, et c'eût été une précaution superflue que de chercher à obtenir l'agrément d'un souverain pour qui elle n'avait aucun intérêt.

L'œuvre immense qui venait d'être ébauchée à Tilsit ne reposait, en définitive, que sur des hypothèses. Elle supposait que l'empereur Alexandre se considérerait comme lié par des serments éternels envers un homme qui n'en avait jamais tenu aucun; elle supposait que ce jeune souverain, qui n'avait pu être entraîné que momentanément par les magnifiques avantages qu'on lui avait assurés, était à jamais converti, touché de la grâce comme saint Paul à Damas, qu'il avait pour toujours dépouillé le vieil homme, oublié son passé, ses idées, ses sympathies, qu'il avait subitement changé de nature, de caractère et même de patrie, pour devenir sans retour le plus aveugle séide de la politique qu'il avait combattue jusque-là; elle supposait que Napoléon serait fidèle à sa parole, qu'il tiendrait jusqu'au bout des promesses en partie verbales, qu'il ne se repentirait jamais d'avoir conclu

un marché de dupe ; elle supposait enfin que les peuples européens assisteraient jusqu'au bout en spectateurs impassibles et satisfaits à ce bouleversement arbitraire de leurs institutions, de leurs habitudes, de leurs liens nationaux, de leurs traditions séculaires ; qu'ils se résigneraient à être les instruments de leur propre oppression, qu'une fois les armées détruites et les gouvernements renversés, tout était dit, et qu'il n'y avait plus lieu de s'occuper de ce qu'il y avait au-dessous. Opinion publique, force morale, sentiments patriotiques, fierté nationale, traditions populaires, amour de la liberté, tout cela était censé ne pas exister. En effaçant les anciennes dénominations géographiques, on avait cru supprimer les nations, et l'Europe entière n'était plus aux yeux de ses dominateurs qu'une matière inerte, susceptible de prendre toutes les formes qu'on voudrait lui imprimer.

Jamais apparences n'avaient été plus effrayantes pour la liberté de l'Europe, jamais le césarisme contre nature que Napoléon avait tenté de ressusciter par le plus insensé des anachronismes, ne parut plus près de se consolider qu'à ce moment où il apparut au monde, appuyé d'une part sur le colosse moscovite, de l'autre sur une puissance militaire sans précédents. On put croire que tout était perdu, désespéré, et cependant ces plans grandioses, cette triomphante conception, cette ligue formidable n'étaient qu'épouvantail, vision et chimère. Napoléon n'avait fait à Tilsit que préparer les éléments d'une rivalité nouvelle. Dans chacune des clauses de cette paix était caché un cas de guerre.

SÉCUR.

NAPOLÉON À MOSCOU.

L'INTÉRIEUR de l'empire étant alors menacé, c'était à Moscou à donner l'exemple. Cette capitale, justement nommée par ses poètes *Moscou aux coupoles dorées*, était un vaste et bizarre assemblage de deux cent quatre-vingt-quinze églises et de quinze cents 5 châteaux, avec leurs jardins et leurs dépendances. Ces palais de brique et leurs parcs, entremêlés de jolies maisons de bois et même de chaumières, étaient dispersés sur plusieurs lieues carrées d'un terrain inégal; ils se groupaient autour d'une forteresse élevée 10 et triangulaire, dont la vaste et double enceinte, d'une demi-lieue de pourtour, renfermait encore, l'une, plusieurs palais, plusieurs églises et des espaces incultes et rocailleux; l'autre, un vaste bazar, ville de mar- 15 chands, où les richesses des quatre parties du monde brillaient réunies.

Ces édifices, ces palais, et jusqu'aux boutiques, étaient tous couverts d'un fer poli et coloré; les églises, chacune surmontée d'une terrasse et de plu- 20 sieurs clochers que terminaient des globes d'or, puis le croissant, enfin la croix, rappelaient l'histoire de ce peuple; c'était l'Asie et sa religion, d'abord vic-

torieuse, ensuite vaincue, et enfin le croissant de Mahomet, dominé par la croix du Christ.

Un seul rayon de soleil faisait étinceler cette ville superbe de mille couleurs variées ! A son aspect, le
5 voyageur enchanté s'arrêtait ébloui. Elle lui rappelait ces prodiges dont les poètes orientaux avaient amusé son enfance. S'il pénétrait dans son enceinte, l'observation augmentait encore son étonnement ; il reconnaissait aux nobles les usages, les mœurs, les
10 différents langages de l'Europe moderne, et la riche et légère élégance de ses vêtements. Il regardait avec surprise le luxe et la forme asiatiques de ceux des marchands ; les costumes grecs du peuple, et leurs longues barbes. Dans les édifices, la même
15 variété le frappait ; et tout cela cependant, empreint d'une couleur locale et parfois rude, comme il convient à la Moscovie.

Enfin, quand il observait la grandeur et la magnificence de tant de palais, les richesses dont ils étaient
20 ornés, le luxe des équipages, cette multitude d'esclaves et de serviteurs empressés, et l'éclat de ces spectacles magnifiques, le fracas de ces festins, de ces fêtes, de ces joies somptueuses, qui sans cesse y retentissaient, il se croyait transporté au milieu d'une
25 ville de rois, dans un rendez-vous de souverains, venus avec leurs usages, leurs mœurs et leur suite, de toutes les parties du monde.

Ce n'étaient pourtant que des sujets, mais des sujets riches, puissants ; des grands, orgueilleux d'une noble
30 blesse antique, forts de leur nombre, de leur réunion,

d'un lien général de parenté, contracté pendant les sept siècles de durée de cette capitale. C'étaient des seigneurs fiers de leur existence au milieu de leurs vastes possessions ; car le territoire presque entier du gouvernement de Moscou leur appartient, et ils y 5 règnent sur un million de serfs. Enfin, c'étaient des nobles, s'appuyant, avec un orgueil patriotique et religieux, "sur le berceau et le tombeau de leur noblesse ;" car c'est ainsi qu'ils appellent Moscou.

Il semble en effet que ce soit là que les nobles des 10 familles les plus illustres doivent naître et s'élever ; que ce soit de là qu'ils doivent s'élancer dans la grande carrière des honneurs et de la gloire ; et qu'enfin ce soit encore là que, satisfaits, mécontents ou désabusés, ils doivent rapporter leurs dégoûts ou 15 leur ressentiment pour l'épancher, leur réputation pour en jouir, pour exercer son influence sur la jeune noblesse, et relever enfin loin du pouvoir, dont ils n'attendent plus rien, leur orgueil trop longtemps courbé près du trône. 20

Là, leur ambition, ou rassasiée ou mécontente, au milieu des leurs, et comme hors de portée de la cour, a pris un langage plus libre ; c'est comme un privilège que le temps a consacré, auquel ils tiennent, et que respecte leur souverain. Moins courtisans, ils 25 sont plus citoyens. Aussi leurs princes reviennent-ils avec une répugnance dans ce vaste dépôt de gloire et de commerce, au milieu d'une ville de nobles qu'ils ont ou disgraciés ou dégoûtés, qui échappent à leur pouvoir par leur âge, par leur réputation, et qu'ils 30 sont obligés de ménager.

La nécessité y ramena Alexandre; il s'y rendit de Polotsk, précédé de ses proclamations, et attendu par les nobles et les marchands. Il y parut d'abord au milieu de la noblesse réunie. Là, tout fut grand :
5 la circonstance, l'assemblée, l'orateur, et les résolutions qu'il inspira. Sa voix était émue. A peine eut-il cessé qu'un seul cri, mais simultanément, unanime, s'élança de tous les cœurs : on entendit de toutes parts : "Sire, demandez tout ! nous vous offrons tout !"
10 prenez tout !"

Puis aussitôt, l'un de ces nobles proposa la levée d'une milice, et, pour la former, le don d'un paysan sur vingt-cinq. Mais cent voix l'interrompirent en s'écriant "que la patrie voulait davantage; que c'était
15 un serf sur dix, tout armé, équipé, et pourvu de trois mois de vivres, qu'il fallait donner !" C'était offrir, pour le seul gouvernement de Moscou, quatre-vingt mille hommes et beaucoup de munitions.

Ce sacrifice fut voté sur-le-champ, sans délibération; quelques-uns disent avec enthousiasme, et qu'il fut exécuté de même, tant que le danger fut présent. D'autres n'ont vu, dans l'adhésion de cette assemblée à une proposition si extrême, que de la soumission; sentiment qui, devant un pouvoir absolu, absorbe tous
20 les autres.
25

Ils ajoutent qu'au sortir de cette séance, on entendit les principaux nobles murmurer entre eux contre l'exagération d'une telle mesure. "Le danger était-il donc si pressant ! L'armée russe, qu'on leur disait
30 encore être de quatre cent mille hommes, n'existait-

elle plus ? Pourquoi donc leur enlever tant de paysans ! Le service de ces miliciens ne serait, disait-on, que temporaire ? Mais comment espérer jamais leur retour ! Il faudrait bien plutôt le craindre ! Ces serfs rapporteraient-ils des désordres de la guerre 5 une même soumission ? Non sans doute, ils en reviendraient tout pleins de nouvelles sensations et d'idées nouvelles, dont ils infecteraient les villages ; ils y propageraient un esprit d'indocilité, qui rendrait le commandement incommode, et gâterait la servi- 10 tude."

Quoi qu'il en soit, la résolution de cette assemblée fut généreuse et digne d'une si grande nation. Le détail importe peu. On sait assez qu'il est partout le même ; que tout, dans le monde, perd à être vu de 15 trop près ; qu'enfin, les peuples doivent être jugés par masses et par résultats.

Alexandre parla ensuite aux marchands, mais plus brièvement ; il leur fit lire cette proclamation, où Napoléon était représenté "comme un perfide, un 20 Moloch, qui, la trahison dans le cœur et la loyauté sur les lèvres, venait effacer la Russie de la face du monde."

On dit qu'à ces mots, on vit s'enflammer de fureur toutes ces figures mâles et fortement colorées, aux- 25 quelles de longues barbes donnaient à la fois un air antique, imposant et sauvage. Leurs yeux étincelaient ; une rage convulsive les saisit ; leurs bras raidis qu'ils tordaient, leurs poings fermés, des cris étouffés, le grincement de leurs dents, en exprimaient la vio- 30

lence. L'effet y répondit. Leur chef, qu'ils élisent eux-mêmes, se montra digne de sa place : il souscrivit le premier pour cinquante mille roubles. C'était les deux tiers de sa fortune, et il les apporta le lendemain.

Ces marchands sont divisés en trois classes : on proposa de fixer à chacune sa contribution. Mais l'un d'eux, qui comptait dans la dernière classe, déclara que son patriotisme ne se soumettrait à aucune limite, et dans l'instant, il s'imposa lui-même bien au delà de la fixation proposée ; les autres suivirent de plus ou moins loin son exemple. On profita de leur premier mouvement. Ils trouvèrent sous leur main tout ce qu'il fallait pour s'engager irrévocablement, quand ils étaient encore ensemble, excités les uns par les autres et par les paroles de leur empereur.

Ce don patriotique s'éleva, dit-on, à deux millions de roubles. Les autres gouvernements répétèrent, comme autant d'échos, le cri national de Moscou. L'empereur accepta tout ; mais tout ne put être donné sur-le-champ : et quand, pour achever son ouvrage, il réclama le reste des secours promis, il fut forcé d'user de contrainte ; le péril qui avait soumis les uns et échauffé les autres, s'étant éloigné.

Cependant, bientôt Smolensk fut envahie, Napoléon dans Viazma, l'alarme dans Moscou. La grande bataille n'était point encore perdue, et déjà l'on commençait à abandonner cette capitale.

Dans ses proclamations, le gouverneur général, comte Rostopschine, disait aux femmes : "Qu'il ne

les retenait pas, que moins il y aurait de peur, moins il y aurait de péril ; mais, que pour leurs frères et leurs maris, ils devaient rester, qu'autrement ils se couvriraient de honte." Puis il ajoutait des détails rassurants sur les forces ennemies : "C'étaient cent cinquante mille hommes réduits à se nourrir de cheval. L'empereur Alexandre allait revenir dans sa fidèle capitale ; quatre-vingt-trois mille Russes, tant recrues que milice, et quatre-vingts canons marchaient vers Borodïno pour se joindre à Kutusof." 10

Il finissait en disant : "Si ces forces ne suffisent pas, je vous dirai : Allons, mes amis les Moscovites, marchons aussi ! Nous rassemblerons cent mille hommes, nous prendrons l'image de la sainte Vierge, cent cinquante pièces de canon, et nous mettrons fin à tout et ensemble." 15

On a remarqué, comme une singularité toute locale, que la plupart de ces proclamations étaient en style biblique et en prose rimée.

En même temps, non loin de Moscou, et par l'ordre d'Alexandre, on faisait diriger par un artificier allemand la construction d'un ballon monstrueux. La première destination de cet aérostat ailé avait été de planer sur l'armée française, d'y choisir son chef, et de l'écraser par une pluie de fer et de feu : on en fit plusieurs essais qui échouèrent, les ressorts des ailes s'étant toujours brisés. 20

Mais Rostopschine, feignant de persévérer, fit, dit-on, achever la confection d'une multitude de fusées et de matières à incendies. Moscou elle-même devait 25 30

être la grande machine infernale, dont l'explosion nocturne et subite dévorerait l'empereur et son armée. Si l'ennemi échappait à ce danger, du moins n'aurait-il plus d'asile, plus de ressources; et l'horreur d'un si
5 grand désastre, dont on saurait bien l'accuser, comme on avait fait de ceux de Smolensk, de Dorogobouje, de Viazma et de Gjatz, soulèverait toute la Russie.

Tel fut le terrible plan de ce noble descendant de l'un des plus grands conquérants de l'Asie. Il fut
10 conçu sans effort, mûri avec soin, exécuté sans hésitation. Depuis, on a vu ce seigneur russe à Paris. C'est un homme rangé, bon époux, excellent père, son esprit est supérieur et cultivé, sa société est douce et pleine d'agrément; mais, comme quelques-uns de ses
15 compatriotes, il joint à la civilisation des temps modernes une énergie antique.

Désormais, son nom appartient à l'histoire: toutefois, il n'eut que la plus grande part à l'honneur de ce grand sacrifice. Il était déjà commencé dès Smolensk,
20 lui l'acheva. Cette résolution, comme tout ce qui est grand et entier, fut admirable; le motif suffisant et justifié par le succès; le dévouement inouï, et si extraordinaire, que l'historien doit s'arrêter pour l'approfondir, le comprendre et le contempler.

25 Un homme seul, au milieu d'un grand empire presque renversé, envisage son danger d'un regard ferme. Il le mesure, l'apprécie, et ose, peut-être sans mission, faire l'immense part de tous les intérêts publics et particuliers qu'il faut lui sacrifier. Sujet,
30 il décide du sort de l'État sans l'aveu de son souve-

rain ; noble, il prononce la destruction des palais de tous les nobles sans leur consentement ; protecteur, par la place qu'il occupe, d'un peuple nombreux, d'une foule de riches commerçants, de l'une des plus grandes capitales de l'Europe, il sacrifie ces fortunes, ces éta- 5 blissements, cette ville tout entière ; lui-même, il livre aux flammes le plus beau et le plus riche de ses palais ; et fier, satisfait et tranquille, il reste au milieu de tous ces intérêts blessés, détruits et révoltés.

Quel si juste et si grand motif a donc pu lui inspi- 10 rer une si étonnante assurance ? En décidant l'incendie de Moscou, son principal but ne fut pas d'affamer l'ennemi, puisqu'il venait d'épuiser de vivres cette grande cité ; ni de priver d'abri l'armée française, puisqu'il était impossible de penser que, sur huit mille 15 maisons et églises, dispersées sur un si vaste terrain, il n'en échapperait pas de quoi caserner cent cinquante mille hommes.

Il sentit bien encore que par là il manquait à cette partie si importante de ce qu'on supposait être le plan 20 de campagne d'Alexandre, dont le but devait être d'attirer et de retenir Napoléon, jusqu'à ce que l'hiver vînt l'environner, le saisir, et le livrer sans défense à toute la nation insurgée. Car enfin, sans doute, ces flammes éclaireraient ce conquérant ; elles ôteraient à 25 son invasion son but. Elles devaient donc le forcer à y renoncer, quand il en était encore temps, et le décider enfin à revenir en Lithuanie, pour y prendre des quartiers d'hiver ; détermination qui préparerait à la Russie une seconde campagne plus dangereuse 30 que la première.

Mais, dans cette grande crise, Rostopschine vit surtout deux périls : l'un, qui menaçait l'honneur national, celui d'une paix honteuse dictée dans Moscou, et arrachée à son empereur ; l'autre était un danger
5 politique plus qu'un danger de guerre : dans celui-ci, il craignait les séductions de l'ennemi plus que ses armes, et une révolution plus qu'une conquête.

Ne voulant point de traité, ce gouverneur prévint qu'au milieu de leur populeuse capitale, que les
10 Russes eux-mêmes nomment l'oracle, l'exemple de tout l'empire, Napoléon aurait recours à l'arme révolutionnaire, la seule qui lui resterait pour terminer. C'est pourquoi il se décida à élever une barrière de feu entre ce grand capitaine et toutes les faiblesses,
15 de quelque part qu'elles vinssent, soit du trône, soit de ses compatriotes nobles ou sénateurs ; et surtout entre un peuple serf et les soldats d'un peuple propriétaire et libre ; enfin, entre ceux-ci, et cette masse d'artisans et de marchands réunis, qui forment dans
20 Moscou le commencement d'une classe intermédiaire, classe pour laquelle la révolution française a été faite.

Tout se prépara en silence, à l'insu du peuple, des propriétaires de toutes les classes, et peut-être de leur empereur. La nation ignore qu'elle se sacrifiait elle-
25 même. Cela est si vrai, que lorsque le moment de l'exécution arriva, nous entendîmes les habitants réfugiés dans les églises maudire ces destructions. Ceux qui les virent de loin, les seigneurs les plus riches, trompés comme leurs paysans, nous en accu-
30 sèrent ; ceux enfin qui les avaient ordonnées en reje-

tèrent sur nous l'horreur, s'étant faits destructeurs pour nous rendre odieux, et s'inquiétant peu des malédictions de tant de malheureux, pourvu qu'ils nous en chargeassent.

Le silence d'Alexandre laisse douter s'il approuva 5 ou blâma cette grande détermination. La part qu'il eut dans cette catastrophe est encore un mystère pour les Russes ; ils l'ignorent ou la taisent : effet du despotisme, qui commande l'ignorance ou le silence.

Quelques-uns pensent qu'aucun homme, dans tout 10 l'empire, hors l'empereur, n'aurait osé se charger d'une si terrible responsabilité. Depuis, sa conduite désavoua sans désapprouver. D'autres croient que ce fut une des causes de son absence de l'armée, et que ne voulant paraître ni ordonner, ni défendre, il ne 15 voulut pas rester témoin.

Quant à l'abandon général des habitations depuis Smolensk, il était forcé, l'armée russe les défendant toujours, les faisant toutes emporter l'épée à la main, et nous annonçant comme des monstres destructeurs. 20 Cette émigration coûta peu dans les campagnes. Les paysans, voisins de la grande route, gagnaient, par des voies latérales, d'autres villages de leurs seigneurs, où ils étaient recueillis.

L'abandon de leurs cabanes, faites de troncs d'arbres 25 couchés les uns sur les autres, qu'une hache suffit pour construire, et dont un banc, une table et une image forment tout le mobilier, n'était guère un sacrifice pour ces serfs qui n'avaient rien à eux, qui ne s'appartenaient pas à eux-mêmes, et dont il fallait 30

bien que partout leurs seigneurs eussent soin, puisqu'ils étaient leur propriété, et qu'ils faisaient tout leur revenu.

D'ailleurs, ces paysans, avec leurs chariots, leurs
5 outils et quelques bestiaux, emportaient tout avec eux, la plupart se suffisant à eux-mêmes pour se loger, se vêtir, et pour tout le reste : car ces hommes en sont toujours aux commencements de leur civilisation, et bien loin encore de cette division de travail qui est
10 l'extension et le perfectionnement du commerce, ou de la société.

Mais dans les villes, et surtout dans la grande Moscou, comment quitter tant d'établissements, tant de douces et de commodités habitudes, tant de richesses
15 mobilières et immobilières ? et cependant, l'abandon total de Moscou ne coûta guère plus à obtenir que celui du moindre village. Là, comme à Vienne, Berlin et Madrid, les principaux nobles n'hésitèrent point à se retirer à notre approche : car il semble que pour
20 ceux-là rester serait trahir. Mais ici, marchands, artisans, journaliers, tous crurent devoir fuir comme les seigneurs les plus puissants. On n'eut pas besoin d'ordonner ; ce peuple n'avait point encore assez d'idées pour juger par lui-même, pour distinguer et
25 établir des différences : l'exemple des nobles suffit. Quelques étrangers, restés dans Moscou, auraient pu l'éclairer. On exila les uns, la terreur isola les autres.

Il fut d'ailleurs facile de ne laisser prévoir que pro-
30 fanations, pillage et dévastation à un peuple encore si

séparé des autres peuples, et aux habitants d'une ville tant de fois saccagée et brûlée par les Tartares. Dès lors, on ne pouvait attendre un ennemi impie et féroce que pour le combattre. Le reste devait éviter son approche avec horreur, pour se sauver dans cette vie 5 et dans l'autre : obéissance, honneur, religion, peur, tout ordonnait donc de fuir avec tout ce qu'on pouvait emporter.

Quinze jours avant l'invasion, le départ des archives, des caisses publiques, du trésor, et celui des 10 nobles et des principaux marchands, avec ce qu'ils avaient de plus précieux, indiqua au reste des habitants ce qu'ils avaient à faire. Chaque jour le gouverneur, impatient déjà de voir se vider cette capitale, en faisait surveiller l'émigration. 15

Le 3 septembre, une Française, au risque d'être massacrée par des mougiks furieux, se hasarda à sortir de son refuge. Elle errait depuis longtemps dans de vastes quartiers, dont la solitude l'étonnait, quand une lointaine et lugubre clameur la saisit d'effroi. 20 C'était comme le chant de mort de cette vaste cité ; immobile, elle regarde, et voit s'avancer une multitude immense d'hommes et de femmes désolés, emportant leurs biens, leurs saintes images, et traînant leurs enfants après eux. Leurs prêtres, tous chargés des 25 signes sacrés de la religion, les précédaient. Ils invoquaient le ciel par des hymnes de douleur, que tous répétaient en pleurant.

Cette foule d'infortunés, parvenus aux portes de la ville, les dépassèrent avec une douloureuse hésitation ; 30

leurs regards, se détournant encore vers Moscou, semblaient dire un dernier adieu à leur ville sainte : mais peu à peu leurs chants lugubres et leurs sanglots se perdirent dans les vastes plaines qui l'environnent.

5 Napoléon n'entra qu'avec la nuit dans Moscou. Il s'arrêta dans une des premières maisons du faubourg de Dorogomilow. Ce fut là qu'il nomma le maréchal Mortier gouverneur de cette capitale. "Surtout, lui dit-il, point de pillage ! Vous m'en répondez sur votre
10 tête. Défendez Moscou envers et contre tous."

Cette nuit fut triste : des rapports sinistres se succédaient. Il vint des Français, habitants de ce pays, et même un officier de la police russe pour dénoncer l'incendie. Il donna tous les détails de ses prépara-
15 tifs. L'empereur ému chercha vainement quelque repos. A chaque instant il appelait et se faisait répéter cette fatale nouvelle. Cependant il se retranchait encore dans son incrédulité, quand, vers deux heures du matin, il apprit que le feu éclatait.

20 C'était au palais marchand, au centre de la ville, dans son plus riche quartier. Aussitôt il donne des ordres, il les multiplie. Le jour venu, lui-même y court ; il menace la jeune garde et Mortier. Ce maréchal lui montre des maisons couvertes de fer : elles
25 sont toutes fermées, encore intactes et sans la moindre effraction ; cependant une fumée noire en sort déjà. Napoléon tout pensif entre dans le Kremlin.

A la vue de ce palais, à la fois gothique et moderne, des Romanof et des Rurick, de leur trône encore de-
30 bout, de cette croix du grand Ywan et de la plus belle

partie de la ville que le Kremlin domine, et que les flammes, encore renfermées dans le bazar, semblent devoir respecter, il reprend son premier espoir. Son ambition est flattée de cette conquête; on l'entend s'écrier : "Je suis donc enfin dans Moscou, dans l'an- 5
tique palais des czars! dans le Kremlin!" Il en examine tous les détails avec un orgueil curieux et satisfait.

Toutefois, il se fait rendre compte des ressources que présente la ville, et, dans ce court moment, tout à 10
l'espérance, il écrit des paroles de paix à l'empereur Alexandre. Un officier supérieur ennemi venait d'être trouvé dans le grand hôpital; il fut chargé de cette lettre. Ce fut à la sinistre lueur des flammes du bazar que Napoléon l'acheva et que partit le Russe. 15
Celui-ci dut porter la nouvelle de ce désastre à son souverain, dont cet incendie fut la seule réponse.

Le jour favorisa les efforts du duc de Trévise : il se rendit maître du feu. Les incendiaires se tinrent cachés. On doutait de leur existence. Enfin des 20
ordres sévères étant donnés, l'ordre rétabli, l'inquiétude suspendue, chacun alla s'emparer d'une maison commode ou d'un palais somptueux, pensant y trouver un bien-être acheté par de si longues et de si excessives privations. 25

Deux officiers s'étaient établis dans un des bâtiments du Kremlin. De là, leur vue pouvait embrasser le nord et l'ouest de la ville. Vers minuit, une clarté extraordinaire les réveille. Ils regardent et voient des flammes remplir des palais, dont elles illu- 30

minent d'abord et font bientôt écrouler l'élégante et noble architecture. Ils remarquent que le vent du nord chasse directement ces flammes sur le Kremlin, et s'inquiètent pour cette enceinte, où reposaient
5 l'élite de l'armée et son chef. Ils craignent aussi pour toutes les maisons environnantes, où nos soldats, nos gens et nos chevaux, fatigués et repus, sont sans doute ensevelis dans un profond sommeil. Déjà des flammèches et des débris ardents volaient jusque sur
10 les toits du Kremlin, quand le vent du nord, tournant vers l'ouest, les chassa dans une autre direction.

Alors, rassuré sur son corps d'armée, l'un de ces officiers se rendormit en s'écriant : "C'est à faire aux autres, cela ne nous regarde plus." Car telle était
15 l'insouciance qui résultait de cette multiplicité d'événements et de malheurs sur lesquels on était comme blasé, et tel l'égoïsme produit par l'excès de fatigue et de souffrance, qu'ils ne laissaient à chacun que la mesure de forces et de sentiments indispensables
20 pour son service et pour sa conservation personnelle.

Cependant de vives et nouvelles lueurs les réveillent encore : ils voient d'autres flammes s'élever précisément dans la nouvelle direction que le vent venait de prendre sur le Kremlin, et ils maudissent
25 l'imprudence et l'indiscipline françaises qu'ils accusent de ce désastre. Mais trois fois le vent change ainsi du nord à l'ouest, et trois fois ces feux ennemis, vengeurs, obstinés et comme acharnés contre le quartier impérial, se montrent ardents à saisir cette
30 velle direction.

A cette vue, un grand soupçon s'empare de leur esprit. Les Moscovites, connaissant notre téméraire et négligente insouciance, auraient-ils conçu l'espoir de brûler, avec Moscou, nos soldats ivres de vin, de fatigue et de sommeil ? ou plutôt, ont-ils osé croire 5 qu'ils envelopperaient Napoléon dans cette catastrophe ? que la perte de cet homme valait bien celle de leur capitale ? que c'était un assez grand résultat pour y sacrifier Moscou tout entière ? que peut-être le ciel, pour leur accorder une aussi grande victoire, vou- 10 lait un aussi grand sacrifice ? et qu'enfin il fallait à cet immense colosse un aussi immense bûcher ?

On ne sait s'ils eurent cette pensée ; mais il fallut l'étoile de l'empereur pour qu'elle ne se réalisât pas. En effet, non seulement le Kremlin renfermait, à 15 notre insu, un magasin à poudre, mais, cette nuit-là même, les gardes, endormies et placées négligemment, avaient laissé tout un parc d'artillerie entrer et s'établir sous les fenêtres de Napoléon.

C'était l'instant où ces flammes furieuses étaient 20 dardées de toutes parts et avec le plus de violence sur le Kremlin ; car le vent, sans doute attiré par cette grande combustion, augmentait à chaque instant d'impétuosité. L'élite de l'armée et l'empereur étaient perdus, si une seule des flammèches qui volaient sur 25 nos têtes s'était posée sur un seul caisson. C'est ainsi que, pendant plusieurs heures, de chacune des étincelles qui traversaient les airs dépendit le sort de l'armée entière.

Enfin le jour, un jour sombre, parut ; il vint s'ajou- 30

ter à cette grande horreur, la pâlir, lui ôter son éclat. Beaucoup d'officiers se réfugièrent dans les salles du palais. Les chefs, et Mortier lui-même, vaincus par l'incendie qu'ils combattaient depuis trente-six heures, y vinrent tomber d'épuisement et de désespoir.

Ils se taisaient, et nous nous accusions. Il semblait à la plupart que l'indiscipline et l'ivresse de nos soldats avaient commencé ce désastre, et que la tempête l'achevait. Nous nous regardions nous-mêmes avec une espèce de dégoût. Le cri d'horreur qu'allait jeter l'Europe nous effrayait. On s'abordait les yeux baissés, consternés d'une si épouvantable catastrophe : elle souillait notre gloire ; elle nous en arrachait le fruit ; elle menaçait notre existence présente et à venir ; nous n'étions plus qu'une armée de criminels dont le ciel et le monde civilisé devaient faire justice. On ne sortait de cet abîme de pensées, et des accès de fureur qu'on éprouvait contre les incendiaires, que par la recherche avide de nouvelles, qui toutes commençaient à accuser les Russes seuls de ce désastre.

En effet, des officiers arrivaient de toutes parts, tous s'accordaient. Dès la première nuit, celle du 14 au 15, un globe enflammé s'était abaissé sur le palais du prince Troubetskoï, et l'avait consumé ; c'était un signal. Aussitôt le feu avait été mis à la Bourse ; on avait aperçu des soldats de police russes l'attiser avec des lances goudronnées. Ici, des obus perfidement placés venaient d'éclater dans les poêles de plusieurs maisons ; ils avaient blessé les militaires qui se pressaient autour. Alors, se retirant dans des quartiers

encore debout, ils étaient allés se choisir d'autres asiles ; mais, près d'entrer dans ces maisons toutes closes et inhabitées, ils avaient entendu en sortir une faible explosion ; elle avait été suivie d'une légère fumée, qui aussitôt était devenue épaisse et noire, 5 puis rougeâtre, enfin couleur de feu, et bientôt l'édifice entier s'était abîmé dans un gouffre de flammes.

Tous avaient vu des hommes d'une figure atroce, couverts de lambeaux, et des femmes furieuses errer dans ces flammes, et compléter une épouvantable 10 image de l'enfer. Ces misérables, enivrés de vin et du succès de leurs crimes, ne daignaient plus se cacher ; ils parcouraient triomphalement ces rues embrasées ; on les surprenait armés de torches, s'acharnant à propager l'incendie ; il fallait leur abattre les mains à 15 coups de sabre pour leur faire lâcher prise. On se disait que ces bandits avaient été déchaînés par les chefs russes pour brûler Moscou ; et qu'en effet, une si grande, une si extrême résolution, n'avait pu être prise que par le patriotisme et exécutée que par le 20 crime.

Aussitôt l'ordre fut donné de juger et de fusiller sur place tous les incendiaires. L'armée était sur pied. La vieille garde, qui tout entière occupait une partie du Kremlin, avait pris les armes ; les bagages, 25 les chevaux tout chargés, remplissaient les cours ; nous étions mornes d'étonnement, de fatigue, et du désespoir de voir périr un si riche cantonnement. Maîtres de Moscou, il fallait donc aller bivaquer sans vivres à ses portes !

Pendant que nos soldats luttaienent encore avec l'incendie, et que l'armée disputait au feu cette proie, Napoléon, dont on n'avait pas osé troubler le sommeil pendant la nuit, s'était éveillé à la double clarté du
5 jour et des flammes. Dans son premier mouvement, il s'irrita, et voulut commander à cet élément; mais bientôt il fléchit, et s'arrêta devant l'impossibilité. Surpris, quand il a frappé au cœur d'un empire, d'y trouver un autre sentiment que celui de la soumission
10 et de la terreur, il se sent vaincu et surpassé en détermination.

Cette conquête pour laquelle il a tout sacrifié, c'est comme un fantôme qu'il a poursuivi, qu'il a cru saisir, et qu'il voit s'évanouir dans les airs en tourbillons de
15 fumée et de flammes. Alors une extrême agitation s'empare de lui; on le croirait dévoré des feux qui l'environnent. A chaque instant, il se lève, marche et se rassied brusquement. Il parcourt ses appartements d'un pas rapide, ses gestes courts et véhéments
20 décèlent un trouble cruel; il quitte, reprend, et quitte encore un travail pressé, pour se précipiter à ses fenêtres et contempler les progrès de l'incendie. De brusques et brèves exclamations s'échappent de sa poitrine oppressée. "Quel effroyable spectacle! Ce
25 sont eux-mêmes! Tant de palais! Quelle résolution extraordinaire! Quels hommes! Ce sont des Scythes!"

Entre l'incendie et lui se trouvait un vaste emplacement désert, puis la Moskwa et ses deux quais; et
30 pourtant les vitres des croisées contre lesquelles il

s'appuie sont déjà brûlantes, et le travail continuel des balayeurs, placés sur les toits de fer du palais, ne suffit pas pour écarter les nombreux flocons de feu qui cherchent à s'y poser.

En cet instant, le bruit se répand que le Kremlin 5 est miné : des Russes l'ont dit, des écrits l'attestent ; quelques domestiques en perdent la tête d'effroi ; les militaires attendent impassiblement ce que l'ordre de l'empereur et leur destin décideront, et l'empereur ne répond à cette alarme que par un sourire d'incrédulité. 10

Mais il marche encore convulsivement, il s'arrête à chaque croisée, et regarde le terrible élément victorieux dévorer avec fureur sa brillante conquête ; se saisir de tous les ponts, de tous les passages de sa 15 forteresse ; le cerner, l'y tenir comme assiégé ; envahir à chaque minute les maisons environnantes ; et, le resserrant de plus en plus, le réduire enfin à la seule enceinte du Kremlin.

Déjà nous ne respirions plus que de la fumée et 20 des cendres. La nuit approchait, et allait ajouter son ombre à nos dangers ; le vent d'équinoxe, d'accord avec les Russes, redoublait de violence. On vit alors accourir le roi de Naples et le prince Eugène : ils se joignirent au prince de Neuchâtel, pénétrèrent jusqu'à 25 l'empereur, et là, de leurs prières, de leurs gestes, à genoux, ils le pressent, et veulent l'arracher de ce lieu de désolation. Ce fut en vain.

Napoléon, maître enfin du palais des czars, s'opiniâtrait à ne pas céder cette conquête, même à l'incendie, 30

quand tout à coup un cri : "le feu est au Kremlin !" passe de bouche en bouche, et nous arrache à la stupeur contemplative qui nous avait saisis. L'empereur sort pour juger le danger. Deux fois le feu venait
5 d'être mis et éteint dans le bâtiment sur lequel il se trouvait; mais la tour de l'arsenal brûle encore. Un soldat de police vient d'y être trouvé. On l'amène, et Napoléon le fait interroger devant lui. C'est ce Russe qui est l'incendiaire : il a exécuté sa consigne
10 au signal donné par son chef. Tout est donc voué à la destruction, même le Kremlin antique et sacré.

L'empereur fit un geste de mépris et d'humeur; on emmena ce misérable dans la première cour, où les grenadiers furieux le firent expirer sous leurs
15 baïonnettes.

Cet incident avait décidé Napoléon. Il descend rapidement cet escalier du nord, fameux par le massacre des Strélitz, et ordonne qu'on le guide hors de la ville, à une lieue sur la route de Pétersbourg, vers
20 le château impérial de Pétrowsky.

Mais nous étions assiégés par un océan de flammes; elles bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnements, on découvrit, à travers
25 les rochers, une poterne qui donnait sur la Moskwa. Ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et sa garde, parvinrent à s'échapper du Kremlin. Mais qu'avaient-ils gagné à cette sortie? Plus près de l'incendie, ils ne pouvaient ni reculer, ni demeurer;
30 et comment avancer, comment s'élancer à travers les

vagues de cette mer de feu ? Ceux qui avaient parcouru la ville, assourdis par la tempête, aveuglés par les cendres, ne pouvaient plus se reconnaître, puisque les rues disparaissaient dans la fumée et sous les décombres.

5

Il fallait pourtant se hâter. A chaque instant croissait autour de nous le mugissement des flammes. Une seule rue étroite, tortueuse et toute brûlante, s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'empereur s'élança à pied et sans hésiter dans ce dangereux passage. Il s'avança au travers du pétilllement de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chute des poutres brûlantes et des toits de fer ardent qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes, qui dévoraient avec un bruissement impétueux les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur faite, fléchissaient alors sous le vent et se recourbaient sur nos têtes. Nous marchions sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu ! Une chaleur pénétrante brûlait nos yeux, qu'il fallait cependant tenir ouverts et fixés sur le danger. Un air dévorant, des cendres étincelantes, des flammes détachées, embrasaient notre respiration courte, sèche, haletante, et déjà presque suffoquée par la fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à garantir notre figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches qui couvraient à chaque instant et pénétraient nos vêtements.

10

15

20

25

Dans cette inexprimable détresse, et quand une 30

course rapide paraissait notre seul moyen de salut, notre guide incertain et troublé s'arrêta. Là, se serait peut-être terminée notre vie aventureuse, si des pillards du premier corps n'avaient point reconnu l'empereur au milieu de ces tourbillons de flammes; ils
5 accoururent et le guidèrent vers les décombres fumants d'un quartier réduit en cendres dès le matin.

Ce fut alors que l'on rencontra le prince d'Eckmühl. Ce maréchal, blessé à la Moskwa, se faisait rapporter
10 dans les flammes pour en arracher Napoléon ou périr avec lui. Il se jeta dans ses bras avec transport: l'empereur l'accueillit bien, mais avec ce calme qui, dans le péril, ne le quittait jamais.

Pour échapper à cette vaste région de maux, il
15 fallut encore qu'il dépassât un long convoi de poudre qui défilait au travers de ces feux. Ce ne fut pas son moindre danger, mais ce fut le dernier, et l'on arriva avec la nuit à Pétrowsky.

Les camps qu'il traversa pour y arriver offraient un
20 aspect singulier. C'étaient au milieu des champs, dans une fange épaisse et froide, de vastes feux entretenus par des meubles d'acajou, par des fenêtres et des portes dorées. Autour de ces feux, sur une litière de paille humide qu'abritaient mal quelques planches,
25 on voyait les soldats et leurs officiers, tout tachés de boue et noircis de fumée, assis dans des fauteuils, ou couchés sur des canapés de soie. A leurs pieds étaient étendus ou amoncelés des châles de cachemir, les plus rares fourrures de la Sibérie, des étoffes d'or de la
30 Perse, et des plats d'argent dans lesquels ils n'avaient

à manger qu'une pâte noire, cuite sous la cendre, et des chairs de cheval à demi grillées et sanglantes. Singulier assemblage d'abondance et de disette, de richesse et de saleté, de luxe et de misère !

Entre les camps et la ville, on rencontrait des 5
nuées de soldats traînant leur butin, ou chassant devant eux, comme des bêtes de somme, des mougiks courbés sous le poids du pillage de leur capitale ; car l'incendie montra près de vingt mille habitants, inaperçus jusque-là dans cette immense cité. Quel- 10
ques-uns de ces Moscovites, hommes ou femmes, paraissaient bien vêtus ; c'étaient des marchands. On les vit se réfugier, avec les débris de leurs biens, auprès de nos feux. Ils vécurent pêle-mêle avec nos soldats, protégés par quelques-uns, et soufferts ou à 15
peine remarqués par les autres.

Il en fut de même d'environ dix mille soldats ennemis. Pendant plusieurs jours, ils errèrent au milieu de nous, libres, et quelques-uns même encore armés. Nos soldats rencontraient ces vaincus sans animosité, 20
sans songer à les faire prisonniers, soit qu'ils crussent la guerre finie, soit insouciance ou pitié, et que, hors du combat, le Français se plaise à n'avoir plus d'ennemis. Ils les laissaient partager leurs feux ; bien plus, ils les souffrirent pour compagnons de pillage. 25
Lorsque le désordre fut moins grand, ou plutôt quand les chefs eurent organisé cette maraude comme un fourrage régulier, alors ce grand nombre de traîneurs russes fut remarqué. On ordonna de les saisir, mais déjà sept à huit mille s'étaient échappés. Nous eûmes 30
bientôt à les combattre.

En entrant dans la ville, l'empereur fut frappé d'un spectacle encore plus étrange ; il ne retrouvait de la grande Moscou que quelques maisons éparses, restées debout au milieu des ruines. L'odeur qu'exhalait ce colosse abattu, brûlé et calciné, était importune. Des monceaux de cendres, et, de distance en distance, des pans de muraille ou des piliers à demi écroulés, marquaient seuls la trace des rues.

Les faubourgs étaient semés d'hommes et de femmes russes, couverts de vêtements presque brûlés. Ils erraient comme des spectres dans ces décombres ; accroupis dans les jardins, les uns grattaient la terre pour en arracher quelques légumes, d'autres disputaient aux corbeaux des restes d'animaux morts que l'armée avait abandonnés. Plus loin, on en aperçut qui se précipitaient dans la Moskwa : c'était pour en retirer des grains que Rostopschine y avait fait jeter, et qu'ils dévoraient sans préparation, tout aigris et gâtés qu'ils étaient déjà.

Cependant, la vue du butin, dans ceux des camps où tout manquait encore, avait enflammé les soldats que leur service ou des officiers plus sévères retenaient au drapeau. Ils murmurèrent. "Pourquoi les retenir ; pourquoi les laisser périr de faim et de misère, quand tout était à leur portée ! Devait-on laisser à ces feux ennemis ce qu'on pouvait leur arracher ? D'où vient ce respect pour l'incendie ?" Et ils ajoutaient : "Que les habitants de Moscou l'ayant non seulement abandonnée, mais encore ayant voulu tout y détruire, tout ce qu'on pourrait en sauver serait

légitimement acquis ; qu'il en était des restes de cette cité comme de ces débris d'armes de vaincus qui appartiennent de droit aux vainqueurs, les Moscovites s'étant servis de leur capitale comme d'une grande machine de guerre pour nous anéantir."

5

C'étaient les plus propres et les plus disciplinés qui parlaient ainsi, et l'on n'avait rien à leur répondre. Cependant, un scrupule exagéré empêchant d'abord d'ordonner le pillage, on le permit sans le régler : alors, poussés par les besoins les plus impérieux, tous se précipitent, soldats d'élite, officiers même. Les chefs sont obligés de fermer les yeux ; il ne reste aux aigles et aux faisceaux que les gardes indispensables.

10

L'empereur voit son armée entière dispersée dans la ville. Sa marche est embarrassée par une longue file de maraudeurs qui vont au butin ou qui en reviennent ; par des rassemblements tumultueux de soldats groupés autour des soupiraux des caves et devant les portes des palais, des boutiques et des églises, que le feu est près d'atteindre, et qu'ils cherchent à enfoncer.

15

20

Ses pas sont arrêtés par des débris de meubles de toute espèce, qu'on a jetés par les fenêtres pour les soustraire à l'incendie, enfin par un riche pillage, que le caprice a fait abandonner pour un autre butin : car voilà les soldats ; ils recommencent sans cesse leur fortune, prenant tout sans distinction, se chargeant outre mesure, comme s'ils pouvaient tout emporter ; puis au bout de quelques pas, forcés par la fatigue de jeter successivement la plus grande partie de leur fardeau.

25

30

Les routes en sont obstruées ; les places comme les camps sont devenus des marchés où chacun vient échanger le superflu contre le nécessaire. Là, les objets les plus rares, inappréciés par leurs posses-
5 seurs, sont vendus à vil prix ; d'autres, d'une apparence trompeuse, sont acquis bien au delà de leur valeur. L'or, plus portatif, s'achète à une perte immense, pour de l'argent que les havre-sacs n'auraient pas pu contenir. Partout des soldats assis sur des
10 ballots de marchandises, sur des amas de sucre et de café, au milieu des vins et des liqueurs les plus exquis, qu'ils voudraient échanger contre un morceau de pain. Plusieurs, dans une ivresse qu'augmente l'inanition, sont tombés près des flammes, qui les at-
15 teignent et les tuent.

Néanmoins, la plupart des maisons et des palais qui avaient échappé au feu servirent d'abri aux chefs, et tout ce qu'ils contenaient fut respecté. Tous voyaient avec douleur cette grande destruction, et le
20 pillage qui en était la suite nécessaire. On a reproché à quelques-uns de nos hommes d'élite de s'être trop plu à recueillir ce qu'ils purent dérober aux flammes ; mais il y en eut si peu qu'ils furent cités. La guerre, dans ces hommes ardents, était une passion qui en
25 supposait d'autres. Ce n'était point cupidité, car ils n'amassaient point ; ils usaient de ce qu'ils rencontraient, prenant pour donner, prodiguant tout, et croyant qu'ils avaient tout payé par le danger.

Au reste, dans cette circonstance, il n'y eut guère
30 de distinction à établir, si ce n'est dans le motif : les

uns prirent à regret, quelques autres avec joie, tous par nécessité. Au milieu de richesses qui n'appartenaient plus à personne, prêtes d'être consumées, et se perdant au milieu des cendres, on se trouva placé dans une position toute nouvelle, où le bien et le mal 5 étaient confondus, et pour laquelle il n'y avait point de règle tracée. Les plus délicats par leurs sentiments, ou parce qu'ils étaient les plus riches, achetèrent aux soldats les vivres et les vêtements qui leur manquaient; d'autres envoyèrent pour eux à la ma- 10 raude; les plus nécessiteux furent obligés de se pourvoir de leurs propres mains.

Quant aux soldats, plusieurs s'étant embarrassés des fruits de leur pillage, devinrent moins lestes, moins insoucians; dans le danger ils calculèrent, et 15 pour sauver leur butin, ils firent ce qu'ils auraient dédaigné de faire pour se sauver eux-mêmes.

LOUIS-ADOLPHE THIERS.

NAPOLÉON À SAINTE-HÉLÈNE.

PENDANT son séjour à Sainte-Hélène Napoléon aimait à considérer l'ensemble de son règne, et il disait qu'en consultant les annales du monde, en prenant l'histoire des fondateurs de dynastie, on n'en
5 trouvait pas de plus innocent que lui. Effectivement, il n'en est pas à qui l'histoire ait moins à reprocher, sous le rapport des moyens employés pour écarter des parents ou des rivaux, et il est certain qu'excepté les champs de bataille, où l'effusion du sang humain fut
10 immense, personne n'avait moins versé de sang que lui, ce qui était dû à son caractère personnel et surtout aux mœurs de son temps. Se comparant à Cromwell, Je suis monté, disait-il souvent, sur un trône vide, et je n'ai rien fait pour le rendre vacant. Je
15 n'y suis arrivé que porté par l'enthousiasme et la reconnaissance de mes contemporains. — Cette assertion était rigoureusement vraie. Pourtant, de ce trône où il avait été porté par une admiration si unanime, Napoléon était tombé avec autant d'éclat
20 qu'il y était monté. Certes la trahison, qu'il niait lui-même, ne pouvait être une explication de cette chute ; il fallait la chercher dans ses fautes, et sur ces fautes il était quelquefois sincère, quelquefois

sophistique, selon que les aveux à faire coûtaient plus ou moins à son orgueil. Suivant la loi commune, là où il manquait d'excuses, il s'efforçait d'en trouver dans des subtilités ou des inexactitudes de fait, dont il prenait l'habitude, sans qu'on pût démêler s'il y 5 croyait ou n'y croyait pas.

Nous avons, en racontant la chute de l'Empire en 1814, présenté le tableau résumé des fautes qui avaient amené cette chute, et qui selon nous se réduisaient à six. Elles avaient consisté, 10

La première, à sortir en 1803 de la politique forte et modérée du Consulat, à rompre la paix d'Amiens, et à se jeter sur l'Angleterre, qu'il était si difficile d'atteindre ;

La seconde, après avoir soumis le continent en trois 15 batailles, Austerlitz, Jéna, Friedland, à n'être pas rentré en 1807 dans la politique modérée, et au lieu de chercher à réduire l'Angleterre par l'union du continent contre elle, à profiter au contraire de l'occasion pour essayer la monarchie universelle ; 20

La troisième, à faire reposer à Tilsit cette monarchie universelle sur la complicité intéressée de la Russie ; complicité qui ne pouvait être durable que , si elle était payée par l'abandon de Constantinople ;

La quatrième, à s'enfoncer en Espagne, gouffre sans 25 fond où étaient allées s'abîmer toutes nos forces ;

La cinquième, à ne pas essayer de venir à bout de cette guerre par la persévérance, et à chercher en Russie la solution qu'on ne trouvait pas dans la Péninsule, ce qui avait amené la catastrophe inouïe de 30 Moscou ;

La sixième enfin et la plus funeste, après avoir ramené à Lutzen et à Bautzen la victoire sous nos drapeaux, à refuser la paix de Prague, qui nous aurait laissé une étendue de territoire bien supérieure
5 à celle que la politique permettait d'espérer et de désirer.

Il est inutile de dire que dans les profonds ennuis de sa captivité, Napoléon, reproduisant ses souvenirs à mesure que les hasards de la conversation les ré-
10 veillaient, ne discutait pas méthodiquement les actes principaux de son règne, comme nous avons essayé de le faire. Il touchait tantôt à un sujet, tantôt à un autre, cherchant d'autant plus à s'excuser qu'il était moins excusable.

15 Quant à ses emportements envers l'Angleterre et à la rupture de la paix d'Amiens, il disait que la fameuse scène à lord Whitworth avait été fort exagérée, et que le refus du ministère britannique d'évacuer Malte était intolérable, oubliant que par l'ensemble
20 de ses actes il avait créé une situation menaçante, dont les Anglais avaient profité pour ne pas évacuer cette île. Il affirmait que le projet de descente avait été sérieux, et que ses combinaisons navales étaient
telles, que sans la faute d'un amiral il aurait triom-
25 phé de l'Angleterre. Il est incontestable, en effet, que jamais combinaisons plus profondes ni plus vastes ne furent imaginées, et que, si l'amiral Villeneuve avait paru dans la Manche, cent cinquante mille Français
auraient franchi le détroit ! Que serait-il arrivé lors-
30 que, après avoir gagné en Angleterre une bataille

d'Austerlitz, Napoléon se serait trouvé maître de Londres comme il le fut plus tard de Vienne et de Berlin? La fière aristocratie anglaise aurait-elle plié sous ce coup terrible, ou bien aurait-elle essayé de prolonger la lutte contre son vainqueur prisonnier 5 en quelque sorte dans sa propre conquête? On n'en sait rien, mais c'était une terrible manière de jouer sa grandeur et celle de la France, que de la risquer dans de pareils hasards!

Quant à la monarchie universelle, qu'il avait es- 10 sayé d'établir lorsque, ne pouvant venir à bout de l'Angleterre, il s'était jeté sur le continent, Napoléon n'en fournissait pas une raison valable. Cette monarchie universelle, il ne la voulait, disait-il, que temporaire: c'était une dictature au dehors, comme la 15 dictature au dedans que la France lui avait conférée, et qu'il aurait déposée avec le temps. — D'abord, si la France en 1800 demandait un bras puissant pour la sauver de l'anarchie, l'Europe ne désirait rien de semblable. Ce dont elle voulait être préservée, c'était de 20 l'ambition du nouveau chef qui gouvernait alors la France; et le lui donner pour dictateur, c'était tout simplement lui donner ce qu'elle craignait le plus, c'était pour remède à son mal lui donner le mal lui-même. Il n'y avait donc aucune vérité à vouloir 25 déduire de la dictature au dedans la dictature au dehors. Il aurait fallu en tout cas la rendre courte pour la rendre tolérable; il aurait fallu par ses actes prouver aux peuples qu'on l'exerçait dans leur intérêt, et leur faire du bien au lieu de les accabler de 30

maux, au point de les amener tous à se soulever en 1813 pour combattre et détruire cette dictature européenne.

Sur cette chimère de la monarchie universelle, Napoléon disait encore que toujours on l'avait attaqué, et qu'obligé sans cesse de se défendre il était devenu maître de l'Europe presque malgré lui : fausse assertion souvent répétée par les adulateurs de sa mémoire et de son système. Il est vrai que les puissances européennes, sous l'oppression qu'elles subissaient, n'attendaient qu'un moment pour se révolter ; mais cette disposition à la révolte n'était que le résultat de l'oppression même, et, au surplus, elles étaient si accablées après Tilsit, que sans la guerre d'Espagne l'Autriche n'aurait pas essayé la fameuse levée de boucliers de 1809, et qu'après la victoire de Wagram, si Napoléon n'avait pas entrepris la guerre de Russie, personne n'eût osé lever la main contre lui.

Il était plus sincère sur la troisième faute, la guerre d'Espagne. — La guerre d'Espagne, disait-il, avait compromis la moralité de son gouvernement, divisé et usé ses forces. — Lui seul pouvait dire si bien et si complètement. Oui, l'événement de Bayonne avait paru une noire perfidie ; la guerre d'Espagne avait attiré au midi les armées dont il aurait eu besoin au nord, et après avoir divisé ses forces les avait usées par l'acharnement de la lutte. Mais comment était-il si sincère sur ce point en l'étant si peu sur d'autres ? C'était peut-être l'évidence de la faute, et peut-être aussi la nature des excuses qu'il trouvait à donner. —

En ayant, disait-il, fondé en France la *quatrième dynastie*, il ne pouvait souffrir en Espagne les Bourbons, que leur situation destinait presque inévitablement à être les complices de l'Angleterre. — Cette raison était assurément d'un certain poids; mais si, au lieu 5 de hâter la solution par un attentat, Napoléon l'eût attendue de l'incapacité des Bourbons et de la popularité prodigieuse dont il jouissait en Espagne, il eût été probablement appelé par les Espagnols eux-mêmes à ranger les deux trônes sous une seule influence. 10 C'était donc une faute d'impatience (genre de faute que son caractère le portait si souvent à commettre), et cette excuse de la guerre d'Espagne, qui lui semblait assez bonne pour qu'il osât avouer son erreur, ne valait guère mieux que la plupart de celles qu'il 15 donnait pour pallier les torts de sa politique.

Quant à la faute de n'avoir pas essayé de triompher des Espagnols par la persévérance, et d'être allé chercher en Russie une solution qu'il ne trouvait pas en Espagne même, il était assez sincère aussi, et à cette 20 occasion il faisait un singulier aveu. — En réalité, disait-il, Alexandre ne désirait pas la guerre; je ne la désirais pas non plus, et une fois sur le Niémen, nous étions comme *deux bravaches*, qui n'auraient pas mieux demandé que de voir quelqu'un se jeter entre 25 eux pour les séparer. Mais un grand ministre des affaires étrangères m'avait manqué à cette époque. Si j'avais eu M. de Talleyrand, par exemple, la guerre de Russie n'aurait pas eu lieu. . . . — Napoléon disait vrai, mais il faisait là un aveu que doivent bien mé- 30

diter les ministres servant un maître engagé sur une pente dangereuse, et n'ayant pas le courage de l'y arrêter.

Quant à la campagne elle-même, il en attribuait la
5 funeste issue à l'incendie de Moscou. — Il y avait à Moscou, disait-il, des vivres pour nourrir toute une armée pendant plus de six mois. Si j'avais hiverné là, j'aurais été *comme le vaisseau pris dans les glaces, lequel recouvre la liberté de ses mouvements au retour*
10 *du soleil*. Je me serais trouvé entier au printemps, et si les Russes avaient reçu des renforts, j'en aurais reçu de mon côté; et de même qu'en 1807, après avoir essuyé la journée d'Eylau en février, j'avais rencontré celle de Friedland en juin, j'aurais pu remporter
15 quelque brillant avantage au retour de la belle saison, et terminer la campagne de 1812 aussi heureusement que celle de 1807. — Ces raisons assurément avaient quelque valeur, mais on peut répondre que, si l'infanterie de l'armée eût pu vivre à Moscou, la cavalerie
20 et l'artillerie auraient manqué de fourrages, que si les renforts avaient pu arriver jusqu'à Osterode en 1807, il n'était pas aussi facile de les amener jusqu'à Moscou, et qu'enfin l'armée de 1812 n'avait plus les solides qualités de celle de 1807.

25 Quant à la dernière des fautes graves du règne, celle d'avoir refusé la paix de Prague, Napoléon ne disait rien de plausible, ni même de spécieux. Il répétait cette raison banale que l'Autriche n'était pas de bonne foi, et qu'en ayant l'air de traiter à Prague
30 elle était secrètement engagée avec les puissances coa-

lisées, allégation fausse et que les documents les plus authentiques réfutent complètement. Si en effet l'Autriche n'avait pas été de bonne foi, à Prague, il y avait un moyen de la confondre, c'était d'accepter ses conditions, qui consistaient à nous laisser la West- 5 phalie, la Hollande, le Piémont, Florence, Rome, Naples, c'est-à-dire deux fois plus que nous ne devions désirer, et à nous refuser seulement Lubeck, Hambourg, dont nous n'avions que faire, la Sicile, que nous n'avions jamais eue, l'Espagne, que nous 10 avions perdue. Si, ces conditions acceptées, elle nous avait manqué de parole, alors on l'eût convaincue de mensonge, et on aurait eu l'opinion générale pour soi. Mais en fait il est constant qu'elle eût accepté avec joie notre adhésion, car elle n'entreprenait la guerre 15 qu'en tremblant, et elle avait même formellement refusé de s'engager avec les coalisés avant l'expiration du délai fatal assigné à la médiation. Napoléon n'aimait pas à s'étendre sur ce sujet, pénible pour son amour-propre, car il s'était lourdement trompé en 20 cette occasion, et avait cru qu'il faisait tellement peur à l'Autriche, que jamais elle n'oserait se décider contre lui. Il lui faisait peur assurément, et beaucoup, mais non jusqu'à paralyser son jugement, et à l'empêcher de prendre un parti dicté par ses intérêts 25 les plus évidents. Pour écarter ce reproche il disait que son mariage l'avait perdu en lui inspirant une confiance funeste à l'égard de l'Autriche, excuse peu digne, et fausse d'ailleurs, car M. de Metternich avait eu soin de lui répéter sans cesse que le mariage avait 30

dans les conseils de la cour de Vienne un certain poids, mais un poids limité, et n'empêcherait pas de lui déclarer la guerre, s'il n'acceptait pas les conditions proposées à Prague, lesquelles après tout n'avaient
5 qu'un inconvénient, c'était d'être trop belles pour nous.

Ainsi raisonnait Napoléon sur les événements de son règne, sincère, comme on le voit, sur les points où son amour-propre trouvait des excuses spécieuses,
10 sophistique sur les points où il n'en trouvait pas, sentant bien ses fautes sans le dire, et comptant sur l'immensité de sa gloire pour le soutenir auprès des âges futurs, comme elle l'avait déjà soutenu auprès des contemporains.

15 Il s'expliquait plus volontiers et avec plus de confiance sur tout ce qui concernait le gouvernement intérieur de l'Empire. Là, il se présentait avec raison comme un grand organisateur, qui, prenant en 1800 l'ancienne société brisée par le marteau de la
20 Révolution, avait de ses débris recomposé la société moderne. Il n'avait pas de peine à démontrer pourquoi il avait cherché à fondre ensemble les diverses classes de la France violemment divisées, à rappeler l'ancienne noblesse, à élever jusqu'à elle la bourgeoisie, en donnant à celle-ci des titres mérités par de
25 grands services, et à offrir ainsi à l'Europe une société puissante, rajeunie et digne d'entrer en relation avec elle. Seulement en tâchant de rendre la France présentable à l'Europe, pour rétablir avec celle-ci des
30 relations pacifiques, il n'aurait pas fallu faire vivre

cette malheureuse Europe dans des terreurs continues. Sur tous ces points, du reste, Napoléon parlait en législateur, en philosophe, en politique, et quand certains de ses compagnons d'exil lui répétaient qu'il avait eu tort de s'entourer d'anciens nobles 5 qui l'avaient trahi, il repoussait énergiquement cette objection, misérable selon lui, en leur adressant la réponse péremptoire qui suit. — Les deux hommes qui ont le plus contribué à me perdre, disait-il, c'est Marmont en 1814, en m'ôtant les forces avec les- 10 quelles j'allais détruire la coalition dans Paris, et Fouché en 1815, en soulevant la Chambre des représentants contre moi. Les vrais traîtres, s'il y a eu des traîtres qui m'aient perdu, ce sont ces deux hommes ! Eh bien, étaient-ce d'anciens nobles ? . . . 15

Napoléon rapportait ensuite avec complaisance tout ce qu'il avait fait pour donner à la France une administration active, puissante, probe, claire dans ses comptes. Il rappelait ses routes, ses canaux, ses ports, ses monuments, ses travaux pour la confection 20 du Code civil, dont il attribuait une large part à Tronchet, sa longue présidence du Conseil d'État où régnait, disait-il, une grande liberté de discussion, où souvent il était contredit avec opiniâtreté ; car, ajoutait-il, si les hommes sont courtisans, ils ont de 25 l'amour-propre aussi, et j'ai vu des conseillers d'État, de simples maîtres des requêtes, une fois engagés, soutenir contre moi leur opinion avec entêtement, tant il est vrai qu'il suffit d'assembler les hommes avec l'intention sérieuse d'approfondir les affaires, 30

pour qu'il naisse une liberté relative, et quelquefois féconde, du moins en fait d'administration.

Napoléon avouait qu'il n'avait pas été un monarque libéral, mais soutenait qu'il avait été un monarque
5 civilisateur, et ajoutait que, chargé d'être dictateur, son rôle à lui ne pouvait pas être de donner la liberté, mais de la préparer. Quant à l'essai de cette liberté fait en 1815, il ne le désavouait pas, mais il en parlait peu, comme s'il avait été confus d'une épreuve
10 qui avait si mal tourné pour lui. A cette occasion il s'exprimait sur les assemblées en homme qui les connaissait bien, quoiqu'il les eût peu pratiquées, et imputait ses mécomptes dans la Chambre des représentants à la nouveauté de cet essai de liberté plus
15 qu'à son vice fondamental. — Les assemblées, disait-il, ont besoin de chefs pour les conduire, exactement comme les armées. Mais il y a cette différence que les armées reçoivent les chefs qu'on leur donne, et que les assemblées se les donnent à elles-mêmes. Or,
20 en 1815, la Chambre des représentants, réunie au bruit du canon, n'avait pu encore ni chercher, ni trouver ses chefs. —

En toutes choses Napoléon disait qu'il n'avait pu avoir que des projets, qu'il n'avait eu le temps de rien
25 achever, que son règne n'était qu'une suite d'ébauches, et alors se prenant à rêver, il aimait à se représenter tout ce qu'il aurait fait, s'il avait pu obtenir de l'Europe une paix franche et durable (paix qu'il avait repoussée malheureusement quand il aurait pu l'obte-
30 nir, comme en 1813 par exemple, et qu'il n'avait vou-

lue qu'en 1815, lorsqu'elle était devenue impossible!)
— J'aurais, disait-il, accordé à mes sujets une large
part dans le gouvernement. Je les aurais appelés
autour de moi dans des assemblées vraiment libres,
j'aurais écouté, je me serais laissé contredire, et, ne 5
me bornant pas à les appeler autour de moi, je serais
allé à eux. J'aurais voyagé avec mes propres che-
vaux à travers la France, accompagné de l'Impéra-
trice et de mon fils. J'aurais tout vu de mes yeux,
écouté, redressé les griefs, observé de près les hommes 10
et les choses, et répandu de mes mains les biens de
la paix, après avoir tant versé de ces mêmes mains
les maux de la guerre. J'aurais vieilli en prince
paternel et pacifique, et les peuples, après avoir si
longtemps applaudi Napoléon guerrier, auraient béni 15
Napoléon pacifique, et *voyageant, comme jadis les*
Mérovingiens, dans un char traîné par des bœufs.

Tels étaient les rêves de ce grand homme, et si
nous les rapportons, c'est qu'ils contiennent une leçon
frappante, celle de ne pas laisser passer le temps de 20
faire le bien, car une fois passé il ne revient plus.
Ainsi s'écoulaient les soirées de la captivité, et lors-
qu'en discourant de la sorte Napoléon s'apercevait
qu'il avait atteint une heure plus avancée que de
coutume, il s'écriait avec joie : *Minuit, minuit ! quelle* 25
conquête sur le temps ! . . . le temps, dont il n'avait
jamais assez autrefois, et dont il avait toujours trop
aujourd'hui.

Le 1^{er} janvier 1818 fut plus triste que les précé-
dents, et beaucoup plus que celui de 1817, quoique ce 30

dernier eût été attristé par le départ de M. de Las Cases. Napoléon travaillait moins, et semblait découragé de dicter le récit de ses campagnes, s'en fiant à la postérité du soin de sa gloire. — A quoi bon, disait-il, tous ces *mémoires à consulter*, présentés à notre juge à tous, la postérité ? Nous sommes des plaideurs qui ennuiant leur juge. La postérité est un appréciateur des événements plus fin que nous. Elle saura bien découvrir la vérité sans que nous nous donnions tant de peine pour la lui faire parvenir. — Napoléon dictait moins, mais il lisait davantage. Sa sensibilité au beau, devenu exquise par l'âge et la souffrance, savourait avec délices les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Le soir, parlant un peu moins des événements de sa vie, il parlait de ses lectures, et parfois lisait à ses amis des passages des grands écrivains de tous les temps avec l'accent d'une haute et vive intelligence.

Il lisait souvent l'Écriture sainte, dont la grandeur frappait son génie ; mais Homère avait sa préférence sur tout autre monument de l'antiquité. Il le trouvait grand et vrai, paraissait charmé du contraste qu'offraient les sentiments délicats, nobles, souvent sublimes, des personnages de l'*Iliade*, avec leurs mœurs simples jusqu'à la grossièreté, et faisait la remarque que peu importait le costume jeté sur l'homme, pourvu que cet homme fût l'homme véritable, celui de tous les temps et de tous les pays. Ce qui le charmait encore dans Homère, c'était avec la grandeur la parfaite vérité. — Homère, disait-il, a

vu, agi. Virgile, au contraire, est un *régent de collège*, qui n'a rien vu ni rien fait. — Cette sévérité à l'égard de Virgile provenait de ce que Napoléon, ne sachant pas assez le latin pour apprécier la délicieuse langue du poète d'Ausonie, n'était sensible qu'à la vérité et 5 à la majesté des tableaux, moindre chez Virgile que chez Homère.

Parmi les écrivains modernes, les auteurs dramatiques avaient sa préférence. Il n'aimait pas les genres incertains, ni le mélange du comique avec le 10 tragique. Il méprisait ce que nous appelons le drame, et disait que c'était la *tragédie des femmes de chambre*. Il vantait la grandeur chez Corneille, l'éloquence des sentiments chez Racine, et la profondeur comique chez Molière, prisait peu Voltaire comme auteur dra- 15 matique, en l'admirant d'ailleurs beaucoup comme prosateur pour le fond et la forme. Sensible à la grâce, mais toujours positif, il lisait avec un plaisir infini madame de Sévigné, en disant cependant qu'après l'avoir lue avec délices il ne lui en restait rien. Il 20 trouvait l'histoire médiocrement écrite en France, excepté les mémoires, et s'en prenait de cette infériorité à l'ignorance des affaires dans laquelle on avait fait vivre les gens de lettres. Il entraînait volontiers dans les difficultés de cet art, qu'il avait pratiqué lui- 25 même, et s'écriait à propos de l'histoire de France : Il n'y a pas de milieu, il la faut en deux volumes, ou en cent.

A mesure que, l'ennui et l'inaction détruisant sa santé, il voyait la mort s'approcher, il s'entretenait 30

plus fréquemment de philosophie et de religion. — Dieu, disait-il, est partout visible dans l'univers, et bien aveugles ou bien faibles sont les yeux qui ne l'aperçoivent pas. Pour moi je le vois dans la nature
5 entière, je me sens sous sa main toute-puissante, et je ne cherche pas à douter de son existence, car je n'en ai pas peur. Je crois qu'il est aussi indulgent qu'il est grand, et je suis convaincu que revenus dans son vaste sein nous y trouverons confirmés tous les
10 pressentiments de la conscience humaine, et que là sera bien ou sera mal, ce que les esprits vraiment éclairés ont déclaré bien ou mal sur la terre. Je mets de côté les erreurs des peuples, qu'on peut reconnaître à ce trait que l'erreur de l'un n'est jamais
15 celle de l'autre, mais ce que les grands esprits de toutes les nations auront déclaré bon ou mauvais, restera tel dans le sein de Dieu. Je n'ai point de doute à cet égard, et malgré mes fautes je m'approche tranquillement de la souveraine Justice. Je suis
20 moins sûr de mon fait lorsque j'entre dans le domaine des religions positives. Là je rencontre à chaque pas la main de l'homme, et souvent elle m'offusque et me choque. . . . Mais il faut ne pas céder à ce sentiment, dans lequel il entre beaucoup d'orgueil humain.
25 Si, en mettant de côté les traditions nationales dont tous les peuples ont compliqué la religion, on y trouve la notion de Dieu, la notion du bien et du mal fortement professées, c'est l'essentiel. Pour moi j'ai été dans les mosquées, j'y ai vu les hommes
30 agenouillés devant la puissance éternelle, et bien que

mes habitudes nationales fussent souvent froissées, pourtant je n'y ai point éprouvé le sentiment du ridicule. La calomnie, travestissant mes actes, a dit qu'au Caire j'avais professé l'islamisme, tandis qu'à Paris, devant le Pape, je jouais le catholique. En , tout cela il y a quelque chose de vrai, c'est que même dans les mosquées je trouvais du respectable, et que sans y être ému comme dans les églises catholiques où mon enfance a été élevée, j'y voyais l'homme à genoux humiliant sa faiblesse devant la majesté de 10 Dieu. Toute religion qui n'est pas barbare a droit à nos respects, et nous chrétiens nous avons l'avantage d'en avoir une qui est puisée aux sources de la morale la plus pure. S'il faut les respecter toutes, nous avons bien plus de raison de respecter la nôtre, et 15 chacun d'ailleurs doit vivre et mourir dans celle où sa mère lui a enseigné à adorer Dieu. *La religion est une partie de la destinée.* Elle forme avec le sol, les lois, les mœurs, ce tout sacré qu'on appelle la patrie, et qu'il ne faut jamais désertier. Pour moi, quand 20 à l'époque du Concordat quelques vieux révolutionnaires me parlaient de faire la France protestante, j'étais révolté, comme si on m'avait proposé d'abdiquer ma qualité de Français pour devenir Anglais ou Allemand.

25

Conduit par ces sujets sublimes à s'occuper de certaines questions morales, Napoléon s'entretenait de ce qu'on avait appelé *son fatalisme*. — Sur ce sujet, disait-il, comme sur tous les autres, la calomnie a tracé de mes opinions de vraies caricatures. On a 30

voulu me représenter comme une espèce de musulman stupide, qui voyait tout écrit là-haut, et qui ne se serait détourné ni devant un précipice, ni devant un cheval lancé au galop, par cette idée que notre vie,
5 notre mort, ne dépendent pas de nous, mais d'un destin implacable et impossible à fléchir. S'il en est ainsi, l'homme devrait se mettre dans son lit à sa naissance, et n'en plus sortir, attendant que Dieu fît arriver les aliments à sa bouche. L'homme devi-
10 endrait stupidement inerte. Ce n'est pas moi, qui pendant le cours des plus longues guerres ai tant déployé d'efforts, hélas ! sans y réussir toujours, pour faire prédominer l'intelligence humaine sur le hasard, ce n'est pas moi qui puis penser de la sorte ! Ma
15 croyance, et celle de tout être raisonnable, c'est que l'homme est ici-bas chargé de son sort, qu'il a le droit et le devoir de le rendre par son industrie le meilleur possible, et qu'il ne doit renoncer à ses efforts que lorsqu'il ne peut plus rien. Alors seulement il doit
20 cesser de penser et d'agir, se résigner en un mot, et ne plus songer au péril auquel il ne peut parer. A la guerre on a beau faire, le péril est presque partout égal. J'ai vu des hommes quitter une place comme dangereuse, et être frappés juste à celle qu'ils venaient
25 de prendre comme plus sûre. On s'agit donc vainement à la guerre, on perd en s'agitant son sang-froid, son courage, sans éviter le danger, et le mieux évidemment est de se résigner aux chances de son état, de ne pas plus penser aux projectiles qui traversent
30 l'air qu'au vent qui souffle dans vos cheveux. Alors

on a tout son courage, tout son sang-froid, tout son esprit, et on recouvre avec le calme la clairvoyance. Voilà mon fatalisme, voilà celui que je prêchais à mes soldats, en y employant les formes qui leur convenaient, en cherchant à leur persuader que leur destin était arrêté là-haut, qu'ils n'y pouvaient rien changer par la lâcheté, que dès lors le mieux était de se donner les honneurs du courage, et au précepte j'ajoutais l'exemple en affichant sur mon front que tous regardaient, une insouciance qui avait fini par être sincère. C'était le fatalisme du soldat, mais certes comme général j'en pratiquais un autre, car j'ai l'orgueil de croire qu'aucun capitaine ne s'est plus servi à la guerre de son esprit et de sa volonté. Vous le voyez, ajoutait Napoléon, je puis rendre compte de toutes mes opinions, car elles sont fondées sur la notion vraie et pratique des choses.

Sa santé donnait chaque jour de plus vives inquiétudes, et de tout ce que lui avait dit le docteur Antommarchi une seule chose avait produit quelque impression sur son esprit, parce qu'elle s'accordait avec ce qu'avaient répété les autres docteurs et avec ce qu'il avait éprouvé lui-même, c'est que l'exercice lui était indispensable, et que c'était l'unique moyen de guérison. Cette médecine était effectivement la seule à laquelle il eût quelque confiance, mais sa répugnance à sortir suivi d'un officier à cheval était toujours la même; aussi il restait à la maison. Enfin s'ouvrit cette année 1821, qui devait être pour Napoléon la dernière de sa grande existence.

La fin d'avril était arrivée, et à chaque instant le mal devenait plus menaçant et plus douloureux. Les spasmes, les vomissements, la fièvre, la soif ardente, ne cessaient pas. Napoléon prenait de temps en temps quelques gouttes d'une eau fraîche qu'on avait trouvée au pied du pic de Diane, dans l'exposition où il aurait voulu que sa demeure fût placée, et il en ressentait un peu de bien. — Je désire, dit-il, être enterré sur les bords de la Seine, si c'est jamais possible, ou à Ajaccio dans l'héritage de ma famille, ou enfin si ma captivité doit durer pour mon cadavre, au pied de la fontaine à laquelle j'ai dû quelque soulagement. — On le lui promit avec des larmes, car on ne lui cachait plus un état qu'il voyait si bien. — Vous allez, dit-il à ses amis qui l'entouraient, retourner en Europe. Vous y reviendrez avec le reflet de ma gloire, avec l'honneur d'un noble dévouement. Vous y serez considérés et heureux. Moi je vais rejoindre Kléber, Desaix, Lannes, Masséna, Bessièrès, Duroc, Ney! . . . Ils viendront à ma rencontre. . . . Ils ressentiront encore une fois l'ivresse de la gloire humaine. . . . Nous parlerons de ce que nous avons fait, nous nous entretiendrons de notre métier avec Frédéric, Turenne, Condé, César, Annibal. . . . Puis s'arrêtant, Napoléon ajouta avec un singulier sourire : *A moins que là-haut comme ici-bas on n'ait peur de voir tant de militaires ensemble.* — Ce léger badinage mêlé à ce langage solennel émut vivement les assistants. Le 1^{er} mai, l'agonie sembla s'annoncer, et les souffrances devinrent presque continuelles. Le 2, le 3, Napoléon parut consumé par

la fièvre, et en proie à des spasmes violents. Dès que la souffrance lui laissait quelque répit, son esprit se réveillait radieux, et il montrait autant de lucidité que de sérénité. Dans l'un de ces intervalles, il dicta, sous le titre de première et seconde rêverie, deux 5 notes sur la défense de la France en cas d'invasion. Le 3, le délire commença, et à travers ses paroles entrecoupées on saisit ces mots. *Mon fils . . . l'armée . . . Desaix. . .* On eût dit à une certaine agitation, qu'il avait une dernière vision de la bataille de 10 Marengo regagnée par Desaix. Le 4, l'agonie dura sans interruption, et la noble figure du héros parut cruellement tourmentée. Le temps était horrible, car c'était la mauvaise saison de Sainte-Hélène. Des rafales de vent et de pluie déracinèrent quelques-uns 15 des arbres récemment plantés. Enfin le 5 mai, on ne douta plus que le dernier jour de cette existence extraordinaire ne fût arrivé. Tous les serviteurs de Napoléon, agenouillés autour de son lit, épiaient les dernières lueurs de la vie. Malheureusement ces 20 dernières lueurs étaient des signes de cruelles souffrances. Les officiers anglais placés à l'extérieur recueillaient avec un intérêt respectueux ce que les domestiques leur apprenaient des progrès de l'agonie. Vers la fin du jour, la douleur s'affaissant avec la vie, 25 le refroidissement devenant général, la mort sembla s'emparer de sa glorieuse victime. Ce jour-là le temps était redevenu calme et serein. Vers cinq heures quarante-cinq minutes, juste au moment où le soleil se couchait dans des flots de lumière, et où le canon 30

anglais donnait le signal de la retraite, les nombreux témoins qui observaient le mourant s'aperçurent qu'il ne respirait plus, et s'écrièrent qu'il était mort. Ils couvrirent ses mains de baisers respectueux, et Marchand, qui avait emporté à Sainte-Hélène le manteau que le Premier Consul portait à Marengo, en revêtit son corps, en ne laissant à découvert que sa noble tête.

Aux convulsions de l'agonie, toujours si pénibles à voir, avait succédé un calme plein de majesté. Cette figure d'une si rare beauté, revenue à la maigreur de sa jeunesse et revêtue du manteau de Marengo, semblait avoir rendu à ceux qui la contemplaient le général Bonaparte dans toute sa gloire.

GUIZOT.

HISTOIRE DE LA CIVILISATION EN EUROPE.

LEÇON VIII.

MESSIEURS : Je n'ai pas encore mis sous vos yeux le plan entier de mon cours. J'ai commencé par en indiquer l'objet, puis j'ai marché devant moi sans considérer dans son ensemble la civilisation européenne, sans vous indiquer à la fois le point de départ, la route et le but, le commencement, le milieu et la fin. Nous voici cependant arrivés à une époque où cette vue d'ensemble, cette esquisse générale du monde que nous parcourons, devient nécessaire. Les temps que nous avons étudiés jusqu'ici s'expliquent en quelque sorte par eux-mêmes, ou par des résultats prochains et clairs. Ceux où nous allons entrer ne sauraient être compris, ni même exciter un vif intérêt, si on ne les rattache à leurs conséquences les plus indirectes, les plus éloignées. Il arrive, dans une si vaste étude, un moment où l'on ne peut plus se résoudre à marcher en n'ayant devant soi que de l'inconnu, que des ténèbres; on veut savoir non seulement d'où l'on vient et où l'on est, mais où l'on va. C'est ce que nous sentons aujourd'hui. L'époque que nous abordons n'est intelligible, son importance n'est ap-

préciable que par les rapports qui la lient aux temps modernes. Son vrai sens n'a été révélé que fort tard.

Nous sommes en possession de presque tous les éléments essentiels de la civilisation européenne. Je
5 dis presque, car je ne vous ai pas encore entretenus de la royauté. La crise décisive du développement de la royauté n'a guère eu lieu qu'au XII^e et même au XIII^e siècle; c'est alors seulement que l'institution s'est vraiment constituée, et a commencé à prendre,
10 dans la société moderne, sa place définitive. Voilà pourquoi je n'en ai pas traité plus tôt; elle sera l'objet de ma prochaine leçon. Sauf celui-là, nous tenons, je le répète, tous les grands éléments de la civilisation européenne: vous avez vu naître sous vos
15 yeux l'aristocratie féodale, l'Église, les communes: vous avez entrevu les institutions qui devaient correspondre à ces faits; et non seulement les institutions, mais aussi les principes, les idées que les faits devaient susciter dans les esprits. A propos de la féodalité, vous avez assisté au berceau de la famille
20 moderne, aux foyers de la vie domestique; vous avez compris, dans toute son énergie, le sentiment de l'indépendance individuelle, et quelle place il avait dû tenir dans notre civilisation. A l'occasion
25 de l'Église, vous avez vu apparaître la société purement religieuse, ses rapports avec la société civile, le principe théocratique, la séparation du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, les premiers coups de la persécution, les premiers cris de la liberté de con-
30 science. Les communes naissantes vous ont laissé

entrevoir une association fondée sur de tout autres principes que ceux de la féodalité ou de l'Église, la diversité des classes sociales, leurs luttes, les premiers et profonds caractères des mœurs bourgeoises modernes, la timidité d'esprit à côté de l'énergie de l'âme, l'esprit démagogique à côté de l'esprit légal. Tous les éléments, en un mot, qui ont concouru à la formation de la société européenne, tout ce qu'elle a été, tout ce dont elle a parlé, pour ainsi dire, ont déjà frappé vos regards.

Transportons-nous cependant, Messieurs, au sein de l'Europe moderne; je ne dis pas même de l'Europe actuelle, après la prodigieuse métamorphose dont nous avons été témoins, mais dans les XVII^e et XVIII^e siècles. Je vous le demande, reconnaissez-vous la société que nous venons de voir au XII^e? Quelle immense différence! J'ai déjà insisté sur cette différence par rapport aux communes; je me suis appliqué à vous faire sentir combien le tiers état du XVIII^e siècle ressemblait peu à celui du XII^e. Faites le même essai sur la féodalité et sur l'Église; vous serez frappés de la même métamorphose. Il n'y avait pas plus de ressemblance entre la noblesse de la cour de Louis XV et l'aristocratie féodale, entre l'Église du cardinal de Bernis et celle de l'abbé Suger, qu'entre le tiers état du XVIII^e siècle et la bourgeoisie du XII^e. Entre ces deux époques, bien que, dès la première, elle fût déjà en possession de tous ses éléments, la société tout entière a été transformée.

Je voudrais démêler clairement le caractère général, essentiel, de cette transformation.

Du V^e au XII^e siècle, la société contenait tout ce que j'y ai trouvé et décrit, des rois, une aristocratie laïque, un clergé, des bourgeois, des colons, les pouvoirs religieux, civils, les germes, en un mot, de tout ce
5 qui fait une nation et un gouvernement; et pourtant point de gouvernement, point de nation. Un peuple proprement dit, un gouvernement véritable, dans le sens qu'ont aujourd'hui ces mots pour nous, il n'y a rien de semblable dans toute l'époque dont nous nous
10 sommes occupés. Nous avons rencontré une multitude de forces particulières, de faits spéciaux, d'institutions locales, mais rien de général, rien de public, point de politique proprement dite, point de vraie nationalité.

15 Regardons au contraire l'Europe au XVII^e et au XVIII^e siècle; nous voyons partout se produire sur la scène du monde deux grandes figures, le gouvernement et le peuple. L'action d'un pouvoir général sur le pays tout entier, l'influence du pays sur le pouvoir
20 qui le gouverne, c'est là la société, c'est là l'histoire: les rapports de ces deux grandes forces, leur alliance ou leur lutte, voilà ce que l'histoire trouve, ce qu'elle raconte. La noblesse, le clergé, les bourgeois, toutes ces classes, toutes ces forces particulières ne paraissent plus qu'en seconde ligne, presque comme des
25 ombres effacées par ces deux grands corps, le peuple et son gouvernement.

C'est là, Messieurs, si je ne m'abuse, le trait essentiel qui distingue l'Europe moderne de l'Europe primitive; voilà la métamorphose qui s'est accomplie du
30 XIII^e au XVI^e siècle.

C'est donc du XIII^e au XVI^e siècle, c'est-à-dire dans l'époque où nous entrons, qu'il en faut chercher le secret; c'est le caractère distinctif de cette époque qu'elle a été employée à faire de l'Europe primitive l'Europe moderne: de là son importance et son intérêt historique. Si l'on ne la considérait pas sous ce point de vue, si l'on n'y cherchait pas surtout ce qui en est sorti, non seulement on ne la comprendrait pas, mais on s'en lasserait, on s'en ennuerait promptement. Vue en elle-même en effet, et en elle seule, c'est un temps sans caractère, un temps où la confusion va croissant sans qu'on en aperçoive les causes; temps de mouvement sans direction, d'agitation sans résultat: royauté, noblesse, clergé, bourgeois, tous les éléments de l'ordre social semblent tourner dans le même cercle, également incapables de progrès et de repos. On fait des tentatives de tout genre; toutes échouent: on tente d'asseoir les gouvernements, de fonder les libertés publiques; on tente même des réformes religieuses: rien ne réussit, rien n'aboutit. Si jamais le genre humain a paru voué à une destinée agitée et pourtant stationnaire, à un travail sans relâche et pourtant stérile, c'est du XIII^e au XV^e siècle que telle est la physionomie de sa condition et de son histoire.

Je ne connais qu'un ouvrage où cette physionomie soit reproduite avec vérité: c'est l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, de M. de Barante. Je ne parle pas de la vérité qui brille dans la peinture des mœurs, dans le récit détaillé des événements, mais de cette vérité

générale qui fait du livre entier une image fidèle, un miroir sincère de toute l'époque dont il révèle en même temps le mouvement et la monotonie.

Considérée, au contraire, dans son rapport avec ce
5 qui l'a suivie, comme la transition de l'Europe primitive à l'Europe moderne, cette époque s'éclaire et s'anime; on y découvre un ensemble, une direction, un progrès; son unité et son intérêt résident dans le travail lent et caché qui s'y est accompli.

10 L'histoire de la civilisation européenne peut donc se résumer, Messieurs, en trois grandes périodes: 1°. Une période que j'appellerai celle des origines, de la formation; temps où les divers éléments de notre société se dégagent du chaos, prennent consistance,
15 et se montrent sous leurs formes natives avec les principes qui les animent; ce temps se prolonge presque jusqu'au XII^e siècle. 2°. La seconde période est un temps d'essai, de tentative, de tâtonnement; les éléments divers de l'ordre social se rapprochent, se com-
20 binent, se tâtent, pour ainsi dire, sans pouvoir rien enfanter de général, de régulier, de durable: cet état ne finit, à vrai dire, qu'au XVI^e siècle. 3°. Enfin, la période du développement proprement dit, où la société humaine prend en Europe une forme définitive,
25 suit une direction déterminée, marche rapidement et d'ensemble vers un but clair et précis; c'est celle qui a commencé au XVI^e siècle et qui poursuit maintenant son cours.

Tel m'apparaît, Messieurs, dans son ensemble, le
30 spectacle de la civilisation européenne: tel j'essayerai

de vous le reproduire. C'est dans la seconde période que nous entrons aujourd'hui. Nous avons à y chercher les grandes crises, les causes déterminantes de la transformation sociale qui en a été le résultat.

Le premier grand événement qui se présente à nous, 5 qui ouvre pour ainsi dire l'époque dont nous parlons, ce sont les croisades. Elles commencent à la fin du XI^e siècle, et remplissent le XII^e et le XIII^e. Grand événement, à coup sûr, car, depuis qu'il est consommé, il n'a cessé d'occuper les historiens philosophes ; tous, 10 même avant de s'en rendre compte, ont pressenti qu'il y avait là une de ces influences qui changent la condition des peuples, et qu'il faut absolument étudier pour comprendre le cours général des faits.

Le premier caractère des croisades, c'est leur uni- 15 versalité ; l'Europe entière y a concouru ; elles ont été le premier événement européen. Avant les croisades, on n'avait jamais vu l'Europe s'émouvoir d'un même sentiment, agir dans une même cause ; il n'y avait pas d'Europe. Les croisades ont révélé l'Europe 20 chrétienne. Les Français faisaient le fond de la première armée de croisés ; mais il y avait aussi des Allemands, des Italiens, des Espagnols, des Anglais. Suivez la seconde, la troisième croisade : tous les peuples chrétiens s'y engagent. Rien de pareil ne 25 s'était encore vu.

Ce n'est pas tout : de même que les croisades sont un événement européen, de même, dans chaque pays, elles sont un événement national. Dans chaque pays, toutes les classes de la société s'animent de la même 30

impression, obéissent à la même idée, s'abandonnent au même élan. Rois, seigneurs, prêtres, bourgeois, peuple des campagnes, tous prennent aux croisades le même intérêt, la même part. L'unité morale des
5 nations éclate; fait aussi nouveau que l'unité européenne.

Quand de pareils événements se rencontrent dans la jeunesse des peuples, dans ces temps où les hommes agissent spontanément, librement, sans préméditation,
10 sans intention ni combinaison politique, on y reconnaît ce que l'histoire appelle des événements héroïques, l'âge héroïque des nations. Les croisades sont, en effet, l'événement héroïque de l'Europe moderne, mouvement individuel et général à la fois, national et
15 pourtant non dirigé.

Que tel soit vraiment leur caractère primitif, tous les documents le disent, tous les faits le prouvent. Quels sont les premiers croisés qui se mettent en mouvement? Des bandes populaires; elles partent
20 sous la conduite de Pierre l'Ermite, sans préparatifs, sans guides, sans chefs, suivies plutôt que conduites par quelques chevaliers obscurs; elles traversent l'Allemagne, l'Empire grec, et vont se disperser ou périr dans l'Asie Mineure.

La classe supérieure, la noblesse féodale, s'ébranle à son tour pour la croisade. Sous le commandement de Godefroi de Bouillon les seigneurs et leurs hommes partent pleins d'ardeur. Lorsqu'ils ont traversé l'Asie Mineure, il prend aux chefs des croisés un
30 accès de tiédeur et de fatigue; ils ne se soucient pas

de continuer leur route; ils voudraient s'occuper d'eux-mêmes, faire des conquêtes, s'y établir. Le peuple de l'armée se soulève; il veut aller à Jérusalem: la délivrance de Jérusalem est le but de la croisade; ce n'est pas pour gagner des principautés à Raimond de Toulouse, ni à Boémond, ni à aucun autre, que les croisés sont venus. L'impulsion populaire, nationale, européenne, l'emporte sur toutes les intentions individuelles; les chefs n'ont point sur les masses assez d'ascendant pour les soumettre à leurs propres intérêts. Les souverains, qui étaient restés étrangers à la première croisade, sont enfin emportés dans le mouvement comme les peuples. Les grandes croisades du XII^e siècle sont commandées par des rois.

Je passe tout à coup à la fin du XIII^e siècle. On parle encore en Europe des croisades, on les prêche même avec ardeur. Les papes excitent les souverains et les peuples; on tient des conciles pour recommander la terre sainte; mais personne n'y va plus, personne ne s'en soucie plus. Il s'est passé dans l'esprit européen, dans la société européenne, quelque chose qui a mis fin aux croisades. Il y a bien encore quelques expéditions particulières; on voit bien quelques seigneurs, quelques bandes partir encore pour Jérusalem; mais le mouvement général est évidemment arrêté. Cependant il semble que ni la nécessité ni la facilité de le continuer n'ont disparu. Les musulmans triomphent en Asie. Le royaume chrétien fondé à Jérusalem est tombé entre leurs mains. Il faut le

reconquérir ; on a pour y réussir bien plus de moyens qu'on n'en avait au moment où les croisades ont commencé ; un grand nombre de chrétiens sont établis et encore puissants dans l'Asie Mineure, la Syrie, la
5 Palestine. On connaît mieux les moyens de voyage et d'action. Cependant rien ne peut ranimer les croisades. Il est clair que les deux grandes forces de la société, les souverains d'une part, les peuples de l'autre, n'en veulent plus.

10 On a beaucoup dit que c'était lassitude, que l'Europe était fatiguée de se ruer ainsi sur l'Asie. Messieurs, il faut s'entendre sur ce mot *lassitude*, dont on se sert souvent en pareille occasion ; il est étrangement inexact. Il n'est pas vrai que les générations
15 humaines soient lasses de ce qu'elles n'ont pas fait, lasses des fatigues de leurs pères. La lassitude est personnelle, elle ne se transmet pas comme un héritage. Les hommes du XIII^e siècle n'étaient point fatigués des croisades du XII^e ; une autre cause agis-
20 sait sur eux. Un grand changement s'était opéré dans les idées, dans les sentiments, dans les situations sociales. On n'avait plus les mêmes besoins, les mêmes désirs. On ne croyait plus, on ne voulait plus les mêmes choses. C'est par de telles métamorphoses
25 politiques ou morales, et non par la fatigue, que s'explique la conduite différente des générations successives. La prétendue lassitude qu'on leur attribue est une métaphore sans vérité.

Deux grandes causes, Messieurs, l'une morale,
30 l'autre sociale, avaient lancé l'Europe dans les croisades.

La cause morale, vous le savez, c'était l'impulsion des sentiments et des croyances religieuses. Depuis la fin du VII^e siècle, le christianisme luttait contre le mahométisme; il l'avait vaincu en Europe, après en avoir été dangereusement menacé; il était parvenu à le confiner en Espagne. Là encore, il travaillait constamment à l'expulser. On a présenté les croisades comme une espèce d'accident, comme un événement imprévu, inouï, né des récits que faisaient les pèlerins au retour de Jérusalem, et des prédications de Pierre l'Ermite. Il n'en est rien. Les croisades, Messieurs, ont été la continuation, le zénith de la grande lutte engagée depuis quatre siècles entre le christianisme et le mahométisme. Le théâtre de cette lutte avait été jusque-là en Europe; il fut transporté en Asie. Si je mettais quelque prix à ces comparaisons, à ces parallélismes dans lesquels on se plaît quelquefois à faire entrer, de gré ou de force, les faits historiques, je pourrais vous montrer le christianisme fournissant exactement en Asie la même carrière, subissant la même destinée que le mahométisme en Europe. Le mahométisme s'est établi en Espagne, il y a conquis et fondé un royaume et des principautés. Les chrétiens ont fait cela en Asie. Ils s'y sont trouvés, à l'égard des mahométans, dans la même situation que ceux-ci en Espagne à l'égard des chrétiens. Le royaume de Jérusalem et le royaume de Grenade se correspondent. Peu important, du reste, ces similitudes. Le grand fait, c'est la lutte des deux systèmes religieux et sociaux. Les croisades en ont

été la principale crise. C'est là leur caractère historique, le lien qui les rattache à l'ensemble des faits.

Une autre cause, l'état social de l'Europe au XI^e siècle, ne contribua pas moins à les faire éclater. J'ai
5 pris soin de bien expliquer pourquoi, du V^e au XI^e siècle, rien de général n'avait pu s'établir en Europe ; j'ai cherché à montrer comment tout était devenu local, comment les États, les existences, les esprits s'étaient renfermés dans un horizon fort étroit.
10 Ainsi, le régime féodal avait prévalu. Au bout de quelque temps, un horizon si borné ne suffit plus ; la pensée et l'activité humaines aspirèrent à dépasser la sphère où elles étaient enfermées. La vie errante avait cessé, mais non le goût de son mouvement, de
15 ses aventures. Les peuples se précipitèrent dans les croisades comme dans une nouvelle existence plus large, plus variée, qui tantôt rappelait l'ancienne liberté de la barbarie, tantôt ouvrait les perspectives d'un vaste avenir.

20 Telles furent, je crois, au XII^e siècle, les deux causes déterminantes des croisades. A la fin du XIII^e siècle, ni l'une ni l'autre de ces causes n'existait plus. L'homme et la société étaient tellement changés que ni l'impulsion morale ni le besoin social
25 qui avaient précipité l'Europe sur l'Asie ne se faisaient plus sentir. Je ne sais si beaucoup d'entre vous ont lu les historiens originaux des croisades, et s'il vous est quelquefois venu à l'esprit de comparer les chroniqueurs contemporains des premières croi-
30 sades avec ceux de la fin du XII^e et du XIII^e siècles :

par exemple, Albert d'Aix, Robert le Moine et Raymond d'Agiles, qui assistaient à la première croisade, avec Guillaume de Tyr et Jacques de Vitry. Quand on rapproche ces deux classes d'écrivains, il est impossible de ne pas être frappé de la distance qui les sépare. Les premiers sont des chroniqueurs animés, d'une imagination émue, et qui racontent les événements de la croisade avec passion. Mais ce sont des esprits prodigieusement étroits, sans aucune idée hors de la petite sphère dans laquelle ils ont vécu, étrangers à toute science, remplis de préjugés, incapables de porter un jugement quelconque sur ce qui se passe autour d'eux et sur les événements qu'ils racontent. Ouvrez, au contraire, l'histoire des croisades de Guillaume de Tyr; vous serez étonnés de trouver presque un historien des temps modernes, un esprit développé, étendu, libre, une rare intelligence politique des événements, des vues d'ensemble, un jugement porté sur les causes et sur les effets. Jacques de Vitry offre l'exemple d'un autre genre de développement: c'est un savant qui ne s'enquiert pas seulement de ce qui se rapporte aux croisades, mais s'occupe de l'état des mœurs, de géographie, d'ethnographie, d'histoire naturelle, qui observe et décrit le monde. En un mot, il y a entre les chroniqueurs des premières croisades et les historiens des dernières, un intervalle immense, et qui révèle dans l'état des esprits une révolution véritable.

Cette révolution éclate surtout dans la manière dont les uns et les autres parlent des mahométans.

Pour les premiers chroniqueurs, et, par conséquent, pour les premiers croisés, dont les premiers chroniqueurs ne sont que l'expression, les mahométans ne sont qu'un objet de haine; il est clair que ceux qui
5 en parlent ne les connaissent point, ne les jugent point, ne les considèrent que sous le point de vue de l'hostilité religieuse qui existe entre eux; on ne découvre la trace d'aucune relation sociale; ils les détestent et les combattent, rien de plus. Guillaume
10 de Tyr, Jacques de Vitry, Bernard le trésorier, parlent des musulmans tout autrement: on sent que, tout en les combattant, ils ne les voient plus comme des monstres, qu'ils sont entrés jusqu'à un certain point dans leurs idées, qu'ils ont vécu avec eux, qu'il s'est
15 établi entre eux des relations, et même une sorte de sympathie. Guillaume de Tyr fait un bel éloge de Noureddin, et Bernard le trésorier, de Saladin. Ils vont même quelquefois jusqu'à opposer les mœurs et la conduite des musulmans aux mœurs et à la con-
20 duite des chrétiens; ils adoptent les musulmans pour faire la satire des chrétiens, comme Tacite peignait les mœurs des Germains en contraste avec les mœurs de Rome. Vous voyez quel changement immense a dû s'opérer entre les deux époques, puisque vous trou-
25 vez dans la dernière, envers les ennemis mêmes des chrétiens, envers ceux contre lesquels les croisades étaient dirigées, une liberté, une impartialité d'esprit qui eût saisi les premiers croisés de surprise et de colère.

30 C'est là, Messieurs, le premier, le principal effet

des croisades : un grand pas vers l'affranchissement de l'esprit, un grand progrès vers des idées plus étendues, plus libres. Commencées au nom et sous l'influence des croyances religieuses, les croisades ont enlevé aux idées religieuses, je ne dirai pas leur part 5 légitime d'influence, mais la possession exclusive et despotique de l'esprit humain. Ce résultat, bien imprévu sans doute, est né de plusieurs causes. La première, c'est évidemment la nouveauté, l'étendue, la variété du spectacle qui s'est offert aux yeux des 10 croisés. Il leur est arrivé ce qui arrive aux voyageurs. C'est un lieu commun de dire que l'esprit des voyageurs s'affranchit, que l'habitude d'observer des peuples divers, des mœurs, des opinions différentes, étend les idées, dégage le jugement des anciens pré- 15 jugés. Le même fait s'est accompli chez ces peuples voyageurs qu'on a appelés les croisés : leur esprit s'est ouvert et élevé par cela seul qu'ils ont vu une multitude de choses différentes, qu'ils ont connu d'autres mœurs que les leurs. Ils se sont trouvés 20 d'ailleurs en relation avec deux civilisations non seulement différentes, mais plus avancées : la société grecque d'une part, la société musulmane de l'autre. Nul doute que la société grecque, quoique sa civilisation fût énervée, pervertie, mourante, ne fît sur les 25 croisés l'effet d'une société plus avancée, plus polie, plus éclairée que la leur. La société musulmane leur fut un spectacle de même nature. Il est curieux de voir dans les chroniques l'impression que produisirent les croisés sur les musulmans : ceux-ci les 30

regardèrent au premier abord comme des barbares, comme les hommes les plus grossiers, les plus féroces, les plus stupides qu'ils eussent jamais vus. Les croisés, de leur côté, furent frappés de ce qu'il y
5 avait de richesses et d'élégance de mœurs chez les musulmans. A cette première impression succédèrent bientôt entre les deux peuples de fréquentes relations. Elles s'étendirent, et devinrent beaucoup plus importantes qu'on ne le croit communément.
10 Non seulement les chrétiens d'Orient avaient avec les musulmans des rapports habituels, mais l'Occident et l'Orient se connurent, se visitèrent, se mêlèrent. Il n'y a pas longtemps qu'un des savants qui honorent la France aux yeux de l'Europe, M. Abel
15 Rémusat, a mis à découvert les relations des empereurs mongols avec les rois chrétiens. Des ambassadeurs mongols furent envoyés aux rois francs, à saint Louis entre autres, pour les engager à entrer en alliance et à recommencer des croisades dans l'in-
20 térêt commun des Mongols et des chrétiens contre les Turcs. Et non seulement des relations diplomatiques, officielles, s'établissaient ainsi entre les souverains, mais elles tenaient à des relations de peuples fréquentes et variées. Je cite textuellement M. Abel
25 Rémusat :

“ Beaucoup de religieux italiens, français, flamands, furent chargés de missions diplomatiques auprès du grand kan. Des Mongols de distinction vinrent à Rome, à Barcelone, à Valence, à Lyon, à Paris, à
30 Londres, à Northampton; et un franciscain du roy-

aume de Naples fut archevêque de Péking. Son successeur fut un professeur de théologie de la Faculté de Paris. Mais combien d'autres personnages moins connus furent entraînés à la suite de ceux-là, ou comme esclaves, ou attirés par l'appât du gain ou 5 guidés par la curiosité dans des contrées jusqu'alors inconnues ! Le hasard a conservé les noms de quelques-uns. Le premier envoyé qui vint trouver le roi de Hongrie de la part des Tartares était un Anglais banni de son pays pour certains crimes, et qui, après 10 avoir erré dans toute l'Asie, avait fini par prendre du service chez les Mongols. Un cordelier flamand rencontra dans le fond de la Tartarie une femme de Metz, nommée *Paquette*, qui avait été enlevée en Hongrie, un orfèvre parisien dont le frère était établi à 15 Paris, sur le grand pont, et un jeune homme des environs de Rouen, qui s'était trouvé à la prise de Belgrade. Il y vit aussi des Russes, des Hongrois et des Flamands. Un chantre, nommé *Robert*, après avoir parcouru l'Asie orientale, revint mourir dans la cathé- 20 drale de Chartres. Un Tartare était fournisseur de casques dans les armées de Philippe le Bel. Jean de Plancarpin trouva près de Gayouk un gentil-homme russe qu'il nomme *Temer*, qui servait d'interprète ; plusieurs marchands de Breslau, de Pologne, 25 d'Autriche, l'accompagnèrent dans son voyage en Tartarie. D'autres revinrent avec lui par la Russie : c'étaient des Génois, des Pisans, des Vénitiens. Deux marchands de Venise, que le hasard avait conduits à Bokhara, se laissèrent aller à suivre un ambassadeur 30

mongol que Khoulagou envoyait à Khoubilaï. Ils séjournèrent plusieurs années tant en Chine qu'en Tartarie, revinrent avec des lettres du grand kan pour le pape, retournèrent auprès du grand kan, emmenant
5 avec eux le fils de l'un d'eux, le célèbre Marc-Pol, et quittèrent encore une fois la cour de Khoubilaï pour s'en revenir à Venise. Des voyages de ce genre ne furent pas moins fréquents dans le siècle suivant. De ce nombre sont ceux de Jean de Mandeville,
10 médecin anglais, d'Oderic de Frioul, de Pegoletti, de Guillaume de Bouldeselle, et de plusieurs autres. On peut bien croire que ceux dont la mémoire s'est conservée ne sont que la moindre partie de ceux qui furent entrepris, et qu'il y eut dans ce temps plus de
15 gens en état d'exécuter des courses lointaines que d'en écrire la relation. Beaucoup de ces aventuriers durent se fixer et mourir dans les contrées qu'ils étaient allés visiter. D'autres revinrent dans leur patrie, aussi obscurs qu'auparavant, mais l'imagination remplie de ce qu'ils avaient vu, le racontant à
20 leur famille, l'exagérant sans doute, mais laissant autour d'eux, au milieu de fables ridicules, des souvenirs utiles et des traditions capables de fructifier. Ainsi furent déposées en Allemagne, en Italie, en
25 France, dans les monastères, chez les seigneurs et jusque dans les derniers rangs de la société, des semences précieuses destinées à germer un peu plus tard. Tous ces voyageurs ignorés, portant les arts de leur patrie dans les contrées lointaines, en rappor-
30 taient d'autres connaissances non moins précieuses,

et faisaient, sans s'en apercevoir, des échanges plus
avantageux que tous ceux du commerce. Par là, non
seulement le trafic des soieries, des porcelaines, des
denrées de l'Hindoustan, s'étendait et devenait plus
praticable : il s'ouvrait de nouvelles routes à l'indus- 5
trie et à l'activité commerciale : mais ce qui valait
mieux encore, des mœurs étrangères, des nations in-
connues, des productions extraordinaires venaient
s'offrir en foule à l'esprit des Européens, resserré,
depuis la chute de l'Empire romain, dans un cercle 10
trop étroit. On commença à compter pour quelque
chose la plus belle, la plus peuplée et la plus ancien-
nement civilisée des quatre parties du monde. On
songea à étudier les arts, les croyances, les idiomes
des peuples qui l'habitaient, et il fut même question 15
d'établir une chaire de langue tartare dans l'univer-
sité de Paris. Des relations romanesques, bientôt
discutées et approfondies, répandirent de toutes parts
des notions plus justes et plus variées. Le monde
sembla s'ouvrir du côté de l'Orient ; la géographie fit 20
un pas immense : l'ardeur pour les découvertes devint
la forme nouvelle que revêtit l'esprit aventureux des
Européens. L'idée d'un autre hémisphère cessa, quand
le nôtre fut mieux connu, de se présenter à l'esprit
comme un paradoxe dépourvu de toute vraisemblance ; 25
et ce fut en allant à la recherche du Zipangri de Marc-
Pol que Christophe Colomb découvrit le nouveau
monde."

Vous voyez, Messieurs, quel était, au XIII^e et au
XIV^e siècles, par les faits qu'avait amenés l'impulsion 30

des croisades, quel était, dis-je, le monde vaste et nouveau qui s'était ouvert devant l'esprit européen. On ne peut douter que ce n'ait été là une des causes les plus puissantes du développement et de la liberté d'esprit qui éclatent au sortir de ce grand événement.

Une autre circonstance mérite d'être remarquée. Jusqu'aux croisades, la cour de Rome, le centre de l'Église, n'avait guère été en communication avec les laïques que par l'intermédiaire des ecclésiastiques, soit des légats que la cour de Rome envoyait, soit des évêques et du clergé tout entier. Il y avait bien toujours quelques laïques en relation directe avec Rome ; mais, à tout prendre, c'était par les ecclésiastiques qu'elle communiquait avec les peuples. Pendant les croisades, au contraire, Rome devint un lieu de passage pour une grande partie des croisés, soit en allant, soit en revenant ; une foule de laïques assistèrent au spectacle de sa politique et de ses mœurs, et démêlèrent la part de l'intérêt personnel dans les débats religieux. Nul doute que cette connaissance nouvelle n'ait suscité des hardiesses d'esprit jusque-là inconnues.

Quand on considère l'état des esprits en général au sortir des croisades, surtout en matière ecclésiastique, il est impossible de ne pas être frappé d'un fait singulier : les idées religieuses n'ont point changé ; elles n'ont pas été remplacées par des opinions contraires, ou seulement différentes. Cependant les esprits sont infiniment plus libres ; les croyances religieuses ne sont plus l'unique sphère dans laquelle

s'exerce l'esprit humain ; sans les abandonner, il commence à ne s'y point renfermer, à se porter ailleurs. Ainsi, à la fin du XIII^e siècle, la cause morale qui avait déterminé les croisades, qui en avait été du moins le principe le plus énergique, avait disparu ; 5 l'état moral de l'Europe était profondément modifié.

L'état social avait subi un changement analogue. On a beaucoup cherché quelle avait été, à cet égard, l'influence des croisades ; on a montré comment elles avaient réduit un grand nombre de propriétaires de 10 fiefs à la nécessité de les vendre aux rois, ou bien de vendre des chartes aux communes pour faire de l'argent et aller à la croisade. On a fait voir que, par leur seule absence, beaucoup de seigneurs avaient perdu une grande partie de leur pouvoir. Sans entrer 15 dans les détails de cet examen, on peut, je crois, résumer en quelques faits généraux l'influence des croisades sur l'état social.

Elles ont beaucoup diminué le nombre des petits fiefs, des petits domaines, des petits propriétaires de 20 fiefs ; elles ont concentré la propriété et le pouvoir dans un moindre nombre de mains. C'est à partir des croisades qu'on voit se former et s'accroître les grands fiefs, les grandes existences féodales.

J'ai souvent regretté qu'il n'y eût pas une carte de 25 la France divisée en fiefs, comme nous avons une carte de la France divisée en départements, arrondissements, cantons et communes ; une carte où tous les fiefs fussent marqués, ainsi que leur circonscription, leurs rapports et leurs changements successifs. Si 30

nous comparions, à l'aide de cartes pareilles, l'état de la France avant et après les croisades, nous verrions combien de fiefs avaient disparu, et à quel point s'étaient accrus les grands fiefs et les fiefs moyens.

5 C'est un des plus importants résultats que les croisades aient amenés.

Là même où les petits propriétaires ont conservé leurs fiefs, ils n'y ont plus vécu aussi isolés qu'auparavant. Les possesseurs de grands fiefs sont devenus
10 autant de centres autour desquels les petits se sont groupés, auprès desquels ils sont venus vivre. Il avait bien fallu, pendant la croisade, se mettre à la suite du plus riche, du plus puissant, recevoir de lui des secours ; on avait vécu avec lui, on avait partagé
15 sa fortune, couru les mêmes aventures. Les croisés revenus chez eux, cette sociabilité, cette habitude de vivre auprès de son supérieur, sont restées dans les mœurs. De même qu'on voit les grands fiefs augmenter après les croisades, de même on voit les pro-
20 priétaires de ces fiefs tenir une cour beaucoup plus considérable dans l'intérieur de leurs châteaux, avoir auprès d'eux un plus grand nombre de gentilshommes qui conservent leurs petits domaines, mais ne s'y enferment plus.

25 L'extension des grands fiefs et la création d'un certain nombre de centres de société, au lieu de la dispersion qui existait auparavant, ce sont là les deux plus grands effets des croisades dans le sein de la féodalité.

30 Quant aux bourgeois, un résultat de même nature

est facile à reconnaître. Les croisades ont créé les grandes communes. Le petit commerce, la petite industrie, ne suffisaient pas pour créer des communes telles qu'ont été les grandes villes d'Italie et de Flandre. C'est le commerce en grand, le commerce maritime, et particulièrement le commerce entre l'Orient et l'Occident, qui les a enfantées : or ce sont les croisades qui ont donné au commerce maritime la plus forte impulsion qu'il eût encore reçue.

En tout, quand on regarde à l'état de la société à la fin des croisades, on trouve que le mouvement de dissolution, de dispersion des existences et des influences, le mouvement de localisation universelle, s'il est permis de parler ainsi, qui avait précédé cette époque, a cessé et a été remplacé par un mouvement en sens contraire, par un mouvement de centralisation. Toutes choses tendent à se rapprocher ; les petites existences s'absorbent dans les grandes, ou se groupent autour d'elles. C'est en ce sens que marche la société, que se dirigent tous ses progrès.

Vous comprenez à présent, Messieurs, pourquoi, à la fin du XIII^e et au XIV^e siècles, les peuples et les souverains ne voulaient plus de croisades ; ils n'en avaient plus besoin ni envie ; ils s'y étaient jetés par l'impulsion de l'esprit religieux, par la domination exclusive des idées religieuses sur l'existence tout entière : cette domination avait perdu son énergie. Ils avaient aussi cherché dans les croisades une vie nouvelle, plus large, plus variée ; ils commençaient à

la trouver en Europe même, dans les progrès des relations sociales. C'est à cette époque que s'ouvre devant les rois la carrière de l'agrandissement politique. Pourquoi aller chercher des royaumes en Asie, 5 quand à sa porte on en avait à conquérir ? Philippe-Auguste allait à la croisade à contre-cœur : quoi de plus naturel ? il avait à se faire roi de France. Il en fut de même pour les peuples ; la carrière de la richesse s'ouvrit devant eux ; ils renoncèrent aux 10 aventures pour le travail. Les aventures furent remplacées, pour les souverains, par la politique, pour les peuples, par le travail en grand. Une seule classe de la société continua à avoir du goût pour les aventures : ce fut cette partie de la noblesse féodale qui, 15 n'étant pas en mesure de songer aux agrandissements politiques, et ne se souciant pas du travail, conserva son ancienne position, ses anciennes mœurs. Aussi a-t-elle continué à se jeter dans les croisades, et tenté longtemps de les renouveler.

20 Tels sont, Messieurs, à mon avis, les grands, les véritables effets des croisades : d'une part, l'étendue des idées, l'affranchissement des esprits ; de l'autre, l'agrandissement des existences, une large sphère ouverte à toutes les activités : elles ont produit à la fois 25 plus de liberté individuelle et plus d'unité politique. Elles ont poussé à l'indépendance de l'homme et à la centralisation de la société. On s'est beaucoup enquis des moyens de civilisation qu'elles ont directement importés d'Orient ; on a dit que la plupart des grandes 30 découvertes qui, dans le cours des XIV^e et XV^e siècles,

ont provoqué le développement de la civilisation européenne, la boussole, l'imprimerie, la poudre à canon, étaient connues de l'Orient, et que les croisés avaient pu les en rapporter. Cela est vrai jusqu'à un certain point. Cependant quelques-unes de ces assertions 5 sont contestables. Ce qui ne l'est pas, c'est cette influence, cet effet général des croisades sur les esprits d'une part, sur la société de l'autre; elles ont tiré la société européenne d'une ornière très étroite, pour la jeter dans des voies nouvelles et infiniment plus 10 larges; elles ont commencé cette transformation des divers éléments de la société européenne en gouvernements et en peuples, qui est le caractère de la civilisation moderne. Vers le même temps se développait une des institutions qui ont le plus puissamment 15 contribué à ce grand résultat, la royauté.

NOTES.

CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE.

JACQUES-NICOLAS-AUGUSTIN THIERRY was born at Blois in 1795, and died at Paris in 1856. He began his literary career as a journalist. His *Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*, published in 1825, at once placed him in the front rank of French historical writers. Soon after the appearance of this work, he lost his eyesight through his excessive labors, but in spite of this serious obstacle, he pursued his historical studies to the end of his life, being greatly aided by the intelligence and devotion of his wife. Other important works of his are, *Introduction à l'Étude de l'Histoire de France*; *Récits des Temps mérovingiens*; *Essai sur l'Histoire de la Formation et des Progrès du Tiers État*.

Thierry did more to promote the study of history in France than any other man, except Guizot. He stands at the head of the descriptive school as the latter does at the head of the philosophic. It has been said of Thierry's style, that it unites the patient erudition of a Benedictine with the brilliant imagination of a poet.

PAGE 1. 1. **sentence**: 'verdict.' The verdict referred to is that rendered by the College of Cardinals in the case of William, duke of Normandy, who claimed the throne of England, against Harold who possessed it. 2. **le pape**: Alexander II. 5. **denier de Saint Pierre**: 'Peter's pence.' 15. **Raoul**: in English, 'Rollo' or 'Rolf'; in German, 'Rudolf.' **Montreuil** is in the north-western part of France. 17. **Campanie**: 'Campania,' in southern Italy. 19. **conseil de cabinet**: 'private council.' 22. **Bayeux**: a city in Normandy. **Mortain**: a town in Normandy, south of Bayeux.

PAGE 2. 9. **à la consentir**: legal phraseology for *à y consentir*. 29. **de par Dieu**: 'in God's name'; **par** is here a corruption of *part*.

PAGE 3. 9. **facultés**: 'ability,' 'means.' 18. **tel** = *celui*.

PAGE 4. 14. **acte**: 'record,' 'document.' 22. **clercs**: 'clergy.' 29. **ban**: 'proclamation.'

PAGE 5. 5. **enfants perdus**: 'desperate characters.' 6. **ournée**: 'day's march,' hence the English word *journey*. 8. **sergents d'armes**: 'men at arms'; *sergent* was originally the same as *servant*. 29. **Saint-Germain** is about 9 miles west of Paris, on the Seine. It was for more than 700 years a favorite residence of French kings. **Philippe**: Philip I, who ruled from 1060 to 1108.

PAGE 6. 2. **franc** = *français*. 15. **tout** is merely emphatic. It may be omitted in translating. 18. **Flandre**: 'Flanders' comprised the south-western part of Belgium and a small portion of France adjoining. 20. **Bretons**: the inhabitants of *Bretagne* or Brittany, the large peninsula in western France. Its inhabitants are descended from the ancient Kelts or Britons; hence the name. 23. Robert made a pilgrimage to Jerusalem in 1035, and died on his way home at Nice (Nicæa), in Asia Minor. 26. **Roll**: same as *Raoul*, p. 1, l. 15.

PAGE 7. 12. **chamberlain**: old French for *chambellan*. 21. William is frequently called "the bastard," because his father had been married to a woman of low birth. This also caused his succession to the government of Normandy to be disputed.

PAGE 8. 15. **Mactiern**: 'son of the chief.' This *mac* is the same prefix so often found in Irish and Scotch names. 23. The mouth of the **Dive** or *Dives* is about 20 miles west of the mouth of the Seine. 27. **Saint-Valéry** is on the coast of France south of Hastings.

PAGE 10. 23. **Tostig**, earl of Northumberland, was Harold's brother, but conspired against him, probably from jealousy.

PAGE 11. 6. **à cheval sur**: 'astride of.' 25. **Orcades**: 'Orkneys.'

PAGE 14. 17. **à mesure**: 'in proportion' (as they advanced).

PAGE 15. 21. **il n'y aura qu'un menteur**: *i.e.* any one who says this will say what is untrue. 22. **aille**: the so-called "sub-junctive of mental reserve," after a sweeping negative or superlative. This battle is called by the English the battle of Stamford-bridge.

PAGE 16. 22. **Pevensey** is 15 miles west of Hastings.

PAGE 18. 9. **la loi d'exil**: It is stated by some writers that, early in Harold's reign, there was a general expulsion of Normans from England, but this is probably not true. 15. **d'en venir aux mains avec**: 'to meet' (in battle).

PAGE 19. 30. **Dom** (Latin, *dominus*): a title frequently given to monks.

PAGE 20. 12. **pacte**: A few years before Harold's accession he visited William of Normandy, and is said at this time to have made some kind of promise to William, but the exact nature of this promise is greatly disputed. Harold's claim to the English crown was certainly better founded than William's. 15. **Godwin** was the father of Harold and Gurth.

PAGE 22. 2. This speech is probably an invention of the Norman writers. 17. **lieu de la bataille**: The battle was fought on a hill called Senlac, which is now occupied by a town called Battle, in memory of the great event that occurred there. There are still some ruins of Battle Abbey on the spot where William built his monastery. Battle is seven miles inland from Hastings.

PAGE 23. 11. **Boulogne** and **Ponthieu** are just across the Channel from Hastings. 14. **manceaux et poitevins**: inhabitants of Maine and Poitou, in the western part of France. 18. **mate-lassées**: 'padded' (from *matelas*, a mattress, or cushion). 22. **Galice**: 'Galicia,' in Spain.

PAGE 24. 7. **nuît de Saint-Brice**: November 13. 21. **aide** is imperative.

PAGE 25. 1. **revers**: 'back-handed stroke'; *i.e.* a blow given from left to right by a weapon held in the right hand. 15. **Notre Dame**: 'Our Lady'; *i.e.* the Virgin Mary, who was called on for aid.

PAGE 27. 1. **fit faire l'appel**: 'had the roll called.' 11. **livre noir**, 'black list' (for confiscation). 28. **Waltham Abbey** is about 13 miles north of London. It is not certain that Harold was buried there.

PAGE 28. 11. **la Belle au cou de cygne**: 'the swan-necked beauty.' The epithet *swan hals* is a favorite one among the ancient poets of the North.

PAGE 29. 1. **sous l'invocation de**: 'dedicated to.'

JEANNE DARC.

AIMABLE-GUILLAUME-PROSPER BRUGIÈRE, baron de BARANTE, was born in 1782, and died in 1866. During the First Empire and the subsequent rule of the Bourbons, he held various official positions. His historical masterpiece is the *Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois* (1828), from which the accompanying selection is taken. Other works of his are: *De la Littérature française pendant le XVIII^{me} siècle*; *Études littéraires et historiques*; *Histoire de la Convention nationale*; *Histoire du Directoire et de la République française*.

The tendencies of the descriptive school found their extreme development in Barante, concerning which Demogeot says: "It relates, but gives no conclusions; it paints, but without instructing; it makes of history a romance, full of instruction at first, but which soon tires the curiosity because it does not sufficiently occupy the intelligence. The most perfect expression of this school is the History of the Dukes of Burgundy, which is, nevertheless, a work of very great merit."

PAGE 30. 1. **Dans le même temps**: The author has just been speaking of the siege of Orléans, which occurred in the winter and spring of 1429. 2. **Domremy**: a village near Toul, in France. The house in which Jeanne was born is still shown. **marche**: from the German *mark*, 'border,' 'boundary.' 4. **Jeanne Darc** (more frequently written *d'Arc*) was born in 1412, or, according to some authorities, in 1409. 9. **Bourguignons** (*gui* = *ghi*): the inhabitants of *Bourgogne*, or Burgundy.

PAGE 31. 2. **Neufchâteau**: a town a few miles south of Domremy. 11. **prud'homme**: 'honorable man.' 16. **messire**, 'my lord,' etymologically the same as *monsieur*, was applied only to persons of high rank. 17. **en** is frequently used by Barante where more modern usage would require *dans*. **Vaucouleurs** is a few miles north of Domremy. 22. **faire pitié**: 'to cause grief or pain.'

PAGE 32. 22. **frères** refers to the saints just spoken of; *frères et sœurs* would have been the more natural expression. 29. **le Dauphin** was Charles VII, who was the lawful king of France, but is not called so because he had not been formally consecrated at Rheims, where it was customary for that ceremony to take place.

PAGE 33. 9. **de la part** may be omitted in translating. It is used only in speaking of persons. 13. **mènerait sacrer** = *mènerait pour être sacré*. 23. **Reims** (pron. *Raince*): the kings of France from 1180 to 1815 were crowned here. 28. **étole**: 'stole'; a broad band worn by priests. It passes back of the neck, the ends hanging down to the feet.

PAGE 34. 5. **mie** = *amie*. 7. **n'a cure**: 'cares not'; *cure* in this sense is rarely used, except in the expression **n'a cure**. 9. **devers**: obsolete for *chez* or *auprès de*. **dussé-je**: 'should I,' 'even though I should.' 11. **la fille du roi d'Écosse** was Margaret, daughter of James I of Scotland, whom Charles was expected to marry. 14. **si** = *et*.

PAGE 35. 15. **houseaux**: 'leggings' (allied to English *hose*). 21. **advienne que pourra**: 'come what will.' Jeanne left her home Feb. 23, 1429. 23. **avaient cru en**; *croire* is usually followed by *à*, except in *croire en Dieu*.

PAGE 36. 18. **Gien**: a city on the Loire, about 40 miles south-east of Orléans. **terre française**: The region hitherto traversed had been conquered by the English. 26. **Chinon**, where Charles VII had his court at this time, is about 50 miles south-west of Orléans. Jeanne arrived at Chinon, March 6.

PAGE 38. 2. **le bâtard d'Orléans** was Dunois (1402-1468), an illegitimate son of the Duke of Orléans. He was one of the ablest soldiers of his time. 4. **d'où**: *dont* or *de qui* would be the customary form. 15. **gentil**: 'noble.' 16. **non autre** = *nul autre*. 28. **Messire**: see p. 32, l. 13.

PAGE 39. 12. **vint**: 'happened.' 14. **deshonnêtes**: 'indecent.' 22. **en gré**: 'into (his) favor.' 25. **Verneuil** is about 60 miles west of Paris. The English defeated the French here in

1424. 29. **courir la lance** was a game, in which persons riding at full speed aimed the point of their lances at a ring or other target.

PAGE 40. 6. There were four **conseillers**, of whom **le chancelier** was president. They constituted the king's cabinet. 20. **Poitiers** (rs silent) is about 45 miles south of Chinon. The university was not founded until 1431. Since the Parliament of Paris was sitting in Poitiers, it is likely that the professors of the university at Paris were also assembled there. 21. **Parlement** was a superior court of justice. 27. **de par Dieu** : comp. note to line 29, p. 2.

PAGE 41. 7. **déduisit** : 'enumerated.' 18. **Limousin** : an ancient province in the south of France. The dialects of southern France are quite different from those of the northern part, and also from the literary language.

PAGE 42. 19. **ne tarissaient point** : 'were inexhaustible.' 22. **frères mineurs** : 'Minorities,' or 'Franciscans.'

PAGE 43. 12. **Deutéronome** : see Deuteronomy xxii. 5. 27. **fût** : see note to line 22, p. 15.

PAGE 44. Jeanne left Chinon in the latter part of April, and the siege of Orléans was raised May 8. July 17 the king was crowned at Rheims. Jeanne then went with Charles and his army to besiege Paris. The French were repulsed and Jeanne wounded. The winter was mostly spent in fruitless negotiations, and in the spring hostilities were resumed. 11. The **Oise** is a river flowing into the Seine from the north, about 10 miles below Paris. 13. The **Marne** (Latin, *Matrona*) enters the Seine just above Paris. 14. The **Aisne** (s silent) flows into the Oise, a short distance above **Compiègne**, which is about 40 miles from Paris. 15. **Soissons** is on the Aisne, about 20 miles east of Compiègne. 16. **picard** : a native of Picardy. 25. **Montdidier** is west of Noyon. 26. **Noyon** is north of Compiègne, on the Oise. 27. **Pont-l'Évêque** is a village near Noyon. 30. **Saintrailles, Valperga, and Chabannes** were partisans of Charles VII.

PAGE 45. 9. **mis à forte rançon** : 'a heavy ransom was demanded for him.' 30. **Crespy**, pronounced, and now usually written, *Crépy*, is between Paris and Compiègne.

PAGE 46. 9. **de son mieux**: 'at his best'; *i.e.* very bravely. 22. **huque**: 'cap.' 26. **grande ouverte**: 'wide open.' 29. **Lagny** (*lan-yi*) is about 12 miles east of Paris. The French and English had had a skirmish there a few months previous.

PAGE 47. 3. **boulevard** is here used in its original sense of rampart. It is now generally applied to an avenue, because in many cities avenues were constructed on the site of the ancient walls or ramparts. 13. **à eux**: 'theirs.' 21. **Te Deum**: the first words of a Latin hymn of praise, frequently, but wrongly, attributed to Ambrose, bishop of Milan. 22. **Bedford** was the third son of Henry IV, and regent of England.

PAGE 48. 15. **la (fête de) Saint-Jean** was June 24. Jeanne's captor delivered her to his superior officer Luxembourg, who, after many threats and entreaties, sold her to the English for 10,000 francs. 26. **portés**: 'inclined.'

PAGE 49. 6. **Bretagne**: see note to line 20, p. 6. 12. **Pierre Cauchon**, an able but unscrupulous man, had personal reasons for his hatred of Jeanne, since she had been the cause of his expulsion from his bishopric. 14. **Warwick** was the ablest of the English generals in France. 18. The four places mentioned here are all in north-western France.

PAGE 50. 1. **mettre à rançon**: 'to ransom.' 6. **Goddem**: a nickname of the English. The word is derived from an oath. 19. **Pater, Ave**: the first words of prayers. 30. **assesseurs**: 'associate judges.'

PAGE 52. 19. **elle ne faisait qu'accroître**: 'she only increased.'

PAGE 53. 24. **promoteur**: 'prosecutor.' 25. **faisait porter**: 'based.'

PAGE 54. 11. The Council of **Bâle** (or Basel) met March 6, 1431, and continued in session until 1449. 28. **Lisieux, Avranches et Coutances** are in western Normandy.

PAGE 55. 6. **d'autre sorte**: 'otherwise.' 28. **s'en rapporter**: 'to rely.'

PAGE 56. 18. The church of **Saint-Ouen** is on one of the public squares in the central part of Rouen. 19. **Winchester** was Bedford's uncle, and took an important part in the government. — 24. **appariteurs**: 'constables.'

PAGE 58. 13. **la Tour**: the tower of the castle at Rouen.

PAGE 62. 13. **mitre**: a kind of cap.

LA PEUPLE AVANT LA RÉVOLUTION.

LOUIS BLANC was born in Madrid in 1813, and died in Paris in 1882. He began his career as a journalist in Paris when only 20 years old. His first historical work was *l'Organisation du travail*. This was followed by the *Histoire de dix ans* (i.e. 1830-40), which was specially directed against the Orleanist dynasty, and finally by his great work, the *Histoire de la Révolution française* (1847-1862). All of Blanc's writings have a decidedly socialistic tendency. During the Second Empire his political opinions made it impossible for him to live in France, and from 1848 to the latter part of 1870 he lived chiefly in England.

PAGE 64. 11. **les jurandes et les maîtrises**: both words may be translated '*trades-unions*.' **La jurande** (from *jur*) was a body of men who had sworn to protect the interests of these unions. **La maîtrise** means the *mastery* of a trade. The precise application of these and other terms is explained later in the text itself. 18. **Saint Louis**: Louis IX, king of France from 1226 to 1270.

PAGE 65. 3. **s'essayait**: 'made its first attempts.' 6. **Notre-Dame** and **Saint-Méry** (or *Merri*) are churches in the very heart of old Paris. 7. The Angelus was rung morning, noon, and night. The evening bell is referred to here. 18. **gros**: 'common.' 26. **Étienne Boileau** was *Prévôt de Paris*; **prévôt des marchands**: 'mayor.'

PAGE 67. 11. **lettres de maîtrise**: 'certificates of master-ship.' 29. **passer un brevet**: 'make a written contract.'

PAGE 68. 5. **livres** = *francs*. The latter term has been in general use since the Revolution. 9. **communauté**: 'corporation.'

13. **transport**: 'transfer.' 15. **que** = *si*. 17. **prévôté**: 'mayor's office.'

PAGE 70. 12. **jurés** is here equal to *jurande*.

PAGE 71. 6. **tours**: 'twists,' 'braids.' 14. **fièvre**: 'excitement.' 22. **trôniers** is derived from *trôner*, to have the pre-eminence. It is best left untranslated. 27. **aveu** is a feudal term meaning acknowledgment. **sans aveu** means not under the protection of a feudal lord. **gens sans aveu**: 'vagabonds.' **porte**: 'declares.' 28. **encore que**: 'even if.' **prévenus**: 'accused.'

PAGE 72. 3. The **denier** was one-twelfth of a cent. 4. **l'impôt de tailles** was a tax levied on the common people only. 5. **maison de force**: 'house of correction.' 8. **renfermerie** (obsolete) = **maison de force**.

PAGE 73. 3. **la commandite du geôlier**: 'jailer.' **commandite** is a kind of company or society.

PAGE 74. 8. **emplerter**: 'to macadamize.' 18. **vole**: 'cheat.' Tobacco was, and is yet, a monopoly of the French government. 25. **clerics**: 'clergy.' 27. **conseiller du roi** was an honorary title; compare Germ. *Geheimrat*. **fermier**: here, 'tax-farmer.'

PAGE 76. 12. **intendant**: 'governor of a province.' 19. **Turgot** (1727-1781) was made minister of finance in 1774, but having attempted reforms which struck at the privileged classes, he was suddenly dismissed in 1776. 24. **généralité**: 'district.'

PAGE 77. 18. **Adam Smith** (1723-1790), who, by his work, the "Wealth of Nations" (1776), founded the science of political economy, was a native of Scotland. 23. **en ferme**, or *affermé*: 'farmed out.'

PAGE 78. 11. **Vauban** (1633-1707): a celebrated French general and military engineer. 12. **Saint-Simon** (1675-1755) was a French historian. **Necker** was minister of finance from 1777 to 1781, and again from November, 1788, to July 11, 1789. See also p. 97, l. 13. 21. **droits de traite**: 'import or export duties.'

PAGE 79. 23. **franc-archer**: a soldier who, on account of his military service, was free (*franc*) from taxes. **Richelieu** was prime minister of France from 1624 to his death, in 1642.

PAGE 80. 7. **dépendre**: 'to take down.' 21. **mandement**: 'statement of taxes due.' 28. **en son propre et privé nom**: 'personally and directly.'

PAGE 81. 21. **Montargis**: a town in central France.

PAGE 82. 23. **Amiens** was not more than 20 miles from the borders of the province of Artois. 26. **Auvergne**: a province in southern France, divided into Upper and Lower Auvergne. 26. **rédimé**: 'redeemed'; *i.e.* free from the payment of certain taxes.

PAGE 83. 11. **greniers (à sel)**: 'salt store-houses.' 26. **pot et salière**: 'cooking and table use.'

PAGE 84. 1. **taxe**: 'quantity fixed by law.' 8. **francs-salés**: lit. 'free saltings.' The expression is better left untranslated. 18. **décerné une contrainte**: 'issued a warrant.'

PAGE 85. 7. **Provence**: a province of France, on the Mediterranean. 8. **la ferme**: 'revenue department.' 14. **aides**: tax on liquors.

PAGE 86. 2. **droits**: 'duties.'

PAGE 87. 13. **fait foi**: 'proves' (its existence).

PAGE 88. 11. The province of **Orléanais** was not more than 15 miles from the province of **Normandie**.

The author now discusses some reforms and attempts at reform made before the actual breaking out of the Revolution. One of the most important of these was the abolition of the *corporations* and the *corvées*.

19. **Le jour**: March 12, 1776.

PAGE 89. 6. **en viendrait**: 'would succeed.' 10. **laissez-faire**: 'freedom.' **laissez-mourir**: 'death.' Owing to the abolition of the corporations, many were unable to earn a living.

PAGE 90. 3. **rêveur attristé**: Rousseau, the author of "Le Contrat Social," the **écrit** referred to. 8. **tribuns**: 'demagogues.' 13. **tout** should be taken along with **d'inspirations** in translating; **l'ivresse**, etc., are subjects. 22. **comme**: 'as it were.'

PAGE 91. 4. **chemine**: 'advances.' 25. **Pascal** (1623-1662): a celebrated French writer.

PAGE 92. 15. **se passer de**: 'do without.'

LA PRISE DE LA BASTILLE.

JULES MICHELET was born in Paris in 1798, and died there in 1874. He early devoted himself to the study of history, and was for many years professor in the *École normale* and the *Collège de France*. His democratic sentiments brought him into conflict with the government of Napoleon III, and he lost his professorship in 1851. He is the author of numerous works, the principal being the *Histoire de France* and *Histoire de la Révolution française*, from which, in an abridged form, is taken the selection here given. It has been said that Michelet was too much of a historian to be a poet, and too much of a poet to be a genuine historian. He also wrote various works on Natural History, such as *l'Insecte*, *l'Oiseau*, *la Mer*, etc., which exhibit luxuriant fancy as well as careful research.

The **Bastille**, originally a fortress, begun in 1370, completed in 1382, served for many years as a prison of state.

PAGE 93. 2. **Latude** became famous by his imprisonment of 35 years. He was released from the Bastille in 1784, through the efforts of Madame Legros. 5. **89**: i.e. 1789. 7. **du néant à l'être**: 'from non-existence into being.' 10. **élections**: for representatives in the States-General. 13. **cahiers**: 'memorials.' 17. **touche à**: 'interferes with.' 18. **il** refers to **peuple**. 20. **l'Assemblée**: usually *Assemblée nationale*, or States-General, assembled in Versailles May 5, 1789.

PAGE 94. 4. **les Communes**: the representatives of the third estate. 16. **sans feu ni lieu**: 'without hearth or home.' 20. **les électeurs** were chosen by the people, and in turn chose the delegates of the third estate. 26. **passer outre**: to pass beyond (their legal powers). Their sole duty was to elect delegates.

PAGE 95. 3. **Hôtel de Ville**: 'City Hall.' It was burnt by the Communists in 1871, but has since been rebuilt. 7. **les gardes françaises** were the body-guard of the king. 8. **forçèrent la consigne**: 'went out contrary to orders'; **consigne**: 'orders' (not to go out). 10. **le Palais-Royal** was built by Richelieu and presented to the king; hence its name. Attached to it was a large garden or park, which was a favorite resort, and it is this that is here referred to. 14. **grades**: 'offices.' 15. **monter**: 'ascend'; *i.e.* 'be promoted.' **soldat**: 'common soldier.' 19. **la réunion des ordres**: June 23 the king had commanded the representatives of the three "orders," nobility, clergy, and commoners, to deliberate separately; he now recalls this command. 25. The **Dauphin** was at this time four years old, and is known in history as Louis XVII.

PAGE 96. 15. **ne s'inquiétant pas d'augmenter**: 'regardless of increasing.' They didn't care whether they increased the excitement or not. 16. **soldats allemands**: these were chiefly Swiss and Austrians, speaking the German language. 25. **de travers**: 'askance,' 'threateningly.'

PAGE 97. 6. **fonds**: 'cause'; lit. 'fund.' 7. **sourde**: 'restrained.' 13. **Necker** (1732-1804) was a native of Geneva. Louis XVI, in one of his fits of reform, made him minister of finance, but he was hated by the nobility on account of his progressive ideas. The common people regarded him as their champion against the aristocracy. 17. **l'Ami du roi** was a newspaper. 19. **Camille Desmoulins** (1760-1794): at first a violent revolutionist; but later, having become more moderate in his views, he was put to death by Robespierre and his party. See also the following selection. 22. **Champ-de-Mars**: an open field, where the troops were quartered. 23. **arborons une cocarde**: 'let us hoist a cockade.' They wished to display a badge, to show to which party they belonged. 28. **cabinet des figures de cire**: 'wax-figure show.' 30. **le duc d'Orléans** was a cousin of the king. For his own selfish ends he took sides with the people.

PAGE 98. 3. **la rue Richelieu** is on the west side of the Palais-Royal. **tournant**: 'following'; lit. 'turning' (the corner of).

4. **le boulevard**: see note, p. 47, l. 3. 6. **fermiers généraux**: 'farmers general,' men to whom the privilege of collecting taxes was leased or 'farmed out.' These taxes were usually unjust and oppressive, and the tax farmers were generally hated by the people. 10. **si près de Paris**: i.e. at Versailles. 16. **Besenal** (1723-1791), military commander of Paris, was a Swiss by birth. 17. **les Champs-Élysées** is a large park west of the **place Louis XV**, now called *place de la Concorde*, which is west of the Garden of the Tuileries, referred to below. 20. **les Tuileries** is a palace, taking its name from a *tile factory* (*tuilerie*), on whose site it was built. 24. **en bataille**: 'in battle' (array). 25. **lais-sait**: 'failed.'

PAGE 99. 7. **Guillotín** (1738-1814) was a physician of Paris. From humane motives he proposed the use of the *guillotine* in executions, and the instrument was therefore called by his name. He was not the inventor of it. 20. **Lafayette** (1757-1834): well known on account of his participation in the American Revolution. 24. **le faubourg**: here, *les habitants du faubourg St. Honoré*, which was near the *Champs-Élysées*, where the troops were. 26. **Croates et Pandours**, 'Croats and Hungarians,' means here Austrian troops in general. 29. **prévôt des marchands**: see note, p. 65, l. 26. **Flesselles** sympathized with the royalists.

PAGE 100. 2. **la Grève**: square in front of the *Hôtel de Ville*. 9. **dut aviser à se nourrir**: 'had to look out for feeding itself.' 16. **barrières**: 'city gates.' 19. **l'École militaire** was on the *Champ-de-Mars*, and was occupied by foreign troops. 25. **bonne enfant**: used here as an adjective; 'good-natured.' 28. **dénuée**: 'destitute' (of resources).

PAGE 101. 2. **quartiers**: 'districts' or 'wards.' 3. **la compagnie de l'arquebuse**, 'the arquebuse company,' was an association of marksmen. 5. **Boyer** was a famous French surgeon. **la Basoche** was the corporation of law clerks. 11. **invalidé**: a soldier disabled by wounds or old age. For these Louis XIV erected a magnificent "Home," called the *Hôtel des Invalides*. 20. **Célestins, Chartreux**: two orders of monks. Their monasteries are here meant. 29. **Broglie** (*bro-ye*) was minister of war.

PAGE 102. 25. **pour être**: 'though it was'; lit. 'by being.' 26. **à moins d'y mettre**: 'unless by putting to it'; i.e. to the work of taking it. 29. **L'eût-il fait**: for *s'il l'eût fait*; **il** refers to **peuple**.

PAGE 103. 5. **à elle**: repeats **ses** in another form for emphasis. Omit in translating. 6. **le Marais** was a part of the city built on land formerly marshy; hence the name. It was just west of the Bastille; the *faubourg Saint-Antoine*, east. 21. **la (duchesse de) Polignac** was a favorite of the queen, and was believed to have an evil influence over her. (*le comte*) **d'Artois** (1757-1836) was the youngest brother of the king. He became king in 1824, under the title of Charles X, but was driven out of the country in 1830 on account of his arbitrary use of his power. 23. **faiseurs de motions** refers to the politicians who talked much but did little.

PAGE 104. 28. **sans retour**: 'irretrievably.' **L'histoire**, etc.: the meaning is, that the history of many years of suffering was recalled to the minds of the people, who determined to avenge their wrongs. 30. Before **tant** supply *pendant*.

PAGE 105. 4. **qui deviez frapper**: 'who were to strike.' 16. **assiette d'airain**: 'firmness of brass'; **assiette** is lit. state or disposition of the mind. 17. **quoi qu'il t'arrive**: 'whatever happens to thee.'

PAGE 106. 5. **fantasque**: 'whimsical.' 6. **ecclésiastique et bureaucratique**: 'of the priests and office-holders.'

PAGE 107. 5. **Invalides**: see note to line 11, p. 101. 10. **Pour peu que ces canons servissent**: 'if these cannons were used at all'; lit. 'a little.' 25. (*je*) **n'y peux rien**: 'I can (do) nothing for it'; 'I cannot help it.' 28. **lui**: 'in him.' 29. **je ne sais quoi d'éloquent**: 'something (I do not know what) eloquent.'

PAGE 108. 6. **procureur**: 'attorney.' 11. **Saint-Étienne du Mont** is a church on the south side of the Seine. 17. **délicatesse**: 'sense of honor.'

PAGE 109. 12. **le fusil de rempart**, or 'wall-gun,' was a gun of large calibre used on walls of forts and castles. 24. **état-major**: staff officers.

PAGE 110. 16. **Thuriot**, one of the leading revolutionists, was president of the Convention when Robespierre was overthrown; see also selection 6. 17. **Danton** (1759-1794) was one of the most prominent among the leaders of the French Revolution. Being more moderate in his views than Robespierre, he was put to death by order of the latter, April 5, 1794. 19. **Robespierre** was the most prominent of the extreme radical party; see selection 6. 27. **ne regardaient point du côté**: 'did not look in the direction of.'

PAGE 111. 18. **lieutenant**: 'chief.' 19. **la croix de Saint-Louis** was a badge usually only given for distinguished military services. 21. **en tiraient parti**: 'profited by them.'

PAGE 112. 3. **Linguet** was a lawyer and journalist, who, in 1779, had been imprisoned in the Bastille for some of his political writings. He related his experiences in these "memoirs." 22. **ne s'en tient pas là**: 'does not stop there.' 24. **n'en était pas à se repentir**: 'had repented'; lit. 'was not to repent' (because he had already repented). 27. **en direction**: 'aimed.'

PAGE 113. 6. **titre parlementaire**: 'privileges of a flag of truce.'

PAGE 114. 12. **œillette et aspic**: 'poppy and lavender.' 14. **pompes**: 'fire-engines' (to throw the oil). 25. **portèrent**: 'took effect.'

PAGE 115. 2. **Fauchet** was a Catholic priest, but a supporter of the Revolution. He was executed along with others of the moderate party; see the next selection. 26. **à force de mourir**: 'by dint of dying'; 'by continuing to die.' 29. **généreux**: 'noble.'

PAGE 116. 1. **en**: 'in it.' 8. **Hullin** (1758-1841) took an important part in the Revolution, and held important offices under Napoleon, but died in obscurity. 9. **chasseur**: 'foot-man.' He wore a livery somewhat like the Hungarian national

costume. 19. **Marceau** (1769-1796), distinguished alike for his courage and humanity, was one of the most prominent soldiers in the earlier wars of the Revolution. He was killed in battle with the Austrians. 27. **en — tirer**: 'get from them.'

PAGE 117. 17. **fond**: 'reliance.' 24. **dépavait**: 'tore up the pavement' (in order to blockade the streets). 25. **la Villette**: a suburb of Paris, north of the Bastille.

PAGE 118. 6. **la Grève**: see note, p. 100, l. 2. 27. **Saint Roch** (*ch = k*) is a church near the Palais-Royal.

PAGE 119. 8. **couchés en joue**: 'aimed at' (with guns). 28. **barrière**: 'bar,' or 'railing' in front of the desk (**bureau**).

PAGE 120. 5. **recueilli**: 'grave.' 6. **religion**: 'devotion.' 18. **puissent venir**: 'may come.'

PAGE 121. 6. **mourir pour mourir**: lit. 'dying compared with dying'; comparing one mode of dying with another, he evidently thought it better to die at once. 7. **faire sauter**: 'blow up.' 11. The **Arsenal** was south of the Bastille. 14. **mine**: 'pretence.' 17. **mis en batterie**: 'run out.' 29. **n'était pas pour**: 'was not (able) to.'

PAGE 122. 4. **sarraux**: loose coats which the Swiss had put on to disguise themselves. 7. **esclaves du cadran**: see line 3, p. 111. 21. **de proche en proche**: 'in succession.' 25. **dès**: 'as soon as' (they reached). **La rue des Tournelles** was but a few steps from the outer wall of the Bastille.

PAGE 123. 4. **le Petit-Antoine** was a public house or hotel. 12. **l'Arcade-Saint-Jean**: a covered way near the Hôtel de Ville. 26. **De la Salle** was commander of the citizen guard. 30. **à la lanterne**: the street-lamps were usually hung on large iron brackets fixed in the walls of houses. During the Revolution the mob frequently hung its victims on these brackets. **la Vannerie** (lit. 'willow-work') was a small street chiefly occupied by basket-makers.

PAGE 124. 11. **il n'était pas**: supply *encore*. 17. **étrange à rendre fou**: 'strange (enough) to make insane.' 26. **Mont-**

barrey had been minister of war from 1777 to 1780. He was guillotined in 1794. 29. **plié en deux**: 'bent double.'

PAGE 125. 10. **du service**: 'of the servants.'

PAGE 126. **Jeanne d'Arc**: see selection 2. 11. **Que m'importe**, etc.: 'what matters it to me that, from (being a) girl, she has become a young man.' Joan of Arc, who had once delivered France, is represented as reappearing in the form of Hoche, etc., to repeat her work. 12. **Marceau**: see p. 116, l. 19. **Hoche**, **Joubert**, and **Kléber** are regarded as among the purest types of the early revolutionists. They all attained high commands in the army, and died young; Hoche was 29, Joubert 30, Kléber 47, years old.

DISCOURS DE VERGNIAUD.

ALPHONSE DE LAMARTINE, born 1790, in Macon, died 1869, in Paris, was one of the foremost lyric poets of the century. He held various public offices, and attained great fame as an orator. His most important historical work is the *Histoire des Girondins*, a work brilliant in style and imagination, but not always historically accurate. It appeared in 1847, at once became very popular, and was a potent factor in bringing about the revolution of 1848. Lamartine also wrote a history of this revolution, but it is a work of inferior value.

PAGE 127. 1. **Le procès du roi**: Louis XVI was imprisoned, by order of the Convention, Aug. 10, 1792. December 11 his trial began; December 26 he was declared guilty of conspiring against the state; Jan. 19, 1793, he was sentenced to death, and executed January 21. 6. **les deux partis** were the Girondists and Mountaineers. The former were so called because their leaders, the greatest of whom was Vergniaud, came from the department of the Gironde. The Mountaineers received their name from the fact that they occupied the highest seats in the Convention, usually called *la montagne*. The latter were the extreme revolutionists. Their leader was Robespierre. The moderate republicans occupied the lower part of the hall, called *la plaine* (sometimes *le marais*, in derision). To the latter belonged the Girondists. 12. **tribunes**: 'galleries.' 16. **Buzot** was a prominent Girondist,

PAGE 128. 13. **quarante-huit mille tribunaux**: the voters of France to whom the question was to be submitted.

PAGE 129. 22. **Hampden et Sidney**: Either the orator or the historian is at fault here. Hampden was killed in battle in 1643 whilst fighting against the forces of Charles I. Sidney also took part in the war against Charles I, but was beheaded in 1683 for plotting against Charles II. 24. **Les César, les Clodius**: this refers to Julius Cæsar and Publius Clodius, who plotted the overthrow of the Roman republic. 26. **Cato** committed suicide by stabbing himself.

PAGE 130. 11. **le Temple** was the prison of Louis XVI.

PAGE 131. 5. **sensualité**: 'pleasure.' 30. **Cazalès et Maury** opposed the revolution. The former was a nobleman, the latter a priest.

PAGE 132. 30. **le 2 septembre**: On this and the following days many prisoners were massacred by the mobs of Paris.

PAGE 134. 3. **le Champ de Mars**: a large field used chiefly as a parade-ground. Public meetings were often held here during the revolution. 6. **Varennes**: In June, 1791, the king attempted to escape from France, but was captured at Varennes, in eastern France, and brought back to Paris. 18. **au 10 août**: see note, p. 127, l. 1. 21. **Marius**: a Roman general, conqueror of the Cimbri. In his struggles for power he had many Romans massacred; hence the allusions on p. 138.

When the Reign of Terror was at its height, Robespierre accused the Girondists of being unfriendly to the Republic. Vergniaud and 20 of his companions were executed Oct. 31, 1793. Pages 139-151 refer to the above-mentioned charge.

PAGE 139. 1. **Les Cordeliers** was a political club originally formed by the extreme radicals of the **Jacobins**. Its leaders were Desmoulins, Danton, Marat, and Hébert. These two clubs received their names from the monasteries in which they met. Robespierre was the leading Jacobin. **La commune** was the city government. Paris was divided into 48 **sections**, or wards. The residents in these **sections** were called **sectionnaires**. 6. **Roland** was a prom-

inent Girondist, and had been Minister of the Interior. 12. **Dumouriez** had been one of the commanders of the army of the Republic. Having become unfaithful to his trust, he was obliged to flee, and died in London in 1823. 13. **Carnot**, as member of the Committee of Public Safety, directed the military affairs of the French Republic. He was the grandfather of the present (1891) President of the French Republic. 28. **Danton**, who usually acted with the moderate party, had, shortly before this, made a speech against the Girondists. See also note, p. 110, l. 17. 29. **Marat** was one of the most violent of the "Mountaineers." He was assassinated in July, 1793, by Charlotte Corday.

PAGE 140. 2. **drapeau**: 'rallying-point.' 17. **des Guadet**, etc.: 'men like Guadet,' etc. They were all Girondists. 19. **Pétion** was mayor of Paris. He had belonged to the party of Robespierre, but abandoned it subsequently.

PAGE 141. 1. **Fabre d'Églantine** was afterwards suspected by Robespierre of being in sympathy with the Royalists, and executed. 10. **Le président se couvre**: this act suspended for a time the proceedings.

PAGE 143. 4. **d'Orléans** was a cousin of Louis XVI, and father of King Louis Philippe. He voted for the death of the king from selfish motives, but was nevertheless guillotined in November, 1793. He is referred to below as **le chef des Bourbons**.

PAGE 144. 19. **Cadmus**: an allusion to the story of Cadmus and the dragon's teeth. 23. **Louis Capet**: Louis XVI. The direct descendants of Hugh Capet reigned from 987 to 1328. The Valois, who reigned from 1328 to 1589, and the Bourbons, who succeeded them, were also Capetians.

PAGE 145. 30. **La Fayette** took part in the American Revolution, and was at first friendly to the French Revolution; but having become disgusted with the excesses of the Radicals, he took sides with the king. In order to escape arrest, he fled from the country. The Count of **Narbonne** shared Lafayette's sentiments.

PAGE 146. 4. **le petit César**: an allusion to the fact that, like Julius Cæsar, Lafayette attempted to use his army against the

government. 6. **la guerre à l'Autriche** was declared April 20, 1792.

PAGE 147. 1, 3. **de** (after **ou**): omit in translating. 10. **Thémistocle**: In the second Persian war, when Themistocles saw that it would be impossible to defend Athens, he abandoned it, withdrew to Salamis, where he defeated the Persians.

PAGE 148. 1. **Feuillants** was the name of a club, of which Lafayette was the leader. Like the Cordeliers and Jacobins, it took its name from the monastery in which it met.

PAGE 150. 5. **10 mars**: on this date a conspiracy was formed against the lives of the Girondists, but it failed. 11. **Lentulus** was one of the leaders in the conspiracy of Catiline. 15. **la Halle aux blés**, or 'grain market,' was often used for public assemblies.

CHUTE DE ROBESPIERRE.

FRANÇOIS-AUGUSTE-ALEXIS MIGNET, born 1796, at Aix, in Provence, died 1884, in Paris. He first studied law, but soon went to Paris to devote himself to literature. His most important work is the *Histoire de la Révolution française*, written when he was 28 years old. Mignet belongs to the philosophical school, and he considers the Revolution rather in its philosophic than its moral aspects. It is a marvel of conciseness. Other important works of Mignet's are his *Histoire d'Antonio Pérès*, *Histoire de Marie Stuart*, *Charles-Quint*, *Vie de Franklin*. All of these works are characterized by profound research, a rare historical insight, and an elegant style.

PAGE 152. 2. The **décemvirs**, who were the actual rulers of France, belonged to the most violent of the revolutionary party. Robespierre was at their head. 6. **les Comités** were *le comité de salut public* and *le comité de sûreté générale*. The former is usually spoken of as *le Comité*. 16. **Billaud-Varennes** was one of the most active of the Robespierre faction. 21. **décadaires**: The revolutionary calendar dates from September 22, 1792, by which the names of the months were changed, and instead of weeks, the days were divided into groups of ten, called *décades*. Every tenth day was a rest-day.

PAGE 153. 11. **le 3 prairial** : May 23. 13. **Collot-d'Herbois** was a cruel and fanatical partisan of Robespierre.

PAGE 154. 6. **aux Jacobins** : 'at the Jacobin Club.' This club was at this time composed of the most violent revolutionists. **la Convention** (*nationale*) was the governing body of France. The actual power, however, was concentrated in a few of its members. 9. **le 18 floréal** : May 7. 10. **le 20 prairial** : June 8. 28. **Couthon** was also a leader in the *Comité*.

PAGE 155. 22. **Fouquier-Tinville** was prosecuting attorney during this reign of terror.

PAGE 156. 1. **la loi des suspects** was directed against those who were "suspected" of not being in sympathy with the Revolution. 5. **Ruamps** was a member of the Convention. 23. **Bourdon** was originally a violent revolutionist. He had now become disgusted with Robespierre and his party, and sought their overthrow. He came from the department of the Oise. 25. **Merlin** was one of the principal promoters of the Revolution, and also aided in bringing about Robespierre's downfall. **considérant** : 'preamble.'

PAGE 158. 6. **fournée** : lit. 'ovenful.' During the Revolution it was used to designate a "batch" of prisoners taken to execution at the same time. 12. **le dernier terme** : 'limit.' 13. **sourdes** : 'secret.'

PAGE 159. 10. **procureur général** : 'prosecuting attorney.' **Payan** and **Fleuriot** were friends of Robespierre. **agent national** : 'government solicitor.' 16. **immoraux** and **factieux** were names given by the friends of Robespierre to his opponents. 20. **les soixante-treize** were Girondists who had been arrested, and many of them executed, the previous year. 29. **sourdement** ; see **sourdes**, above.

PAGE 160. 3. **la distance** : see p. 154, l. 16. 5. **Pisistrate** : 'Pisistratus,' Tyrant of Athens, made himself dictator by pandering to the lowest classes. 28. **le 15 messidor** : July 3. 29. **le 9 thermidor** : July 27.

PAGE 161. 9. **Saint-Just** was one of the ablest of Robespierre's party. 22. **Aisne** : see note, p. 44, l. 14.

PAGE 162. 21. **la Convention** represented the general government, **la Commune** the local.

PAGE 163. 7. **fort étudié**: 'carefully prepared.'

PAGE 165. 28. **Lecointre** was an opponent of Robespierre, but so great was the fear inspired by this speech that his enemies were intimidated.

PAGE 166. 2. **Barrère** (or *Barère*), owing to his timidity, was usually on the side that he regarded as least dangerous. See Macaulay's essay on Barrère. 5. **son** refers to **discours**. 26. **rapporte**: 'revoke.'

PAGE 167. 18. **flottante**: 'wavering.' **ou bien**: 'or else.' 19. **avec**: 'with (the aid of).' 21. **la Société populaire** was the name of a club. 27. By speaking of the "cup of Socrates," Robespierre wished to insinuate that, although innocent, his enemies would probably put him to death, as was the case with Socrates.

PAGE 168. 3. **la Commune** here means the meeting-place of the "Commune," or City Hall. 10. **le triumvirat** consisted of Robespierre, Saint-Just and Couthon. 20. **la droite**: in the Convention the Radicals sat on the left of the president, the Conservatives on the right; hence "right" and "left" are frequently used to designate, respectively, the government party and the opposition. **le Marais**: see note, p. 127, l. 6. 21. **Boissy d'Anglas** and **Durand de Maillane** were the leaders of the "Right," or moderate party. 27. **revinrent à la charge**: 'renewed their efforts.'

PAGE 169. 20. In ancient Rome, traitors were executed by throwing them from the Tarpeian Rock. Saint-Just meant to say that his opponents might be punished for treason.

PAGE 170. 5. **apostés**: 'posted (as spies).' **carte** (*d'admission*).

PAGE 171. 8. **le nouveau Cromwell** was Robespierre. It was feared that he would make himself master of France, as Cromwell had done in England. 11. **décréter d'accusation**:

'to indict.' 13. By **permanence** is meant the prolongation of the session until the business in hand should be finished. 15. **décréter d'arrestation**: 'to order the arrest of.' 23. **Catherine Théot** was a fortune-teller, who was said to have prophesied great things for Robespierre. 30. **couverte**: 'stified.'

PAGE 172. 17. **Robespierre jeune** shared his brother's fate.

PAGE 173. 6. **caisse**: 'drum.' 18. **barrières**: 'gates (of the city).' 19. **sectionnaires**: see note, p. 139, l. 1.

PAGE 174. 26. **au (palais du) Luxembourg**. 27. **Saint-Lazare** was a prison. **aux Écossais**: 'to the Scotch (convent).'

28. **la Bourbe** was a hospital. **la Conciergerie** is a prison belonging to the court-house (*palais de justice*) of Paris. It had served as a prison for Marie Antoinette and many other noted persons.

PAGE 175. 5. **Coffinhal** was vice-president of the revolutionary tribunal. He shared Robespierre's fate. 12. **la place du Carrousel** is a public square. 15. **coup sur coup**: 'in quick succession.' 26. **Amar** was a member of the Convention.

PAGE 176. 4. **mettre hors la loi**: 'to outlaw.' 14. **les Tuileries**: the palace in which the Convention held its sessions.

PAGE 177. 5. **Fréron** and **Barras** had both been partisans of Robespierre, but had abandoned him.

PAGE 178. 14. **la place de Grève**: see note, p. 100, l. 2. 26. **Méda** became an officer in the "Grand Army," and was killed at the battle of Borodino. It is generally believed, however, that Robespierre himself fired this shot, in attempting to commit suicide.

PAGE 179. 11. **la place de la Révolution** is west of the Tuileries; now called *Place de la Concorde*. More than 2800 persons perished here by the guillotine during the Revolution.

DÉCRET DE BERLIN ET TRAITÉ DE TILSIT.

PIERRE LANFREY was born in 1828, at Chambéry, in Savoy, and died in 1877, at Pau. His great work, the *Histoire de Napoléon I^{er}*, of which the first two volumes appeared in 1867, at once became very popular both in France and abroad. Unfortunately, he did not live to finish it; the fifth and last volume breaks off with the early part of the year 1812. As a historian, Lanfrey may be regarded as the opponent of Thiers and Ségur, both of whom, by their glorification of Napoleon, did much to pave the way for the second empire. Lanfrey, on the contrary, is the first French writer of ability who has ventured to portray Napoleon as he really was, a man of undoubted genius, but egotistical, and of inordinate ambition.

In June, 1806, Napoleon declared war against Prussia. The contest was decided in two battles fought on the same day, October 14, at Jena and Auerstädt.

PAGE 180. 4. **Corps de ville**: 'city officials.' 5. **Hullin**: see note, p. 116, line 8. 8. **les dehors**: 'outward show.' 18. **Neale** was chief butler at the Prussian court.

PAGE 181. 19. **à l'adresse de**: 'intended for.' 24. **Palm** was a bookseller of Nuremberg, who was shot Aug. 26, 1806, by order of Napoleon, for having sold books containing expressions hostile to the latter. **Le duc d'Enghien** was allied to the house of Bourbon, and therefore Napoleon considered him dangerous. He was wrongfully seized on foreign territory, and shot by Napoleon's orders. 30. **lointain asile**: King Frederick William was at Königsberg.

PAGE 182. 6. **Berthier, Duroc, Rapp**, were French generals. 16. **Joseph** was Napoleon's oldest brother. He was king of Naples from 1806 to 1808; king of Spain from 1808 to 1812, when he was driven out by Wellington. 20. **César Borgia**, celebrated for his dissolute life, was the son of Pope Alexander VI.

PAGE 183. 12. **Lucchesini** (*ch = k*) was an Italian by birth, but at this time in the service of the king of Prussia.

PAGE 184. 5. **Fouché** held various civil offices under Napoleon. **Kosciusko**, a native of Poland, served in America under

Washington. He returned to his native land in 1786. 12. **la Moldavie et la Valachie**, 'Moldavia and Wallachia,' form the present kingdom of Roumania. 14. **deux puissances**: England and Russia. 20. **la paix d'Amiens** (1802) between France, Spain and England, put an end to the wars of the French Revolution. 22. **Bignon** was an able French statesman, whom Napoleon frequently appointed governor of conquered territory.

PAGE 185. 23. **à perte de vue**: 'endlessly.' 27. **droit de visite**: 'right of examination,' especially of foreign ships.

PAGE 188. 3. **de bonne prise**: 'lawful prize.' 7. **Rienzi** (1313-1354), "The Last of the Tribunes," a man of humble birth, tried to restore the Roman Republic. 11. **Talleyrand**, at the beginning of the Revolution bishop of Autun, was an able but unprincipled statesman. During the Reign of Terror he lived in America. He assisted Napoleon in many of his schemes, but finally aided in his overthrow. 16. **courrier**: 'postal connection.'

PAGE 190. 19. **anticipation sur**: 'taking beforehand'; *i.e.* before the time. 21. **mises en coupe réglée**: 'drafted regularly.' The expression means, literally, 'to cut (a forest) at regular intervals.' 30. **fait honneur**: 'given the credit.'

PAGE 192. 11. **Masséna**, usually regarded as the ablest of Napoleon's marshals, was at this time in command in Italy. 24. **Cambacérès** was Chancellor of France. 25. **où donc avez-vous été chercher**: 'where in the world did you hear' (lit. 'find')? 26. **au mieux**: 'on the best (terms).'

PAGE 193. After subjugating Prussia, Napoleon marched against Russia, whose forces he met and utterly defeated at Friedland, in eastern Prussia, June 14, 1807.

PAGE 194. 8. **mobilité**: 'changeableness.' 10. **au gré de**: 'according to.' 28. **Eylau** is a small town a few miles southwest of Friedland. Here an indecisive battle was fought, Feb. 7, 1807, between the French on one side and the Russians and Prussians on the other.

PAGE 195. 4. **avec** (with **opposition**): 'to.' 19. **Fox**

(Charles James) succeeded Pitt as Prime Minister of England. He opposed the war with France, and died Sept. 13, 1806.

PAGE 196. 23. **lord Whitworth**, English ambassador in Paris, in an interview with Napoleon, March 13, 1803, was treated very rudely by the latter. 24. Hanover had been occupied by the French in 1803. After the battle of Austerlitz (Dec. 2, 1805), Napoleon offered to give it to Prussia in return for some concessions on her part. 26. **Paul** became Emperor of Russia in 1796. In 1801 he was murdered. 28. **Dolgorouki** was adjutant-general, and was sent by Alexander to Napoleon with propositions of peace just before the battle of Austerlitz.

PAGE 197. 7. **Pitt** was the soul of the coalitions against France. The news of the battle of Austerlitz, so disastrous for the allies, affected him to such a degree that he died soon afterward (Jan. 26, 1806). 8. **Nelson**, the greatest of English naval commanders, the hero of Aboukir and Trafalgar, was killed in the latter battle Oct. 21, 1805. 18. **Tilsit**: a city in eastern Prussia. The emperors met on a raft on the river Niemen. 23. **déceptions**: 'disappointments.' 29. **faire bon marché de**: 'to sell cheap,' 'sacrifice.'

PAGE 198. 1. **solidaire**: 'partner.' 3. **en lui faisant largement sa part**: 'by considering well his interests.'

PAGE 199. 13. **échappées**: 'unpremeditated remarks.' 28. **à peu de chose près**: 'pretty nearly.'

PAGE 200. 20. **épanouissement**: 'roundness,' 'fulness.'

PAGE 201. 6. **les guerres d'Italie**: the campaigns of 1796-7 and 1800. 14. **chaos philosophique** refers to the unsettled condition of ideas on many subjects which characterized the latter part of the seventeenth century.

PAGE 202. 9. **l'entrevue d'Erfurt** was a conference between Napoleon, Alexander, and the German princes in October, 1808. 29. **fait litière de**: 'sacrifices' (lit. 'makes straw of').

PAGE 205. 10. **mise en œuvre**: 'mode of execution.'

PAGE 206. 1. **vingt-six millions**: supply *de francs*. 11. **la violation d'Anspach**: This was just before the battle of Aus-

terlitz. Anspach belonged to Prussia, and was therefore neutral territory. Contrary to all law and custom, Napoleon marched a portion of his army through it, against which violation of his territory King Frederick William protested. The complications growing out of this affair were the chief causes of the war between France and Prussia.

PAGE 207. 10. **Sélim III**, Sultan of Turkey, was driven from his throne by a rebellion in May, 1807. 13. Supply *manière* before **européenne**. 18. **la confédération du Rhin** consisted of 16 states, situated in southern Germany and along the Rhine, under the protectorate of Napoleon. 19. **Jérôme** was Napoleon's youngest brother. 20. **partie**: for *en partie*. 27. **le texte authentique** was recently discovered by Professor Fournier, of Prague. 30. **les bouches du Cattaro** is a province of Austria, on the Adriatic.

PAGE 208. 1. **à charge par Napoléon** = *Napoléon s'étant chargé*. 2. **Ferdinand I**: king of Naples. 14, 15. **mettre en demeure**: 'to compel.'

PAGE 209. 22. **Paul à Damas**: see Acts ix. 23. **dépouillé le vieil homme**: 'put off the old man'; another Scriptural allusion.

PAGE 210. 30. **cas**: 'cause'; **cas de guerre**: Lat. *casus belli*.

NAPOLÉON À MOSCOU.

PHILIPPE PAUL, COMTE DE SÉGUR, born 1780, died 1873, in Paris, took part in Napoleon's campaigns in Germany in 1806-7, and also in the Russian campaign, when he was brigadier-general, and attached to the suite of the Emperor. His *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'Année 1812* appeared in 1824, and at once placed its author in the front rank of French historians. He wrote also a *Histoire de Russie et de Pierre le Grand*, and *Histoire de Charles VIII, roi de France*. All of Ségur's writings are characterized by a concise but brilliant style, and a vigor of expression that will always cause them to be regarded as classics.

PAGE 211. In the summer of 1812, Napoleon invaded Russia with an army of 600,000 men. At the time indicated by the open-

ing of this selection he was approaching Moscow, the largest and most important city in the empire. 6. **dépendances**: 'out-buildings.' 19. **terrasse**: 'platform.'

PAGE 212. 17. **Moscovie** is here synonymous with Russia.

PAGE 213. 2. **sept siècles**: Moscow was founded in 1147, became the capital in 1328, and remained so until 1712, when Peter the Great transferred his residence to the newly founded city of St. Petersburg.

PAGE 214. 2. **Polotsk**: a city in western Russia. 5. **circonstance**: 'occasion.'

PAGE 216. 3. **rouble**: about 80 cents. 14. **tout ce qu'il fallait**: *i.e.* pens, ink, and paper. 25. **Smolensk** is about 225, **Viazma** about 135, miles west of Moscow. 26. **la grande bataille**: the battle of Borodino, September 7. 30. **Rostopschine** is generally regarded as the instigator of the great conflagration, although he professed innocence.

PAGE 217. 10. **Kutusof** was commander-in-chief of the Russian forces.

PAGE 218. 6. **Smolensk**, and the other cities here mentioned, had been almost entirely destroyed, partly by the Russians, partly by the French. 8. **descendant**: Rostopschine claimed to be descended from Genghis Khan. 28. **mission**: 'orders.' **faire la part**: 'to take account of'; **immense** is better translated along with **intérêts**. 29. **lui** refers to **danger**.

PAGE 219. 28. **Lithuania**, on the western border of Russia, had recently been annexed to the latter country, and was favorably disposed towards Napoleon.

PAGE 220. 11. **arme révolutionnaire** means here the ideas or doctrines of the French Revolution, which it was feared Napoleon would spread among the lower and middle classes of Russia. 16. **sénateur** here means any officer of high rank.

PAGE 221. 18. **il** refers to **abandon**. 19. **emporter**: in military language, 'to take by storm.'

PAGE 222. 27. **l'éclairer**: 'to enlighten them'; **l'** refers to **peuple**. Some of the foreigners were expelled; fear kept the others from enlightening the Russians concerning the French.

PAGE 223. 5. **dans cette vie et dans l'autre**: 'in this world and the next.' 17. **mougik**. 'peasant.'

PAGE 224. 5. **la nuit**: September 14. 8. **Mortier**, Duke of Treviso, was commander of the Young Guard. 20. The **palais marchand**, or *Bazar*, was a collection of shops or stores. 27. The **Kremlin** (fortress or citadel) contains the imperial palace, arsenal, and many other buildings within its walls. 28. **gothique**: 'ancient.' 29. The House of **Romanof** came to the throne in 1613. **Rurick**, by birth a Scandinavian, ruled in Russia from 862 to 879. One of his descendants married a Romanof, from whom the present emperor is descended in the female line. 30. **Ywan**, or Ivan III, surnamed "The Great," was the first ruler of all Russia. He reigned from 1462 to 1505.

PAGE 226. 7. **repus**: 'satiated.' Food had been scarce during the march.

PAGE 228. 16. **faire justice**: 'to punish.'

PAGE 230. 27. "Scythians" is here used for barbarians in general. 29. The **Moskwa** flows southeast, and empties into the Oka.

PAGE 231. 24. **roi de Naples**: Murat. **Eugène** (*de Beauharnais*) was a son of Napoleon's first wife by her first marriage. 25. **prince de Neuchâtel**, Marshal Berthier, was Napoleon's chief of staff. He had taken part, under Lafayette, in the American Revolution.

PAGE 232. 18. **les Strélitz** were the body-guard of the Russian emperors. In 1698 they rebelled, and more than 4000 of them were slain.

PAGE 233. 3. **se reconnaître**: 'to find one's way.'

PAGE 234. 8. **le prince d'Eckmühl**: Marshal Davout.

PAGE 237. 13. **aigles et faisceaux**: 'flags and arms,' the latter being in bunches or "stacks."

PAGE 238. 23. **cités**: 'noticed.' If they had been numerous, they would have escaped notice.

NAPOLÉON À SAINTE-HÉLÈNE.

LOUIS-ADOLPHE THIERS was born in 1797, at Marseille, and died 1877, at St. Germain, near Paris. He first studied law, but, like his friend and schoolmate Mignet, removed to Paris to devote himself to literature. Between 1820 and 1827 he published his *Histoire de la Révolution française*, in ten volumes. Of this, his work *l'Histoire du Consulat et de l'Empire* is a continuation, and has rightly been called one of the greatest historical works of the age. It appeared between 1845 and 1862 in twenty volumes. In this work Thiers sets himself the task of defending Napoleon, and he sometimes sacrificed the truth in order to make a point. He mingles praise and blame so adroitly that he produces the impression of impartiality, and wins the sympathy of the reader for his subject. He was a brilliant orator and able statesman, and was president of the French Republic from 1871 to 1873.

PAGE 241. 7. **en racontant**: *i.e.* in Book LIII of this history. 12. **la paix d'Amiens**: see note, p. 184, l. 20. 16. **Austerlitz, Jéna, Friedland**: see notes, pp. 180, 193, and 196. 24. **l'abandon de Constantinople**: *i.e.* if Russia were allowed to take possession of Constantinople, as well as all the rest of Turkey in Europe which had been conceded to Russia by the Treaty of Tilsit. 25. **Espagne**: In 1808 Napoleon placed his brother Joseph on the throne of Spain and kept him there by means of a large French army.

PAGE 242. 2. Napoleon defeated the allies at **Lutzen** May 2, at **Bautzen** May 20 and 21, 1813. A conference was held at Prague from July 12 to August 10, and although Napoleon received very favorable terms of peace, he rejected them. 17. **lord Whitworth**: see note, p. 196, l. 23. In the Treaty of Amiens, the English had agreed to evacuate Malta. 22. **le projet de descente**: In 1803 Napoleon began to make preparations for invad-

ing England. Admiral **Villeneuve** was to assist in the enterprise by attacking the English fleet in the Channel (**la Manche**), but failed to appear.

PAGE 244. 16. **la victoire de Wagram** was gained by the French over the Austrians July 5 and 6, 1809. Wagram is near Vienna. 19. **la troisième faute**: the author here considers sections 2 and 3 under one head, since they are closely related. 23. **l'événement de Bayonne**: In 1808 the crown of Spain was in dispute. Napoleon, by cunning and violence, induced the disputants to accept him as referee in the quarrel, and in a conference at Bayonne he gave the crown to his brother Joseph.

PAGE 245. 1. **la quatrième dynastie**: the other three were the Merovingian, the Carolingian, and the Capetian. The Valois and the Bourbons were related to the Capetians, and are here classed with them. See also note, p. 144, l. 23. The **Bourbons** had reigned in Spain since 1700. 28. **Talleyrand**: see note, p. 188, l. 11.

PAGE 246. 13. **la journée d'Eylau**: see note, p. 194, l. 28. 21. **Osterode** is in eastern Prussia. Napoleon, with his army, spent the winter of 1806-7 in this region.

PAGE 247. 14. **il est constant** (Lat. *constat*): 'it is certain.' 29. **Metternich**: Austrian Minister of Foreign Affairs.

PAGE 249. 10. **Marmont**, Marshal of France, commanded the troops which defended Paris in 1814. He capitulated, and Napoleon was thus forced to abdicate. 12. **Fouché** was chief of police of Paris after Napoleon's return from Elba. After the latter's defeat at Waterloo, Fouché urged the capitulation of Paris. 21. **le Code civil**, also called *Code Napoléon*, was completed in 1804. 22. **Tronchet** was one of the ablest lawyers of his time. 27. **maître des requêtes**: 'master of petitions,' whose duty it was to report petitions to the Council of State.

PAGE 250. 7. **l'essai de liberté**: On Napoleon's return from Elba in 1815, he made some show of adopting a more liberal form of government.

PAGE 252. 1. **Las Cases** was a French nobleman who had gone

to Saint Helena with Napoleon, but was sent away for trying secretly to correspond with persons in France. 6. **à notre juge à tous**: 'to the judge of us all'; **à tous** merely emphasizes **notre**.

PAGE 253. 1. **régent**: 'professor.' 5. **Ausonie** is here equivalent to Italy. 11. By **drame** is meant here a kind of mixture of comedy and tragedy common on the French stage in the eighteenth century. 13. **Corneille** (1606-1684), **Racine** (1635-1699), **Molière** (1622-1673), **Voltaire** (1694-1778), are the four greatest French dramatists. 19. **Madame de Sévigné** (1626-1696) holds a distinguished place in French literature on account of her letters. 22. **s'en prenait à**: 'blamed.'

PAGE 255. 21. **le Concordat** was an agreement made in 1801, between Napoleon and Pope Pius VII, by which the latter regained certain powers which had been abolished by the Revolution.

PAGE 257. 19. **le docteur Antommarchi** was a Corsican by birth. He came to Saint Helena in 1819, as physician to Napoleon. 27. **un officier à cheval**: Napoleon was so strictly guarded that he could not leave his house unless followed by an officer.

PAGE 258. 6. **le pic de Diane** is the highest mountain on the island of Saint Helena. 10. **Ajaccio** (*a-yat-cho*) was Napoleon's birthplace.

PAGE 259. 11. The battle of **Marengo** (June 14, 1800) at first went against the French, but by the timely arrival of **Desaix**, the day was saved.

PAGE 260. 4. **Marchand** was Napoleon's valet.

HISTOIRE DE LA CIVILISATION.

FRANÇOIS-PIERRE-GUILLAUME GUIZOT was born in 1787 in Nîmes, and died 1875, in Normandy. His father was a distinguished lawyer, and was executed during the Reign of Terror. In 1812 Guizot became Professor of History in the University of Paris, where, in 1828-30, were delivered his lectures on the *Histoire de la Civilisation en France*, and *Histoire de la Civilisation en Europe*, from the latter of which the eighth lecture is here given. He was also an able statesman, and held

various high offices. Guizot stands at the head of the philosophical school, and is "the leader of the great French historians of the nineteenth century, who in thoroughness, conscientiousness, and exactness in investigation, in breadth and depth of knowledge, are inferior to those of no other nation, while in clearness of presentation, delineation of character, and beauty of style, they are to be regarded as models."

PAGE 261. 3. **j'ai marché devant moi**: 'I proceeded.'

PAGE 262. 19. **à propos de**: 'while treating of'; **à l'occasion de**, five lines below, is used in the same sense.

PAGE 263. 1. **tout**: 'quite.' 13. **actuelle**: 'of the present day.' 25. **Bernis** was minister under Louis XV. **Suger** was the friend and counsellor of Louis VI and Louis VII, of France.

PAGE 264. 3. **colons** (Lat. *colonus*) were cultivators, attached to the soil like the serfs, but superior to the latter in condition. 21. **les rapports de**: 'the relations between.' 28. **si je ne m'abuse**: 'if I mistake not.'

PAGE 265. 11. **va croissant**: 'increases continually'; lit. 'goes (on) growing.' 18. **d'asseoir**: 'to establish.' 28. **Barante**: see p. 30, and note.

PAGE 267. 9. **à coup sûr**: 'assuredly.' 21. **fond**: 'nucleus.'

PAGE 268. 20. **Pierre l'Ermite**: 'Peter the Hermit' took part in the first crusade, and was present at the capture of Jerusalem. 25. **s'ébranler**: 'to set out quickly' (a military term). 27. **Godefroi de Bouillon** was a leader in the first crusade. **Bouillon** was a duchy in the southeast part of what is now Belgium. 29. **il prend à**: 'there comes upon.'

PAGE 269. 6. **Raimond de Toulouse** was commander of the first crusade. **Boémond** (or *Bohemund*) was one of the leaders in the first crusade. 8. **l'emporte sur**: 'prevails over.'

PAGE 271. 4. The victory of Charles Martel over the Mohammedans, near Tours, in 732, checked their advance into Europe. 18. **de gré ou de force**: 'with more or less propriety'; lit. 'by good-will or by force.' 22. The Christians had set up a kingdom at Jerusalem; the Mohammedans, at Grenada, in Spain. 28. **du reste**: 'however.'

PAGE 273. 1. **Albert d'Aix** (pron. *aiss*), or *Aix la Chapelle*, is said to have written a chronicle embracing the years 1095-1121. **Robert le Moine**, a monk of Rheims, probably participated in the first crusade, and wrote a "History of Jerusalem to 1099." **Raymond d'Agiles** (in southern France) went with Raymond of Toulouse to the Holy Land, and wrote a "History of the Franks who captured Jerusalem." 3. **Guillaume de Tyr** (Tyre) became Archbishop of Tyre in 1174, and wrote a history of the crusades. **Jacques de Vitry**, Bishop of Acre, lived in the first part of the thirteenth century, and wrote a history of the Orient to the year 1218. 4. **rapproche**: 'compares'; lit. 'puts together.' 9. **esprits étroits**: 'narrow minds.' 12. **de porter un jugement quelconque**: 'to pass any judgment whatever.' 17. **étendu**: 'broad'; opposed to **étroit**, above. 18. **des vues d'ensemble**: 'comprehensive views.'

PAGE 274. 10. **Bernard le trésorier** wrote a continuation of the history of William of Tyre. 11. **tout en les combattant**: 'even while fighting them.' 17. **Noureddin** was distinguished both for his excellent personal traits and his skill as a warrior. He and his successor **Saladin** were the most redoubtable enemies of the crusaders. **Saladin** captured Jerusalem in 1187, and with it nearly the whole of Palestine was lost to the Christians. 18. **opposer**: 'to contrast.' 21. **faire la satire de**: 'to satirize.' Tacitus, in his "*Germania*," contrasts the manners and customs of the Germans and Romans to the advantage of the former.

PAGE 275. 12. **lieu commun**: 'common-place' (remark), 'trite saying.'

PAGE 276. 15. **Rémusat** was, from 1814 until his death, Professor of Chinese in the *Collège de France*. 23. **tenaient à**: 'were based on.' 28. **kan** or *khan*: a Persian word meaning 'lord' or 'prince.' 29. **Valence**: 'Valentia,' in Spain.

PAGE 277. 9. **Hongrie**: 'Hungary.' **de la part de**: 'from,' or 'in behalf of.' 12. **cordelier**: a Franciscan monk, so called on account of the *cord* or rope worn as a girdle. 19. **chantre**: 'precentor.' 22. **Philippe le Bel**: king of France from 1285 to 1314. **Jean de Plancarpin**, also called *Carpin* or *Carpini*, was

sent by Pope Innocent IV on an embassy to the Khan Batu in 1246. 23. **Gayouk**, or *Gaiouk*, was Grand Khan of the Mongols from 1242 to 1250. 30. **se laissèrent aller à suivre**: 'allowed themselves to go to follow'; i.e. 'were persuaded to follow.'

PAGE 278. 1. **Khougalou** and **Khoubilaï** were Mongol rulers; the latter is spoken of below as "**le grand kan**." 5. **Marc-Pol**: 'Marco Polo,' was the most celebrated traveller and discoverer of the middle ages. 9. Sir John **Mandeville** travelled in Europe, Africa, and Asia, from 1322 to 1355, going as far eastward as China. In 1356 he wrote an account of his travels, "the first book ever written in English." 10. **Oderic** of Friuli, in Italy (died 1331), was a monk who made missionary tours in Asia. **Pegoletti** was a Florentine merchant, who, about the middle of the fourteenth century, made extensive journeys in Asia in the interests of trade. 17. **durent se fixer**: 'must have settled.' 28. **ignorés**: 'unknown.'

PAGE 279. 17. **relations romanesques**: 'romance-like reports.' 22. **revêtit**: 'took on,' 'assumed.' 26. **Zipangri**, or *Zipangu*, was Polo's name for Japan.

PAGE 280. 13. **à tout prendre**: 'all things considered.' 18. **démêler**: 'to discern'; lit. 'to unravel.'

PAGE 281. 2. **à ne s'y point renfermer**: 'not to confine itself entirely to these' (**les croyances religieuses**).

PAGE 284. 5. Philip Augustus, king of France from 1180 to 1223, took part in a crusade in 1190. 6. **à contre-cœur**: 'against his will.' 15. **mesure**: 'condition.'

A German Method for Beginners.

By FRANZ J. LANGE. 12mo, cloth, 293 pages. Price, \$1.00.

THE plan of this book is to arouse in the pupil at the very beginning an interest in connected reading that shall urge him constantly to the mastery of the grammar. There are four parts to the book: reading matter, exercises for translation into German, paradigms, and syntax; and the vocabulary. The book begins with a story so simple that the pupil may read it easily as soon as he has learned his letters from Part III. The exercises in Part II. are carefully graded and remarkably thorough, and are meant to be taken in connection with passages in the text. The syntax is simple and orderly in form, and is sufficient for high school or elementary college work. In the vocabulary the article is printed always before the noun in order that the pupil may learn instinctively to associate them together. The conversational exercises are intended merely as suggestions to those who are unfamiliar with that kind of work.

The book may profitably be used as a reader, grammar, or exercise book, but the author intended it for a combination of the three, and as such it is being most successfully used. The reading matter and exercises provide an ample first year course, and the syntax offers an adequate reference grammar for the work of the following years.

Kuno Francke, *Harvard University, Cambridge, Mass.*: Lange's German Method is an exceedingly clever little book, and unusually well adapted to the needs of preparatory schools or the first year of college.

Wm. T. Strong, *English High School, Boston, Mass.*: I know of no better book for German elementary instruction in our secondary schools. As a first year book it is up to date, and seems a most desirable combination of reader, grammar, and good exercises based on the text.

Thomas A. Edwards, *Principal Bucknell Academy, Lewisburg, Pa.*: I take pleasure in commending the book. Perhaps the best commendation that I can give is that I recommended it to some students who wished to study German this summer as the best book within the circle of my knowledge for their use, — and they are not children either, but capable of independent work. Mr. Lange has done a real service to American youth, and you, in publishing the book, add one more excellent book to your excellent list.

The Ça Ira Series of French Plays.

Edited by Professor B. W. WELLS. 6 volumes, 16mo, cloth. Each, 36 cents.

THIS is a series of plays that have not heretofore been edited for use in American schools. It contains plays adapted to the most varied needs, so edited as to exclude all expressions or suggestions which could stand in the way of their use in mixed classes. The introductions give brief biographies of the authors and a certain amount of helpful comment on their work. The Notes explain peculiarities of idiom, allusions to social and political customs, to literature, and to history, and, in general, help the pupil not only in his study of the language, but in the appreciation of the literary value of the plays. These books are particularly convenient in form and excellent in typography.

The series contains the following plays : —

Moi, par Labiche et Martin.

Gringoire, par Théodore de Banville, et **L'Été de la Saint Martin**, par Meilhac et Halévy.

La Question d'Argent, par Alexandre Dumas, *fil.*

La Camaraderie, par Eugène Scribe.

Le Luthier de Crémone, et **Le Trésor**, par François Coppée.

Le Fils de Giboyer, par Emile Augier.

Professor A. G. Cameron, Yale University: The volumes are as admirable in editing as they are dainty in form.

Professor H. A. Rennert, University of Pennsylvania: It [Moi] is an excellent book in every way, and I shall use it.

Professor George D. Fairfield, University of Illinois: I heartily commend both the editorial and typographical excellence apparent all through it [Moi].

Professor W. A. Cooper, Marietta College, Ohio: I have already used two of the Ça Ira Series with classes and shall use another this term. The books are not only very delightful to look at, but the editor's work gives the student just what help he needs.

Date Due

[illegible]

PRINTED IN U. S. A.

Richter DC39.S95 1891
Readings from French history



3 5051 00250 1585

16613

Carson

Super, ed.

Readings from

FLARE
French history

FLARE



35051002501585



S0-BVO-391

